



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Moravagine”

(1926)

roman de 200 pages
de

BLAISE CENDRARS

Après un résumé, on trouve une analyse où sont étudiés :

- La genèse (p.5)
- L'intérêt de l'action (p.6)
- L'intérêt littéraire (p.11)
- L'intérêt documentaire (p.32)
- L'intérêt psychologique (p.42)
- Les idées (p.48)
- La destinée de l'œuvre (p.54).

Résumé

Dans la «préface», le livre est présenté comme un manuscrit remis à l'auteur par un «*prisonnier espagnol*», un certain Raymond la Science, à la veille de son exécution car il a été condamné à mort pour un attentat contre le roi d'Espagne.

Dans la première partie, intitulée “*L'esprit d'une époque*”, nous découvrons d'abord la personnalité de Raymond la Science. C'est un médecin français qui, vers 1900, fraîchement diplômé en psychologie à Paris, se passionnait pour les maladies mentales, et partit en Suisse effectuer un stage à Waldensee, dans la clinique du docteur Stein, qui était l'une des plus modernes d'Europe. Dans ce «*sanatorium international*» étaient traités les «*détraqués*» de la plus haute société européenne. Il fut chargé d'un pavillon appelé «*la Ferme anglaise*» où, parmi ses «*dix-sept pensionnaires*. *Tous incurables*», il remarqua, interné à l'écart depuis six ans, se livrant à la «*délectation morose*» de la masturbation, un «*individu superbe*», «*un petit homme d'aspect minable*», «*singulier et tragique*» qui, sous le nom de Moravagine, cache une identité mystérieuse. Le jeune médecin, qui était prêt à en découdre avec les psychiatres de l'époque, ému par la voix «*voluptueuse*» de ce malade, se prit d'amitié pour lui, et décida même de l'aider à s'évader.

La seconde partie est intitulée “*Vie de Moravagine, idiot*”. Celui-ci la raconte à Raymond la Science qui a gagné sa sympathie. Il appartient à la famille détrônée des rois de Hongrie (il se dit «*du clan mongol*», celui «*d'Attila*»). Sur l'ordre de l'empereur d'Autriche, il a passé toute son enfance dans le château de Fejervar, privé de tout contact humain, et soumis à une étroite surveillance, ce qui a développé en lui «*une sensibilité extrême*» et morbide, qui lui fit avoir des comportements étranges. À l'âge de quatre ans, il avait, pour jouer, mis le feu aux tapis parce que l'odeur graisseuse de la laine carbonisée lui donnait des convulsions ; il dévorait avec extase des citrons crus et des morceaux de cuir ; il avait un chien qu'il aimait beaucoup, mais il lui creva les yeux, et lui ouvrit le ventre ; il découpa avec des ciseaux les yeux de tous les portraits de famille du palais parce qu'aucun ne valait ceux de cette «*petite fille enrubannée*», la princesse Rita, à laquelle on l'avait marié à l'âge de six ans, mais dont il fut aussitôt séparé, ne la voyant qu'*«une fois l'an*», le jour anniversaire de leur mariage. Cependant, il ne cessa de penser à elle qui devint l'objet de ses fantasmes. Ses instincts s'exacerbant, il s'abandonna à des «*accès de violence*». Il tenta d'abord, à la faveur d'un incendie qu'il avait provoqué dans l'écurie, de s'échapper attaché au ventre de sa «*jument noire*» après avoir libéré les autres chevaux ; mais il se retrouva «*le crâne fendu, les côtes broyées, la jambe cassée*» et son «*genou s'ankylosa*». Surtout, à l'âge de dix-huit ans, alors qu'il vouait une adoration totale à la princesse devenue «*une jeune fille svelte, robuste et bien faite*», comme elle se refusa à son désir et lui annonça son départ, il devint «*fou furieux*», et lui ouvrit le ventre d'un coup de couteau ! En 1884, il fut enfermé dans la forteresse de Presbourg, et y resta dix ans. Puis il fut transféré à Waldensee.

Fasciné par son malade avec lequel il a de grandes conversations au fil desquelles se noue une forte amitié, le médecin décide de l'accompagner dans sa fuite, se disant : «*Enfin j'allais vivre dans l'intimité d'un grand fauve. [...] J'allais pouvoir étudier sur le cru les phénomènes alternés de l'inconscient.*» Or, au moment de l'évasion, il a à l'attendre avant de le voir «*accourir un couteau sanglant à la main*», et l'entendre lui dire : «*Je l'ai eue [...] La petite fille qui ramassait du bois mort au pied du mur*». Au fil des étapes de leur fuite, il lui fait prendre successivement plusieurs «*déguisements*» : il paraît d'abord être «*un vieux rentier installé dans un fauteuil de jonc*» ; puis il devient «*un diplomate péruvien impotent qui prend les eaux*». À Francfort, «*Moravagine touche un trésor*» chez «*le banquier secret de la famille G...y*».

Les deux fugitifs passent à Berlin «*trois austères années d'études et de longues lectures*». Moravagine raconte alors sa vie dans la forteresse de Presbourg, les différentes expériences qu'il y a faites, et qui ont concouru à «*la formation de son esprit*» (il a concentré son attention sur le décor de sa cellule qui fit naître des hallucinations fantastiques). Déçu par l'enseignement universitaire de la musique, il s'en détourne. Or Raymond la Science apprend qu'*«un maniaque*», appelé «*Jack l'Éventreur*», s'embusque, le soir, «*s'acharne de préférence sur les jeunes filles et s'attaque même*

aux enfants», mettant Berlin en émoi. Comme Raymond la Science se rend compte qu'il s'agit de Moravagine, ils prennent le train pour Moscou.

En 1904, ils arrivent en Russie alors que «*la guerre russo-japonaise tirait à sa fin*», et que, «*bientôt, la révolution éclatait*». Or ils y prennent «*une part très active*», Moravagine surtout, qui lui «*sacrifie la plus grosse partie de sa fortune*». Il le fait d'autant plus qu'il s'est épris de Mascha Ouptschack, «*une Juive lituanienne*» et une mathématicienne qui prépare «*dans leurs moindres détails*» les plans des attentats que leur groupe de nihilistes terroristes commet pour submerger le pays sous la subversion. Si, «*dans l'action, sur le terrain, elle était intrépide*», «*en amour, elle était sentimentale et bête*». Observant ce «*couple paradoxal*», le psychiatre étudie cette «*intoxication grave*» qu'est l'amour, reconnaissant dans ses symptômes «*le tableau clinique du masochisme*» dans lequel il voit «*l'unique loi de l'univers*». Mais, en matière de politique, comme «*la réaction*» semble «*se ressaisir et triompher peu à peu*», Moravagine, Raymond la Science et Mascha entreprennent, avec un «*tribunal révolutionnaire*», une «*épuration du parti*» qui n'épargne que leur propre groupe que le peuple craint, les appelant «*Les Enfants du Diable*». Aux yeux du narrateur, ils sont devenus des «*techniciens*» qui décident «*d'attenter à la vie du tsar*», de tuer «*la famille impériale*», sans même croire «*en la réussite de [leur] entreprise désespérée*». Cependant, ils mettent minutieusement au point le mécanisme qui doit «*pulvériser l'Empire*». Mais Mascha participe comme à contrecœur à cette préparation ; c'est qu'elle est enceinte, et que son état l'amène à penser de façon obsessionnelle à la trahison, commise par elle ou par Moravagine avec lequel elle a des crises violentes. Celui-ci, au contraire, semble «*puiser du souffle vital dans une réserve insoupçonnée*». Il est le maître de ces terroristes dont les actes sont «*comme des idées inconscientes qu'il avait eues*» dans ses prisons successives, et Raymond la Science en éprouve «*une peur horrible de lui*». L'échec du projet et l'anéantissement du groupe sont brusquement annoncés.

Le fil des événements est alors suivi à travers le journal de Raymond la Science. «*Le 5 juin 1907*», les conjurés apprennent que, en différents ports, de jeunes femmes ont tourné la tête de marins qui se sont mutinés. «*Le 6 juin*», ils décident «*d'agir simultanément le même jour [le 11] dans toutes les villes*». «*Le 7 juin*», ils se dispersent. «*Le 8*», Raymond la Science, resté à Moscou pour faire sauter leur repaire, est en proie à la peur parce qu'il est séparé de Moravagine. «*Le 9*», il se dit : «*Il faut agir, c'est le grand jour*», mais attend des nouvelles de son ami avant de provoquer l'explosion qui doit servir de signal ; mais rien ne se produit ; il s'enfuit, un train le conduisant à Twer, où, apprenant qu'a eu lieu un autre attentat, il se réfugie dans un autre repaire, pensant que, dans deux jours, une «*machine infernale*» doit éclater sur le bateau où la famille impériale se sera embarquée ; toute la ville de Saint-Pétersbourg doit alors être neutralisée, et bientôt toute la Baltique, et, la même opération s'effectuant en Mer Noire, «*en trois jours les frontières maritimes de la Russie sont entre [leurs] mains*» ; supputant leurs «*chances de succès*», il rêve à «*une entreprise universelle de démolition*», se dit : «*C'est le monde entier qu'il faut arriver à faire sauter*». Soudain, Moravagine, qui aurait dû se trouver à Sébastopol, est là ! «*Dans la nuit du 10 au 11 ou dans la nuit du 9 au 10?*», Raymond la Science essaie de «*mettre un peu d'ordre dans [ses] idées*», de comprendre «*ce qui se passe*» ; ils auraient été trahis par Mascha ; aussi décident-ils d'aller à Saint-Pétersbourg pour avoir «*sa peau*». Tandis qu'ils rejoignent la capitale, Moravagine lui expose les raisons qu'a Mascha de les trahir : elle aurait, comme toutes les femmes, «*le goût du malheur*», le besoin de «*l'avilissement*». La ville est en état de siège : «*le complot [a] été éventé*», «*il n'y avait pas eu d'attentat contre le tsar*», tous les conjurés avaient été pris sauf Mascha, Moravagine et Raymond la Science.

Il ne reste à ces deux-là qu'à «*tâcher de passer à l'étranger*» en s'introduisant dans des wagons préparés par des complices : ils contiennent des tonneaux de choucroute dont certains sont truqués, et permettent à ceux qui s'y logent de sortir du pays sans problème. Mais, avant de s'y enfermer, à destination de Londres, les deux compagnons découvrent dans le wagon une femme pendue : c'est Mascha, et «*entre ses jambes pend un foetus grimaçant*».

«*Quel contraste*» entre «*l'enfer russe*» et «*la vie anglaise*» ! se disent les deux aventuriers alors que, après ce séjour reposant de trois semaines, ils sont déjà sur le bateau qui les conduit de Liverpool à New York. Avec Olympio, un orang-outan savant qui, habillé à la dernière mode, est vite devenu pour eux «*un magnifique professeur d'insouciance*», ils forment «*un fameux trio de boute-en-train*».

Aux États-Unis, ils admirent un pays qui offre à «*un homme d'aujourd'hui*» «*un des plus beaux spectacles du monde*» car il est animé par «*le principe de l'utilité*». Il a toujours marqué «*l'activité humaine*» depuis la préhistoire qui, d'ailleurs, aurait eu son berceau en Amérique ! C'est le respect de ce principe qui impose partout une nouvelle «*forme de société humaine*» : «*la grande industrie moderne à forme capitaliste*» où les ingénieurs créent de véritables œuvres d'art plastique. «*Les machines sont là et leur bel optimisme*» ; elles relient entre eux les pays, elles engendrent un nouveau langage.

Après avoir parcouru «*à peu près tous les États de l'Union*», les deux amis rencontrent, au Wyoming, un Français nommé Lathuille qui, rapidement devenu leur «*homme à tout faire*» («*à l'entendre, il avait tout vu, tout lu, tout connu*») leur propose de les guider vers «*les territoires encore peu fréquentés de l'Arizona*» pour leur faire visiter «*les réserves des Indiens*». La perspective de «*disparaître dans un pays vierge*» plaît aux deux fugitifs qui sont lassés du «*jeu de cache-cache*» qu'ils doivent mener. Mais, un jour, ce «*simple escroc*» leur explique pourquoi il les a rencontrés, car il leur propose d'acheter sa «*mine d'or*», située au Mexique sur le territoire des Indiens Touhas, et constituée par le trésor découvert par un vieux curé espagnol. Ce trésor, ils ne le trouvent jamais, et doivent fuir, poursuivis par les Indiens, par la musique obsédante de leurs flûtes. Ils atteignent «*San Antonio du Texas*», où Lathuille parle de son mariage. En effet, il a rencontré, à La Nouvelle-Orléans, Dorothée, la serveuse d'un «*saloon*», et elle lui a promis de l'épouser s'il pouvait capturer quelques-uns de ces «*grands-duc*s» qui ont fui la Russie avec des bijoux volés, et dont la tête est mise «*à prime*». Cette erreur sur sa personne amuse Moravagine, et il décide d'assister à ce mariage où lui et Raymond servent «*de témoins à Lathuille*». Mais, au cours de la fête, deux hommes de main tentent de s'emparer de Moravagine ; Lathuille les abat, et les trois compagnons s'enfuient, rejoignant «*un vapeur qui descendait l'estuaire de la rivière*». Il apparaît que tout avait été combiné par Lathuille. Aussi Raymond la Science est-il lassé de toutes ces aventures, de celle surtout qui doit les conduire «*à l'embouchure de l'Orénoque*». Ils remontent ce fleuve dans «*une espèce de chaloupe pliante en toile caoutchoutée*», naviguant «*à l'aveuglette au milieu des îles flottantes et des paquets d'arbres chavirés*», puis «*sous le dôme de la haute forêt*» dans «*une chaleur monstrueuse*», sous une pluie continue, en subissant la menace d'Indiens anthropophages. Ils sont justement attaqués par des «*Indiens bleus*» qui tuent Lathuille, et font prisonniers Moravagine et Raymond la Science. Ces Indiens appartiennent à «*l'antique tribu des Jivaroz*» connus pour procéder, sur les cadavres de leurs ennemis, à la réduction des têtes et des corps ; ils ont pour religion «*une sorte de totémisme individuel*», et «*la fête religieuse la plus importante*» est marquée par l'immolation d'un captif dans lequel ils voient «*l'image humaine du soleil*». Tandis que Raymond la Science, étant en transe du fait d'un accès de fièvre du paludisme, est pris «*pour un sorcier*», et est laissé seul et libre, dégoûté et indifférent à tout, Moravagine est choisi pour être immolé, «*préposé au grand acte de la Rédemption*». Mais il est encore tabou pendant un mois, et, comme un dieu vivant, circule de village en village, entouré d'Indiennes qui «*s'empressent d'obtenir ses faveurs*». Dans les moments de lucidité de Raymond la Science, il lui raconte successivement ses exploits : son emprise sur les femmes ; la façon dont il a semé désordre et démence dans la tribu, provoquant, grâce à une vaste orgie, la destruction du grand village ; leur départ, à la tête d'une flottille de pirogues peuplées de femmes ; l'assassinat, chaque jour, d'une autre de ces femmes jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une pirogue, et qu'elle rencontre un «*vapeur brésilien*», qui les conduit de Manaos, sur l'Amazone, à Marseille ! Les voici à Paris en 1912, découvrant, après «*l'affaire Bonnot*», «*un monde d'affreux petits bourgeois apeurés*». Ils cherchent vainement «*la nouveauté, les hommes nouveaux*», avant de les trouver auprès du «*peuple en cette bleue*» des usines d'automobiles et d'avions. Ils s'établissent à Chartres où ils rencontrent Bastien Champcommunal, l'inventeur d'*«un avion épatait qui vole en avant, en arrière et perpendiculairement»*, et avec qui travaille nul autre que Blaise Cendrars ! Tandis que Raymond la Science essaie de reprendre ses études, Moravagine devient aviateur, et, ayant financé la construction de l'appareil de Champcommunal, forme le projet de «*faire le tour du monde en avion*». Il se voit, triomphant, devenir «*le maître du monde*» ; il exalte la vie, l'action, le désordre,. Mais il ne peut partir car, le 2 août 1914, c'est la guerre.

Raymond la Science y perd une jambe et, hospitalisé sur la Côte d'Azur, découvre, à l'Île Sainte-Marguerite, un «*CENTRE de NEUROLOGIE*» qui héberge les victimes incurables de «*toutes les*

affections psychiques dues aux fatigues de la guerre», et il éprouve «*la honte d'être homme et d'avoir collaboré à ces choses*», d'avoir «*tué en bande, en l'honneur de certains principes*». Il y trouve un «*morphinomane*», «*un maniaque invétéré*» qui est Moravagine qui, engagé dans l'aviation et pilote de bombardier, en a profité pour assouvir légalement ses cruelles inclinations, pour se venger de l'empereur d'Autriche en allant jeter des bombes sur son palais, avant de tomber «*dans les lignes autrichiennes*» ; évacué du front pour troubles psychiques, ne se sustenant que de morphine, il est «*dans un état inimaginable d'exaltation*», se croit «*sur la planète Mars*», et, atteint de la manie de l'écriture, passe son temps à «*noircir plus de dix mille pages*», soixante par jour ! Il «*est mort le 17 février 1917*», à l'âge de cinquante et un ans, «*dans cette même chambre qui fut si longtemps occupée, sous Louis XIV, par celui que l'histoire connaît sous le nom de l'Homme au masque de fer*». Le rapport d'autopsie du chef du Centre, le docteur Montalti, constitue une «*étonnante oraison funèbre*» car, se voulant un travail exemplaire de recherche scientifique de la vérité sur le cas, il le réduit à un problème médical : une lésion anatomique cérébrale, décrite dans le jargon scientifique le plus pointu, serait la cause de la maladie mentale.

La troisième partie, intitulée : «*Les manuscrits de Moravagine*», présente plusieurs textes :

- «*L'an 2013*» : ce sont «*des données historiques, sociales, économiques sur les événements qui découlèrent pour nous, hommes, des premières relations établies avec la planète Mars*».
- «*La fin du monde*» : c'est un «*scénario*» où Moravagine raconte «*son mystérieux séjour sur la planète Mars*», et charge Cendrars «*d'en assurer la publication et peut-être même la réalisation filmée*».
- «*L'unique mot de la langue martienne*» : Moravagine, ayant consacré ses dernières années à rédiger un dictionnaire de la langue martienne, indique que «*l'unique mot*» s'écrit phonétiquement «*Ké-re-keu-keu-ko-kex*», et «*signifie tout ce que l'on veut*».
- «*Page inédite de Moravagine. Sa signature. Son portrait*» : la page est indéchiffrable ; la signature est un gribouillage ; le portrait est un petit dessin «*dû au crayon de Conrad Moricaud*».
- «*Épitaphe*» : «*Ci-gît un étranger*».

Analyse

(la pagination indiquée est celle de l'édition dans "Le livre de poche")

La genèse

On sait que, alors que Cendrars étudiait la médecine à l'université de Berne, il aurait rencontré, qui était interné à l'asile de la Waldau, aux environs de Berne, Adolf Wölfli (1864-1930), auteur d'une œuvre considérable (dessin, écriture, musique) aujourd'hui connu comme l'un des premiers créateurs d'art brut découverts par Jean Dubuffet, mais aussi schizophrène violent que ses crimes sexuels commis sur de très jeunes filles avaient condamné à l'internement psychiatrique à vie.

On apprit encore qu'un autre modèle de Moravagine pourrait être Otto Gross (1877-1920), un Autrichien qui, né dans une famille aristocratique et fortunée, reçut une éducation très rigoureuse, devint psychiatre, se tourna vers des recherches psycho-sexuelles, adhéra à la psychanalyse ; mais qui, étant toxicomane, dut subir plusieurs cures de désintoxication ; de plus, il fréquenta la bohème intellectuelle et anarchiste, avant de sombrer dans la marginalité sociale et la révolte.

D'autres modèles furent encore évoqués, dont Charles-Augustin Favez (1871-?), un paysan suisse qui, semblant atteint de psychose, fut soupçonné de nécrophilie, condamné, emprisonné, soumis à des traitements psychiatriques, et dont on perd la trace en 1915. Or l'écrivain suisse Jacques Chesseix, en jouant sur cette date de disparition, imagina, dans son roman intitulé «*Le vampire de Ropraz*» (2007), qu'il aurait pu se retrouver dans l'armée française pendant la Première Guerre mondiale, y avoir rencontré Cendrars à l'hôpital militaire où il séjournait à la suite de son amputation de l'avant-bras droit, et l'inspirer pour le personnage de Moravagine.

Dans un texte intitulé «*Pro domo*», sous-titré «*Comment j'ai écrit Moravagine (Papiers retrouvés)*», qu'il publia en 1949, Cendrars indiqua plutôt que, en 1907, il avait rencontré à Berne un homme qui lui avait raconté «*sa pauvre bougresse de vie morte*», et qui lui inspira le personnage.

Puis, dans ce texte, il décrivit la genèse compliquée de son livre.

En 1912, poussé par une force étrangère, dans un café, il raconta à un relieur juif «certains épisodes de [sa] vie», et, dit-il, lui vint «spontanément l'idée de "Moravagine"» dont l'histoire était «comme une chose qui [lui] était réellement arrivée».

Il revint à son livre «au printemps 1914», à Paris, nous disant : «*Sous l'influence spectaculaire de l'aviation et la lecture de "Fantômas", j'en faisais un roman d'aventures [...] "Le roi des airs", grand roman d'aventures en 18 volumes*» ; il aurait alors écrit «plus de dix-huit cents pages» d'un texte à la première personne que, cependant, il oublia !

Pendant la guerre, il n'aurait cessé de penser à son roman, le personnage l'accompagnant et se développant ; mais il n'écrivit «pas une ligne», pas même «une fois rentré dans la vie civile» !

Au cours de l'hiver de 1916-1917, à Cannes, le personnage lui imposa l'imagination de «*L'an 2013*», un texte dont divers fragments parurent dans des revues, au point qu'on peut avancer qu'ils ne furent pas sans exercer une certaine influence sur les mouvements intellectuels d'alors ; qu'on a même pu dire que le dadaïsme était annoncé dans cette explosion lyrique des forces brutales qui seraient dissimulées dans l'inconscient de chacun.

Le «*31 juillet 1917*», il traça «*un plan précis*» d'un livre alors intitulé «*La fin du monde*», et «*divisé en trois parties de 72 pages chacune*». Mais, dans une lettre à Cocteau, il confia qu'il devait fignoler encore deux ou trois choses. Et il l'abandonna !

Le «*9 janvier 1918*», à Nice, il commença «*un nouveau manuscrit*», intitulé «*Moravagine*», en prenant «*la décision d'écrire un minimum de DIX pages par jour*» ; ce qu'il fit pendant seize jours, donc sans parvenir à le terminer ; il se disait : «*Trop de lyrisme. Une peine inouïe à rendre le côté plastique des événements quotidiens*».

Alors qu'il voyageait à travers le monde, il continua à traîner avec lui les ébauches du roman, y revenant, l'abandonnant puis le reprenant.

Or, un jour, il le vendit à un éditeur, et toucha «*de l'argent d'avance*». En conséquence, se trouvant, en 1924, sur le «*Formose*» qui le conduisait au Brésil, il était décidé à recopier à la machine son manuscrit de Nice ; mais il ne put se résoudre à le faire, et reporta l'accomplissement de la tâche à la «*fazenda*» où il allait séjourner. Le manuscrit progressa alors un peu, mais subit de grandes modifications au point de différer complètement de ce qu'il était au départ !

Finalement, en 1925, alors qu'il séjournait à «*La mimoseraie*», à Biarritz, il termina le roman en passant la nuit du 1^{er} novembre «*à faire et refaire une cinquantaine de points de suture pour bien relier ensemble tous ces fragments disparates écrits au cours d'un si grand nombre d'années. Comme je l'ai dit, j'avais commencé "Moravagine" par la fin, puis j'avais continué par les trois chapitres de la première partie. Suivant jusqu'au bout cette absurde méthode d'écrire que me permettait le plan précis et détaillé que j'avais établi dès le début et que j'ai eu des années sous les yeux, épingle au chevet de mon lit dans tous les hôtels du monde où j'ai pu coucher durant tout ce temps-là, en rédigeant la deuxième partie : "Vie de Moravagine, idiot", j'avais également alterné selon mon humeur du moment les chapitres de la fin ou du début de cette deuxième partie, si bien que j'étais resté en panne au beau milieu du chapitre des "Indiens bleus"*».

Puis, tout au long de sa vie, il revint à son roman, pour le commenter, le remanier ou l'augmenter. Dans son ultime version, il présenta son livre comme définitivement inachevé puisqu'il était privé des œuvres complètes de Moravagine auquel ce roman était censé servir de préface (p.7-8) !

L'intérêt de l'action

Du fait d'abord de cette genèse difficile qui fit que les chapitres ne furent pas rédigés dans l'ordre qui aurait été normal, la troisième partie ayant été écrite avant la première, le roman est étrange, déconcertant, déroutant. Il l'est surtout par l'allure du récit, par les audaces narratives déployées, par la liberté jubilatoire avec laquelle Cendrars se joua des codes et des conventions, construisit un récit débridé, un tantinet décousu, ajusta une mosaïque de pièces disparates, hétéroclites.

Pourtant, dans sa «*Préface*» de 1926, il recourut à ce procédé tout à fait traditionnel qui est celui du manuscrit qui aurait été confié à l'auteur par une autre personne (ici, «*le prisonnier espagnol*», un certain «*R.*», donc certainement Raymond la Science) et placé dans une malle, procédé qui permet

une accréditation de la fiction. Puis, dans la "Postface", datée de 1951, il indiqua que la malle avait été emportée par les Allemands pendant la guerre, ce qui est un pied de nez classique lui aussi !

Si le livre fut très librement agencé, le texte fut cependant strictement organisé selon ce qu'indique la table des matières :

- I. *L'esprit d'une époque*
 - a) *Internat.*
 - b) *Sanatorium international.*
 - c) *Fiches et Dossiers.*
- II. *Vie de Moravagine, idiot*
 - d) *Son Origine. - Son Enfance.*
 - e) *Son Évasion.*
 - f) *Nos Déguisements.*
 - g) *Arrivée à Berlin.*
 - h) *Formation de son Esprit.*
 - i) *Jack l'Éventreur.*
 - j) *Arrivée en Russie.*
 - k) *Mascha.*
 - l) *Traversée de l'Atlantique.*
 - m) *Nos randonnées en Amérique.*
 - n) *les Indiens bleus.*
 - o) *Retour à Paris.*
 - p) *Aviation.*
 - q) *La Guerre.*
 - r) *L'Île Sainte-Marguerite.*
 - s) *La Morphine.*
 - t) *La planète Mars.*
 - u) *Le Masque de Fer.*
- III *Les manuscrits de Moravagine*
 - v) *L'An 2013.*
 - w) *La Fin du Monde.*
 - x) *L'Unique mot de la langue martienne.*
 - y) *Page inédite de Moravagine. - Sa signature. - Son portrait.*
 - z) *Épitaphe.*

Cette présentation, où chaque chapitre se voit attribuer une lettre de l'alphabet, est comparable à celle d'un dossier alignant des cotes et des classeurs plus ou moins remplis.

S'il y a un lien «logique» entre les trois parties, elles sont très inégales quant aux nombres de leurs pages : 21 pour la première, 175 pour la deuxième, et seulement 5 pour la dernière ! Elles sont surtout très différentes par leur ton :

-La première partie est simplement informative, nous présentant le psychiatre qu'est Raymond la Science, son opposition aux conceptions de ses collègues, sa découverte de Moravagine.

-La deuxième partie, l'histoire de ce «*grand fauve humain*» qu'est Moravagine, constitue un roman d'aventures pour lequel :

-Cendrars ménagea des prolepses :

-Moravagine, après avoir avoué qu'il a tué son chien, déclare : «*J'ai refait le truc, la chose, le crime, l'idiotie géniale, le coup de folie*» (p.35), ce qui se révélera plus tard être le meurtre de Rita.

-Raymond la Science nous appâte en indiquant : «*Si j'abandonnai par la suite mes plans machiavéliques de combat et d'arrivisme, si je me détournai de ma carrière, si je renvoyai à plus tard les grands livres à faire, si je renonçai délibérément à la gloire que mes premiers travaux me promettaient déjà, c'est que j'ai rencontré dans mon service de la Ferme anglaise l'individu superbe*

qui devait me faire assister à un tel spectacle de révolution et de transformation, au chambardement de toutes les valeurs sociales, et de la vie. / J'ai fait évader un incurable.» (p.20).

-Il annonce : «*Ce fut le commencement d'une randonnée qui devait durer plus de dix ans à travers tous les pays du globe» (p.40).*

-Au sujet de la «liaison» de Moravagine et de Mascha, il dit : «*Comme on le verra, [elle] prit une tournure bizarre, eut par la suite un grand retentissement sur ses idées» (p.59).*

-Avant de la raconter en détails, il survole toute une situation dramatique : «*Les événements s'abattirent sur nous avec une violence et une rapidité déconcertantes. [...] Notre association fut brusquement anéantie [...] Je me demande encore comment nous réussîmes à nous en tirer, Moravagine et moi.» (p.87).*

-Il déclare : «*Je n'oublierai jamais la façon intempestive dont nous quittâmes La Nouvelle-Orléans, huit jours à peine après notre arrivée. Nous venions de débarquer du train de nuit de San Antonio du Texas pour assister au mariage de Lathuille.» (p.140), événements qui ne sont vraiment racontés que page 148 et suivantes.*

-Cendrars donna le plus souvent la parole à Raymond la Science ; il est d'ailleurs présent du début à la fin du roman (qui se trouve, en fait, dans la «préface») ; parfois, il nous découvre sa subjectivité, se disant dépassé par sa tâche de narrateur, et se plaignant : «*Comment raconter ces événements? Moi-même, je ne sais plus au juste comment tout cela est arrivé.» (p.87)* ; d'où, dans l'épisode russe, le recours à son journal qui est cité entre deux lignes de pointillés (p.88 et 109) ; d'où, dans l'épisode sud-américain, sa fièvre qui lui fait perdre conscience avant d'être réveillé par Moravagine qui, loin d'avoir été immolé, a complètement retourné la situation !

-Cendrars donna aussi la parole à Moravagine, en particulier dans deux longs récits, celui (p.25-39) où il raconte son enfance et son adolescence dans le château de Fejervar, et celui (p.43-50), où il raconte son séjour dans la forteresse de Presbourg.

-Cendrars passa au présent de narration à des moments cruciaux : p.38-39 (le déroulement de la situation qui conduisit au meurtre de Rita) ; p.46-49 (la force des hallucinations de Moravagine) ; p.52 (la découverte de Moravagine en «*Jack l'Éventreur*») ; p.82-84 (la trahison de Mascha) ; p.88-109 (le journal de Raymond la Science) ; p.119-125 (la situation périlleuse dans la gare de Twer) ; p.133 (l'effondrement des deux pôles !) ; il passa aussi au présent pour rendre des moments intemporels (le tableau de Moscou, [p.53-54]).

-Cendrars sut produire une succession effrénée, s'étendant sur une dizaine d'années, d'aventures extraordinaires, singulièrement fantasmatisques, marquées par la violence et la peur, les deux compères disposant du «trésor» que Moravagine touche, à Francfort, chez «*le banquier secret de la famille G...y*» (p.41), mais ne cessant de fuir (de Waldensee, de Berlin, de Russie, de La Nouvelle-Orléans, du pays des Indiens bleus) pour naviguer en eaux souvent troubles, dans un monde fou, entre la folie individuelle et la folie collective, poursuivant leurs errances scélérates sans d'ailleurs jamais être reconnus ni arrêtés ! Le romancier, sans craindre de criantes invraisemblances, inventa de saisissantes péripéties qui se suivent à un rythme échevelé, le lecteur ayant parfois du mal à reprendre son souffle, à suivre cette histoire oppressante, pleine de bruit et de fureur. Pourtant, le récit présente d'incroyables changements de rythme : on est tantôt dans une série d'états de tension, puis tout se ralentit jusqu'à une presque immobilité, un enlisement, pour repartir de plus belle.

-Dans le récit que Moravagine fait de son enfance et de son adolescence, si de nombreux faits ne manquent pas d'être inquiétants, on ne manque cependant pas d'être surpris quand, le jour où Rita lui «*annonce son départ*» (p.38), il se «*précipite sur elle*», «*la renverse*», «*l'étrangle*», «*lui porte un terrible coup de couteau*», «*lui ouvre le ventre*», «*déchire des intestins*» (p.39), après quoi il n'a «*jamais eu un remords*» (p.45).

-L'épisode russe impose une forte tension dramatique, tragique même, que les deux aventuriers ont d'ailleurs, selon Raymond la Science, du mal à surmonter : «*Notre état d'esprit était effrayant et notre vie épouvantable. Nous étions pistés, nous étions traqués. Notre signalement était*

tiré à cent mille exemplaires et affiché partout. Nos têtes étaient à prix. Nous avions la police de toutes les Russies à nos trousses ; un monde d'espions, de mouchards, de traîtres, de faux frères, une nuée de détectives nous harcelaient. Comme l'état de siège avait été déclaré dans tout le territoire de l'empire, nous avions l'armée contre nous, des millions d'hommes. Nous devions nous défendre envers et contre tous et nous méfier de chacun en particulier. Nous étions perpétuellement sur le qui-vive. Offensive et défensive, il nous fallait chaque fois tout improviser et créer de toutes pièces des moyens d'action, constituer des arsenaux et des dépôts d'armes secrets, faire fonctionner des imprimeries clandestines et des officines de faux-monnayeurs, outiller des laboratoires, grouper les bonnes volontés, faire agir les hommes décidés, leur procurer des moyens de subsistance, un alibi, des refuges, une cachette, les munir de faux papiers, les caser à l'étranger, les mettre au vert, les retaper, les faire disparaître, et cette action, sur une aussi vaste échelle, qui presuppose des milliers de fonctionnaires, des bureaux, des archives distribués dans l'ensemble du pays, avec une centrale, un siège social connu et des succursales officielles à l'étranger, se déroulait occultement, à l'insu des pouvoirs publics, sans que nous puissions jamais paraître, nous découvrir, agir ouvertement. Le moindre de nos gestes devait être entouré de mystère et de mille précautions, pour que l'on ne pût jamais, même de déduction en déduction, remonter jusqu'à nous et nous capter [sic]. S'Imagine-t-on bien ce que cela représente d'énergie, de sang-froid et de force de volonté, d'assurance et d'entraînement pour ne jamais faiblir, ni se décourager, malgré les insuccès sans nombre, les déboires, les risques quotidiennement courus, les fatigues écrasantes, les innombrables trahisons, le surmenage de tous les instants. Car nous nous dépensions sans compter et il est incroyable que physiquement nous ayons pu résister, tenir bon ; nous n'avions même pas une chambre où coucher deux nuits de suite au même endroit, et non seulement il nous fallait constamment changer de résidence, d'état civil et de papiers, mais aussi se faire chaque jour une nouvelle tête, une nouvelle allure, une nouvelle personnalité, troquer de nom, d'habitudes, de langage et de mœurs.» (p.67-68). Avec la préparation de l'attentat contre «la famille impériale», les conspirateurs descendaient «volontairement faire un stage en enfer» (p.73), et on lit encore : «Si nous étions si graves, nous, c'est que chacun de nous vivait sous l'image de son propre destin» (p.78). L'échec du projet et l'anéantissement du groupe sont brusquement annoncés.

-L'épisode sud-américain est, lui aussi, riche d'événements exceptionnels. Alors que, sur l'Orénoque, Lathuille, qui est à l'agonie, est soigné par Raymond la Science, «une flèche vibrante vint se planter au fond de sa gorge», et les voyageurs constatent qu'«une vingtaine d'Indiens [les] entouraient. [...] C'étaient des Indiens bleus. [...] nous étions prisonniers» (p.166). Plus loin, il est révélé que Moravagine est le «Jeune Homme Pénitent» (p.170) qui «est l'image humaine du soleil» (p.171) ; qu'il est devenu «Moravagine-dieu» (p.172) ; qu'il est vénéré, «les femmes des chefs s'empressant d'obtenir ses faveurs» ; qu'il peut vivre ainsi jusqu'«au jour fatal où les prêtres s'emparent de cet homme déifié et lui arrachent le cœur» (p.171) ; or, profitant du fait qu'il est «tabou», il retourne la situation en dispensant «l'amour à la française», «un tas de raffinements», aux femmes, auxquelles il prêche l'émancipation, vante Sapho, propose «la formation d'un grand collège de chefesses» (p.176), organise une «migration» (p.177), détruit des objets religieux, provoque «hécatombe», «vaste orgie» et «éventrement» de ses épouses (p.177) !

-Après le titre "Aviation", ces mots : «Moravagine était aviateur» (p.184) causent une surprise.

-Une autre surprise est causée par cette phrase : «C'était la guerre, la Grande Guerre, le 2 août 1914» (p.192), avec laquelle le tragique s'impose à nouveau.

-Cendrars sut organiser la chronologie de manière à insérer dans son histoire la révolution russe de 1904 et la guerre de 1914.

-Cendrars apporta parfois à l'affabulation tout un luxe de détails. Ainsi Raymond la Science décrit la cachette des terroristes à «l'Institut polytechnique de Moscou» : «Nous logions dans des petites chambres aménagées sous le fronton même de l'édifice dont tous les personnages de pierre étaient creux et pouvaient facilement nous abriter. Une des grosses colonnes du péristyle avait été évidée intérieurement [évidemment !] et les traverses et croisillons d'une double armature de fer que

nous y avions installée pour soutenir la lourde toiture nous servaient de perchoir et d'échelons pour communiquer directement avec la rue. Les caves étaient minées. Un simple contact électrique eût suffi pour faire sauter l'immeuble et toute une partie du quartier.» (p.72-73). Le subterfuge des «tonneaux de choucroute» «truqués» et envoyés tous azimuts est lui aussi soigneusement décrit (p.123-124).

-Cendrars osa un réalisme cru. Il nous montra la «délectation morose» de la masturbation à laquelle se livre Moravagine avant de nourrir un poisson rouge de sa semence (p.23) ; il nous fit part de sa confidence : «*Je me caressais jusqu'au sang, pensant me faire mourir d'épuisement. Puis cela devint une habitude, une manie, un exercice, un jeu, une sorte d'hygiène, un soulagement.*» (p.45). Il lui fit avoir un accident de cheval (p.31), massacrer son chien (p.34), surtout commettre le meurtre de Rita (p.39), de «*la petite fille qui ramassait du bois mort au pied du mur*» (p.40), des femmes et des enfants de Berlin (p.52-53), des Indiennes (p.177). Alors que Moravagine et Raymond la Science fuient dans un train, ils y découvrent une femme pendue : Mascha et, «*entre ses jambes pend un fœtus grimaçant*» (p.125).

-Cendrars ne s'astreignit pas à conserver toujours et partout le ton terrifiant qui serait de rigueur. Il fit place à un humour qui crée une distanciation, et, par de multiples signaux, insinua le doute sur la réalité des faits rapportés. Qui plus est, on remarque, tout au long du roman, beaucoup d'éléments grotesques, incongrus, qui font rire, et d'abord Moravagine lui-même. Ainsi :

-Moravagine, qui mesure «1 m 48», qui souffre d'une «*ankylose du genou droit*» et d'un «*raccourcissement de 8 cm de la jambe droite*» est «*professeur de tennis*» (p.24).

-Raymond la Science, après l'avoir fait évader, lui fit prendre successivement plusieurs «*déguisements*» : il paraît d'abord être «*un vieux rentier installé dans un fauteuil de jonc*» ; puis il devient «*un diplomate péruvien impotent qui prend les eaux*» (p.41).

-Sautant «*sur chaque dalle*» de grès de sa cellule, cela donne : «*Grès pif, grès paf, grès pouf*» (p.45).

-Lui et Mascha forment un «*couple paradoxal*» (p.60).

-Les révolutionnaires, se rendant compte de l'absurdité de leur projet d'attentat contre «*la famille impériale*», se mettent à rire : «*Dans cette position, il nous restait tout juste assez de bon sens pour rire de nous-mêmes, mais rire diaboliquement aux éclats.*» (p.74).

-Dans le train qui les mène à Saint-Pétersbourg, Raymond la Science et Moravagine vident de «*petites bouteilles de Monopolka [un alcool]*», et, à l'arrivée, les policiers «*laissèrent passer deux paysans saouls dont le plus grand tirait le plus petit par le bras*» (p.111, 112).

-Après le tragique épisode russe, fait sourire la présence, sur le navire qui traverse l'Atlantique, de l'orang-outan appelé Olympio (ce nom a-t-il été choisi pour se moquer de celui que Victor Hugo a donné à son double qui, lui, au contraire, était triste?) car il est le passager le plus élégant, porte de beaux pantalons, de belles chemises, des gants, des chaussures ; de plus, il fume des cigarettes, lit les journaux, et feuille distraitement des revues illustrées, fait la sieste, etc., remplissant donc la fonction sociale des humains aussi bien et même mieux [signalons que «orang-outan» signifie, en malais, «homme des bois»], faisant même office de symbole de la civilisation.

-La duplicité du «*fieffé coquin*» (p.141) qu'est Lathuille est d'autant plus amusante qu'elle rebondit de révélation en révélation.

-Cendrars s'amusa à la fantaisie des noms des Indiennes de la suite de Moravagine (p.177, 178, 179).

-Surtout, on peut voir en Moravagine et son acolyte des sortes de "Pieds nickelés" pris dans la folie du monde, emportés par l'élan du chaos. Leurs aventures sont si rocambolesques qu'on ne peut les prendre vraiment au sérieux, et qu'on peut savourer cette détonante lecture, malgré les atrocités décrites.

-Cendrars alterna suspense haletant et digressions parfois oiseuses (celle sur la destinée d'un mot [p.13] - celle sur les objets anciens [p.37] - celle sur la musique et sur l'impossibilité de comprendre scientifiquement une œuvre d'art [p.50-52] - celle sur l'amour et la femme [p.61-64] - celle

sur les juifs (p.64-66) - celle, très longue, sur le «*principe de l'utilité*» [p.130-140] - celle sur «/e 'Simon-Bolivar'» [p.161] qui est tout à fait inutile puisque ce bateau n'est même pas pris - celle, brève mais vraiment superfétatoire sur l'évasion du maréchal Bazaine [p.195].

-Cendrars se permet des intrusions :

-Au sujet de Dorothée, il prétendit : «*Je l'ai reconnue quelques années plus tard dans des films comiques américains, sans être star, elle était de tous les premiers plans et savait se mettre en valeur.*» (p.153).

-L'aviateur Bastien Champcommunal présente son «*lieutenant, Blaise Cendrars*» (p.189).

-Raymond la Science le retrouve «*dans un hôpital de Cannes*» (p.194), ce qui correspond à la réalité.

-Moravagine, parlant de ses manuscrits, charge «*Blaise Cendrars d'en assurer la publication et peut-être même la réalisation filmée*» [p.211]).

-La troisième partie, curieusement très maigre après l'annonce des «*dix mille pages*» qu'aurait écrites Moravagine, et curieusement subdivisée en chapitres qui ne semblent avoir été ainsi disposés que pour permettre de bien utiliser toutes les lettres de l'alphabet (!) n'est que pure dérision ou fatigue du romancier qui termine son livre en queue de poisson !

Il reste que la variété des sujets et des ambiances (on lit tantôt un ouvrage de psychologie portant sur la folie, tantôt une histoire de «serial-killer», tantôt un roman politique, tantôt un récit d'expédition «au cœur des ténèbres» [comme un hommage à Conrad], tantôt un roman de guerre), le mélange d'horreurs et de fantaisies confèrent un ton très particulier à ce roman, et lui donnent tout son charme. Cette impressionnante richesse de situations et de thèmes est massée dans un court roman, qu'il faut d'ailleurs lire d'une seule traite, pour se laisser hypnotiser, et en sortir épuisé, hagard et incrédule, tout en goûtant....

L'intérêt littéraire

Si "Moravagine" est un époustouflant roman d'aventures, c'est aussi un livre animé du souffle puissant d'un écrivain qui manie avec beaucoup d'habileté et de vigueur la langue et le style.

La langue

En fait, il faut parler de différentes langues car, dans ce livre au vocabulaire abondant, on trouve :

-Du latin : «*ad libitum*» (p.36 : à volonté) - «*Mulier tota in utero*» (p.62 : en fait, cela devrait être : «*Tota mulier in utero*», «La femme est toute entière dans son utérus»).

-De l'italien : «*a capo*» (p.36 : depuis le début) - «*a giorno*» (p.28 : comme en plein jour) - «*lazzi*» (p.187 : moqueries) - «*tutti*» (p.36 : tout).

-De l'espagnol : «*bourro*» (p.145 : en fait, «*burro*» : âne) - «*cañon*» (p.144 : gorge étroite) - «"Conquista del Reino de la Nueva Granada"» (p.168 : "Conquête du royaume de la Nouvelle-Grenade") - «*El Dorado*» (p.176 : le doré - nom donné à un pays chimérique censé offrir de l'or en abondance) - «*e muy antiguo, tien mas que ciente y veinte anos*» (p.145 : c'est très vieux, bien plus que cent vingt ans) - «*llanos*» (et non «*llianos*» [p.161] : plaines herbeuses des étendues sud-américaines) - «*mariscar*» (p.169 : pêcher des coquillages et non «*pêcher et chasser*») - «*Me gusta mas el oro que los huesos !*» (p.144) : Me plaisent plus que l'or les os !) - «*estoufa*» (p.144, 146 : salle du conseil d'un village d'Indiens Pueblos) - «*Ojos Calentes*» (p.145 : en fait, «*Aguas Calientes*» : eaux chaudes, nom d'une localité du Sud de l'Arizona) - «*paradero*» (p.134 : tas de coquilles) - «*peon*» (p.148 : paysan pauvre, qui n'a pas de cheval) - «*San Pedro*» (p.145 : saint Pierre) - «*tabla*» (p.161 : «*boulette de chocolat faite de cacao grossièrement mélangé de sucre brut*») - «*vaqueiro*» (p.148 : vacher).

-Du portugais : «*fazenda*» (p.8 : au Brésil, grande propriété agricole) - «*sambaqui*» (p.134 : tas de coquilles).

-De l'anglais : «*Big Stone*» (p.143 : grosse pierre) - «*boom*» (p.136 : brusque hausse des cours de la Bourse) - «*box*» (p.18 : espace cloisonné ou à demi cloisonné d'un lieu public) - «*boy*» (p.155,159 : gars) - «*cake-walk*» (p.129 : danse originaire du Sud des États-Unis) - «*challenge*» (p.77 : épreuve sportive) - «*Colt*» (p.90 : marque d'armes à feu) - «*Common Eagle*» (p.143, 145 : aigle commun) - «*cow-boy*» (p.148 : vacher) - «*Daily Mail*» (p.190 : courrier quotidien, journal anglais) - «*The Double-Crescent City*» (p.149 : la ville au double croissant, La Nouvelle-Orléans) - «*dreadnought*» (p.101 : navire cuirassé) - «*fair-play*» (p.126 : jeu loyal) - «*five-o'clock*» (p.129 : thé qui se prend à 17 h.) - «*fruiter*» (p.155 : bateau transportant des fruits) - «*4283 miles in ten days*» (p.139 : «4283 milles en dix jours») - «*Gulf Stream*» (p.134 : courant de l'Atlantique Nord partant du Golfe du Mexique) - «*Hullo, boys*» (p.155 : «Salut, les gars») - «*iceberg*» (p.149 : bloc de glace flottant sur la mer) - «*music-hall*» (p.17, 37 : établissement qui présente un spectacle de variétés) - «*New York Herald*» (p.190 : le héraut de New York, journal états-unien) - «*nursery*» (p.129 : pièce réservée aux enfants) - «*pack*» (p.149 : glace à la dérive) - «*physician*» (p.14 : médecin mais qui, selon Cendrars, s'applique à «l'étude et à l'observation de la nature») - «*pickles*» (p.151 : condiment composé de légumes, fruits et épices macérés dans du vinaigre) - «*rocking-chair*» (p.148 : fauteuil à bascule) - «*saloon*» (p.149 : bar, tripot) - «*sanatorium*» (p.16, 17 : maison de santé) - «*share*» (p.144 : action d'une société de capitaux) - «*shellheap*» (p.134 : tas de déchets domestiques, composé principalement de coquilles, commun sur les sites préhistoriques) - «*sleeping*» (p.17 : abréviation de «*sleeping-car*», wagon-lits) - «*steamer*» (p.139 : navire à vapeur) - «*Stinkingsprings*» (p.144 : sources puantes) - «*suite-case*» (p.17 : en fait : «*suitcase*» : valise) - «*trust*» (p.17 : réunion de plusieurs entreprises sous une direction unique) - «*water closets*» (p.44 : cabinet d'aisances).

-De l'allemand : «*Bund*» (p.55 : ligue, ici celle des communistes) - «*Deutsche Bank*» (p.138 : Banque d'Allemagne) - «*D-Zug*» (p.41 : le train D) - «*Herr*» (p.138 : Monsieur) - «*kaiser*» (p.17 : empereur d'Allemagne) - «*krack*» (p.136 : en fait, «krach», effondrement des cours de la Bourse) - «*Kultur*» (p.210 - faut-il voir dans cette orthographe la prévision par Cendrars d'une prédominance de l'Allemagne dans un monde futur?) - «*Kurhaus*» (p.17 : littéralement «maison de cure», établissement thermal) - «*markgraf*» (p.17 : margrave, prince souverain d'Allemagne) - «*Waldensee*» (p.11 : lac de la forêt).

-Du russe : «*borchtch*» (p.113 : potage qui contient habituellement de la betterave) - «*datacha*» (p.87 : résidence secondaire à la campagne) - «*Douma*» (p.55 : assemblée législative dans la Russie tsariste) - «*gardavoï*» (p.117 : policier) - «*hooligan*» (p.69 : voyou) - «*kalatche*» (p.53 : petit pain tressé en forme de cadenas) - «*kascha*» (p.58 : bouillie à base de sarrasin mondé, de maïs, de riz, de blé, d'avoine, d'orge ou de millet cuits à l'eau, au lait ou au gras) - «*Kniaz Potemkine*» (p.102 : «Cuirassé Potemkine») - «*Monopolka*» (p.111 : alcool) - «*moujick*» (p.97 : paysan d'avant la révolution) - «*narodnowolje*» (p.59 : membre du groupe révolutionnaire "Narodnoia Volia", "Volonté du peuple") - «*téléga*» (p.98 : charrette à quatre roues) - «*traktir*» (p.113 : établissement qui tenait le milieu entre le cabaret et le restaurant) - «*zakouskis*» (p.115 : hors-d'œuvre).

-Des mots de langues amérindiennes d'Amérique du Sud : «*accla*» (p.176 : lieu où les vierges étaient séquestrées) - «*assai*» (p.161 : «*liqueur moitié solide, moitié liquide, extraite des fruits d'un palmier*») - «*caraté*» (p.167 : «*une affection de la peau d'origine syphilitique*») - «*couï*» (p.161 : «*demi-calebasse*») - «*Etzacualitzli*» (p.179 : «*La Panade*») - «*guyaco*» (p.168 : pagne) - «*guyacamayo*» (p.168 : oiseau tropical) - «*Malinatli*» (p.179 : «*Petite Liane*») - «*mammacona*» (p.176 : sorte de nonne vivant dans des temples ou des sanctuaires) - «*Ochpaniztli*» (p.179 : «*Balayage*») - «*paria*» (p.158 : île flottante). Mais demeurent mystérieux : «*arrocos*» (p.169) - «*capahu*» (p.168) - «*turuma*» (p.165).

-Des mots français : Cendrars a usé d'un vaste lexique, dans lequel on peut distinguer deux ensembles opposés :

-D'une part, des mots et expressions recherchés ou devenus désuets : «*s'aboucher*» (p.69 : se mettre en rapport avec) - «*Adélaïde écossaise*» (p.17 : moquerie à l'égard de la femme écossaise typique) - «*aéronef*» (p.118 : appareil pouvant se déplacer dans l'air) - «*aigle bicéphale*» (p.26 : aigle à deux têtes, symbole de l'empire austro-hongrois) - «*aigrelet*» (p.49 : légèrement aigre) - «*à la barbe de quelqu'un*» (p.31 : en se moquant de lui avec audace) - «*albuminose*» (p.204 : augmentation de l'albumine) - «*alcali*» (p.45 : solution ammoniacale) - «*alésage*» (p.138 : opération qui consiste à usiner avec soin la surface intérieure d'un cylindre ou de toute autre pièce creuse) - «*aliéniste*» (p.14 :

médecin spécialisé dans le traitement des aliénés mentaux) - «*alpaga*» (p.18 : tissu à base de laine d'*alpaga*, mammifère d'Amérique du Sud) - «*amazonne*» (p.38 : jupe ample et longue de cavalière) - «*amblyopie*» (p.203 ; affaiblissement de la vision, sans lésion organique) - «*amaurose*» (p.205 : cécité due à une affection du nerf optique) - «*amphigourique*» (p.16 : plein de galimatias) - «*anarchiste*» (p.9, 54 : partisan de la suppression de l'État, de l'élimination de tout pouvoir disposant d'un droit de contrainte sur l'individu) - «*annihilation*» (p.61-62 : anéantissement) - «*anthropomorphe*» (p.79 : qui a une forme, une apparence humaine) - «*apéritif-concert*» (p.185 : salle où l'on donnait des concerts à l'heure de l'apéritif) - «*apologétique*» (p.64 : entreprise de défense d'une conception, d'une doctrine, d'une idée) - «*appendu*» (p.84 : suspendu) - «*arche*» (p.18 : lieu de refuge) - «*armes*» : pratique de l'escrime ; d'où «*maître d'armes*» [p.29], «*salle d'armes*» [p.35, 36, 38]) - «*armorié*» (p.15 : qui dispose d'armoiries, qui fait partie de l'aristocratie) - «*assignat*» (p.182 : papier-monnaie qui avait été émis sous la Révolution française) - «*asthénie*» (p.203 : manque de vitalité) - «*atavisme*» (p.52 : hérédité biologique des caractères psychologiques) - «*atonie*» (p.62 : manque de vitalité, de dynamisme) - «*aurochs*» (p.135 : espèce disparue de bovidés, ancêtres des races actuelles de bovins domestiques) - «*auto-vibrisme*» (p.12 : création de sensations par l'individu seul) - «*aviso*» (p.115 : petit navire de guerre utilisé pour assurer les communications) - «*avorton*» (p.9 : être petit, chétif, mal conformé) - «*bacillose*» (p.206 : maladie due à un bacille) - «*passion pour l'argent balzacienne*» (p.181 : le romancier Balzac donna une grande place à l'argent dans "La comédie humaine") - «*bambin*» (p.118 : enfant) - «*bandelettes optiques*» (p.207 : cordons blancs, formés de fibres nerveuses, issus des angles postérieurs du chiasma optique vers les corps genouillés latéraux) - «*barcasse*» (p.139 : grosse barque) - «*basse chiffrée*» (p.36, 51 : indication qui détermine l'harmonie des notes se trouvant au-dessus des basses notées) - «*Bastille*» (p.198 : château-fort) - «*bastion*» (p.198, 199 : ouvrage de fortification faisant saillie sur l'enceinte d'une place forte) - «*battre la chamade*» (p.76 : en parlant du cœur, battre à grands coups sous l'emprise d'une grande émotion) - «*baudruche*» (p.118 : mince pellicule qu'on peut gonfler) - «*bec-de-lance*» (p.21 : embout d'un tuyau d'arrosage) - «*bertillonnage*» (p.191 : système d'identification des criminels mis au point par Alphonse Bertillon, criminologue français fondateur, en 1882, du premier laboratoire de police, créateur de l'anthropométrie judiciaire) - «*boudoir*» (p.32 : salon élégant à l'usage particulier des dames) - «*bouillon*» (p.183 : petit restaurant populaire où l'on consommait spécialement du bouillon) - «*boulevardier*» (p.142 : qui tient la chronique de ce qui se passe sur les boulevards de Paris) - «*brahmane*» (p.63 : membre de la caste des prêtres dans la religion hindoue) - «*broncher*» (p.58 : manifester sa mauvaise humeur) - «*brou de noix*» (p.35 : liqueur à base de noix) - «*se bulber*» (p.53 : prendre la forme d'un bulbe, néologisme de Cendrars) - «*cabanon*» (p.25 : cachot où l'on enfermait les fous jugés dangereux) - «*cabinet*» (p.71 : bureau) - «*cabinet particulier*» (p.57 : pièce isolée d'un restaurant, où les clients peuvent déjeuner dans l'intimité) - «*cabotin*» (p.109 : personne qui cherche à se faire valoir par des manières affectées) - «*se cachectiser*» (p.206 : devenir très maigre) - «*caftan*» (p.124 : vêtement oriental ample et long) - «*cagot*» (p.14 : bigot, hypocrite) - «*calculiforme*» (p.172 : en forme de caillou) - «*calfater*» (p.149 : boucher avec de l'étoffe goudronnée les interstices de la coque d'un navire) - «*caporalisme*» (p.22 : autoritarisme tyrannique et mesquin) - «*carambolage*» (p.86 : au billard, coup une bille en touche deux autres) - «*carbet*» (p.161 : aux Antilles, grande case collective) - «*carré*» (p.156 : chambre d'un navire servant de salon ou de salle à manger aux officiers) - «*cascabelle*» (p.164 : organe sonore de la queue des serpents à sonnette) - «*casemate*» (p.57 : local, souvent partiellement enterré, d'un système fortifié, qui est à l'épreuve des tirs ennemis) - «*caucasien*» (p.114 : habitant du Caucase, région du Sud de la Russie) - «*caucasique*» (p.168 : d'habitude «caucasien», terme d'anthropologie qui désigne un groupe humain englobant les phénotypes physiques des populations d'Europe, du Moyen-Orient, d'Afrique du Nord, de la Corne de l'Afrique, du sud de l'Asie centrale et du nord de l'Asie du Sud, mais qui, aux États-Unis, désigne la race blanche) - «*caviardé*» (p.114 : se dit d'un texte censuré, comme recouvert de caviar) - «*céruléen*» (p.53 : ayant une teinte d'un bleu profond) - «*champignonnage*» (p.162 : accumulation d'objets ou de formes évoquant la prolifération des champignons, création de Cendrars) - «*charme*» (p.85, 106 : puissance magique) - «*charte*» (p.32 : acte juridique) - «*chenu*» (p.47 : qui est devenu blanc de vieillesse) - «*cheval de frise*» (p.199 : barrière de défense constituée de croisillons assemblés entre eux et formant un ensemble portatif) - «*chevroter*» (p.28 : avoir une voix qui

tremble, comme une chèvre qui bêle) - «*chiasma, chiasme*» (p.204, 206 : entrecroisement de nerfs) - «*chimisme*» (p.11, 14, 19 : ensemble de propriétés ou de phénomènes étudiés du point de vue de la chimie) - «*chimère*» (p.38 : vaine imagination, fantasme, illusion) - «*cimeterre*» (p.49 : sabre oriental à lame courbe) - «*climatérique*» (p.12, 51 : ensemble des circonstances d'apparition d'un phénomène) - «*clique*» (p.351 : ensemble des tambours et des clairons d'une musique militaire) - «*colloque*» (p.24 : conversation) - «*commère*» (p.60 : femme bavarde et médisante) - «*compénétrer*» (p.62 : pénétrer profondément) - «*concupiscence*» (p.14 : désir sexuel ardent) - «*connaissance*» (p.139 : dans la marine marchande, déclaration des marchandises transportées) - «*corallin*» (p.163 : rouge orangé, couleur corail) - «*corne d'abondance*» (p.38 : objet mythologique en forme de corne de ruminant ou de coquille de triton utilisé par Pluton, le dieu grec de la richesse ; elle est représentée le plus souvent regorgeant de fruits, mais aussi de lait, de miel et d'autres aliments doux et sucrés) - «*corps de garde*» (p.30 : construction militaire servant à protéger l'entrée d'une fortification ou un site) - «*corps mamillaires*» (p.206 : petits amas de matière grise) - «*cortiqué*» (p.48 : qui est muni d'une écorce, d'une croûte ou d'un cortex) - «*corvée de quartier*» (p.30 : travail de nettoyage effectué par des militaires dans leur caserne) - «*cotte bleue*» (p.182 : vêtement que portent les ouvriers) - «*coulisse*» (p.23 : modulation de la voix) - «*coupé*» (p.89 : compartiment d'un train) - «*courroux*» (p.65 : forte colère) - «*courtine*» (p.198 : mur rectiligne compris entre deux bastions) - «*courtisane*» (p.37 : femme entretenu, d'un rang assez élevé) - «*crachat*» (p.57 : décoration d'un grade supérieur) - «*à croupetons*» (p.19 : accroupi) - «*sur le cru*» (p.39 : sur un modèle vivant) - «*cuirassier*» (p.26, 29 46 : cavalier armé d'une cuirasse) - «*cupule*» (p.53 : petite coupe écailluse ou épineuse entourant les fruits de certaines plantes, comme le noisetier) - «*dame-jeanne*» (p.146 : grosse bouteille de grès ou de verre) - «*défroque*» (p.14 : vêtement) - «*démagogique*» (p.16 : qui flatte, exploite les sentiments des masses populaires) - «*démourge*» (p.35, 48 : créateur, animateur d'un monde) - «*derechef*» (p.80 : de nouveau) - «*démotique*» (p.139 : relatif au grec moderne, courant, parlé) - «*diane*» (p.30 : batterie de tambour, sonnerie de clairon ou de trompette pour réveiller les soldats, les marins) - «*diastole*» (p.47 : phase de décontraction des ventricules du cœur, par opposition à la systole) - «*diplopie monoculaire*» (p.96 : trouble de la vue consistant dans la perception de deux images pour un seul objet) - «*directeur de conscience*» (p.19 : habituellement, prêtre qui donne des conseils en matière de morale et de religion) - «*dol*» (p.15 : manœuvre frauduleuse) - «*dysarthrie*» (p.205 : difficulté de l'élocution due à une lésion des centres moteurs du langage) - «*dysphagie*» (p.205 : difficulté à avaler) - «*échine*» (p.113 : colonne vertébrale, région correspondante du dos) - «*ectoplasme*» (p.118 : émanation visible du corps d'un médium) - «*embryocardique*» (p.205 : relatif à un dérèglement du rythme cardiaque qui s'accélère à la manière d'un cœur fœtal) - «*empan*» (p.86 : ancienne mesure de longueur qui représentait l'écart entre l'extrémité du pouce et du petit doigt, main ouverte au maximum) - «*encastillage*» (p.161 : en fait «*accastillage*» : partie du bateau qui reste hors de l'eau, composée des châteaux d'avant et d'arrière) - «*enclos*» (p.43 : adjetif peu usité) - «*épendymaire*» (p.207 : qui concerne la membrane mince qui tapisse les ventricules cérébraux et le canal central de la moelle épinière) - «*éphémère*» (p.162 : insecte qui ne vit qu'un jour ou deux à l'état adulte, mais dont la larve aquatique peut vivre plusieurs années) - «*épiphysé*» (p.203 : petite glande du cerveau) - «*épithélium*» (p.207 : tissu mince formé de couches de cellules juxtaposées) - «*ergomètre*» (p.21 : appareil qui mesure le travail fourni par certains muscles ou par l'organisme en général) - «*éréthisme*» (p.37 : exaltation violente) - «*érotogène*» (p.63 : aujourd'hui, on dit plutôt «*érogène*» : susceptible de provoquer une excitation sexuelle) - «*espièglerie*» (p.27 : plaisanterie) - «*eugénique*» (p.14 : qui tendent à améliorer le patrimoine génétique de groupes humains) - «*eunuque*» (p.29 : homme castré, homme dépourvu de virilité, homme sans énergie) - «*évanescence*» (p.73 : qui s'amoindrit et s'efface graduellement) - «*factotum*» (p.140 : personne dont les fonctions consistent à s'occuper de tout auprès de quelqu'un, «*homme à tout faire*») - «*fétichisme*» (p.61 : admiration exagérée et sans réserve d'une personne ou d'une chose) - «*fiacre*» (p.53, 187 : voiture hippomobile) - «*fibrilles*» (p.48 : petites lignes en réseau) - «*fieffé coquin*» (p.141 : parfaite canaille) - «*filigrane*» (p.29 : dentelle de métal) - «*fine*» (p.157 : eau-de-vie de raisin de qualité supérieure) - «*flûte de Pan*» (p.21 : instrument de musique à vent composé d'un ensemble de tuyaux sonores assemblés, de longueurs de moins en moins grandes) - «*foin*» (p.193 : marque de dédain, de mépris, de rejet) - «*forclos*» (p.57 : privé du bénéfice d'une faculté) - «*fouailler*» (p.61 : frapper de coups de

fouet répétés) - «*frissoulis*» (p.33 : léger mouvement souvent accompagné d'un murmure, d'un doux bruissement) - «*gaguère*» (p.172, 173, 176, 177 : le mot désigne une enceinte dédiée aux combats de coqs en Haïti ; mais le sens que lui donna Cendrars demeure mystérieux) - «*gallon*» (p.146 : mesure de capacité valant, aux États-Unis, 3 l., 785) - «*garçon de recette*» (p.181 : employé d'une banque qui, portant un uniforme, était chargé de l'encaissement des effets de commerce) - «*garde-chiourme*» (p.9, 25 : surveillant des forçats, brutal et sans scrupules) - «*garrot*» (p.8 : lacet étrangleur ou collier métallique actionné par une vis, utilisés en Espagne pour exécuter les condamnés à mort - d'où «*garrotter*», p.199) - «*gemme*» (p.50 : pierre précieuse) - «*gentilhomme du Danube*» (p.17 : aristocrate des pays bordant ce fleuve) - «*ghetto*» (p.58 : quartier d'une ville réservé aux juifs) - «*glacis*» (p.198 : talus incliné qui s'étend en avant d'une fortification) - «*glèbe*» (p.186 : sol cultivé) - «*glycosurie*» (p.204 : présence anormale de sucre dans l'urine) - «*goguenard*» (p.113 : narquois, moqueur) - «*gorgerette*» (p.36 : collerette d'un vêtement féminin) - «*goule*» (p.61 : vampire femelle des légendes orientales) - «*grabat*» (p.45 : lit misérable) - «*graillant*» (p.48 : enroulé) - «*gramophone*» (p.183 : ancien phonographe à disques) - «*grand d'Espagne*» (p.9 : personne qui appartient à la classe la plus haute de l'aristocratie espagnole) - «*grime*» (p.111 : maquillage de théâtre) - «*gutta-percha*» (p.22 : gomme obtenue par solidification du latex de certains arbres) - «*harangue*» (p.60 : discours violent) - «*hémianopsie*» (p.204 : diminution ou perte de la vision dans une moitié du champ visuel) - «*hiéroglyphique*» (p.144 : illisible) - «*hippomame*» (p.14 : en fait, «*hippomane*» : structure flottante de 10 à 15 cm qui se forme parfois naturellement dans le liquide allantoïdien des vaches et des juments) - «*holocauste*» (p.109 : sacrifice total) - «*houvette*» (p.36 : petit tampon arrondi dont on se sert pour se poudrer) - «*hussard*» (p.26 : militaire de la cavalerie légère, à l'origine dans la cavalerie hongroise) - «*hydrocéphale*» (p.56 : personne atteinte d'une accumulation de liquide céphalo-rachidien dans les ventricules cérébraux) - «*Hyperboréens*» (p.135 : peuple mythique de l'Antiquité, censé vivre «par-delà les souffles du froid Borée», le vent du nord) - «*hypophyse*» (p.202, 206, 207 : glande endocrine appelée parfois «glande pituitaire», située à la base du crâne) - «*impavide*» (p.18 : impassible, imperturbable, indifférent) - «*inaboutissable*» (p.130 : qui ne peut être mené à bien, création de Cendrars) - «*incarnat*» (p.29 : d'un rouge clair et vif) - «*incontinent*» (p.141 : aussitôt) - «*infusoire*» (p.162 : protozoaire cillé qui vit dans les eaux stagnantes) - «*inhibition*» (p.61 : blocage d'un processus physiologique ou psychologique) - «*infundibulum*» (p.202 : structure anatomique en forme d'entonnoir) - «*bonne intelligence*» (p.9 : bonne compréhension) - «*interpédonculaire*» (p.202, 206 : entre les pédoncules) - «*irien*» (p.204, 205 : qui concerne l'iris) - «*irréfragable*» (p.60 : qu'on ne peut contredire) - «*ivoire végétal*» (p.164 : albumen du fruit du palmier à ivoire qui sert à fabriquer de petites figurines ou des boutons de vêtement) - «*jobard*» (p.72 : celui qui se laisse duper facilement) - «*joué*» (p.82 : berné) - «*kyriale*» (p.139 : plus exactement, «*kyrielle*» : série interminable) - «*kystique*» (p.207 : relatif à une cavité pathologique contenant une substance liquide ou semi-liquide, molle ou solide) - «*lampe à arc*» (p.49 : système procurant de la lumière à l'aide d'électricité sous forme d'un arc électrique) - «*laparotomie*» (p.15 : incision chirurgicale de la paroi abdominale) - «*libido*» (p.63 : énergie de la pulsion sexuelle, désir sexuel) - «*levantin*» (p.17 : du Levant, nom donné aux pays bordant la côte orientale de la mer Méditerranée) - «*lieue*» (p.85 : ancienne unité de mesure de distance, valant environ quatre kilomètres) - «*lignes*» (p.193 : positions militaires lors d'une guerre, front) - «*lingham*» (p.38 : symbole phallique du dieu indien Shiva) - «*lubrique*» (p.36, 60 : qui a un penchant excessif ou irrésistible pour les plaisirs sensuels) - «*lupanar*» (p.17 : bordel) - «*lymphocyte*» (p.204 : cellule qui intervient dans la réponse immunitaire innée) - «*lymphocytose*» (p.204, 205 : augmentation du nombre de lymphocytes) - «*machine infernale*» (p.55, 79, 89, 100 : dispositif explosif mis au point pour un attentat) - «*madré*» (p.113 : rusé sous des dehors bonhommes) - «*maelström*» (p.47 : courant tourbillonnaire marin) - «*maison*» (p.32 : descendance, lignée des familles aristocratiques) - «*maison close*» (p.14 : bordel) - «*majordome*» (p.29 : maître d'hôtel dans une grande maison) - «*mandragore*» (p.79 : plante que sa racine fourchue fit comparer à un être humain) - «*masochisme*» (p.57, 62, 63, 64 : comportement d'une personne qui recherche la douleur et l'humiliation) - «*mécanothérapie*» (p.21 : traitement des maladies par des appareils mécaniques exerçant le corps à travers certains mouvements) - «*média*» (p.86 : personne considérée comme douée du pouvoir de communiquer avec les esprits) - «*meeting*» (p.351 : réunion publique) - «*mélisme*» (p.147 : durée musicale longue constituée d'un groupe de notes de valeur brève) -

«mellifère» (p.143, 146 : qui produit du miel) - «ménigite» (p.204 : inflammation des méninges) - «méplat» (p.47 : partie relativement plane) - «mercenaire» (p.26 : qui n'agit, ne travaille que pour un salaire) - «Mercurey» (p.185, 186 : vin de Bourgogne) - «mesquinerie» (p.193 : bassesse) - «monôme» (p.167 : cortège formé d'une file d'individus se tenant par les épaules) - «mont d'ore» (p.47 : il est impossible d'identifier cette montagne, dont le nom a peut-être été mal orthographié) - «morne» (p.148 : petite montagne arrondie) - «nagualisme» (p.170 : croyance des Indiens d'Amérique du Sud en un génie tutélaire) - «nantissement» (p.190 : contrat par lequel un débiteur remet un bien à son créancier pour sûreté de sa dette) - «narcolepsie» (p.205 : tendance irrésistible au sommeil) - «néoplasique» (p.202 : qui concerne une croissance anormale de cellules) - «névrologique» (p.207 : relatif au tissu interstitiel de soutien et de nutrition du système nerveux) - «nickelé» (p.18 : propre et lisse, comme ce qui a été recouvert de nickel) - «nihiliste» (p.72 : adepte d'une doctrine selon laquelle rien n'existe d'absolu ; qui refuse toute contrainte sociale et prône la recherche de la liberté totale) - «noix de galle» (p.53 : excroissance produite sur le chêne par la piqûre de certains insectes parasites) - «non-vue» (p.149 : terme de marine vieilli qui se dit des temps où la brume épaisse empêche qu'on ne voie) - «numéraire» (p.68 : argent liquide) - «nymphe» (p.162 : deuxième stade de la métamorphose des insectes où leur larve s'enroule dans un cocon) - «obole» (p.68 : offrande de peu d'importance) - «obscurantin» (p.14 : habituellement «obscurantiste» : ennemi des «lumières», du règne de la raison et de la volonté de progrès) - «occultement» (p.67 : en se cachant, secrètement) - «officialité» (p.181 : mot créé par Cendrars pour désigner l'autorité instituée) - «officine» (p.67 : endroit où se préparent des actions douteuses) - «optime» (p.104 : meilleur) - «œuvres vives» (p.161 : la partie immergée de la coque d'un navire, par opposition aux «œuvres mortes», qui désignent tout ce qui est au-dessus de l'eau) - «Pachon» (p.204 : appareil mesurant la pression artérielle) - «pachyderme» (p.48 : animal à la peau épaisse, éléphant) - «page» (p.30 : jeune noble qui était placé auprès d'un roi, d'un seigneur, d'une grande dame, pour apprendre le métier des armes, faire le service d'honneur) - «pardine» (p.7 : exclamation par laquelle on renforce une déclaration) - «par extraordinaire...» (p.165 : dans le cas exceptionnel où...) - «pariétaire» (p.207 : qui a rapport à la paroi d'une cavité) - «parturition» (p.86 : accouchement naturel) - «pataphysique» (p.12 : «science des solutions imaginaires» selon Alfred Jarry) - «pathogénie» (p.12, 19 : étude du processus par lequel peut être causée une maladie) - «pédéraste» (p.110 : homme qui a des relations sexuelles avec de jeunes garçons ; d'où «pédérastique» [p.64]) - «pémican» (p.124 : boulettes composées de graisse animale, de viande séchée et de baies sauvages) - «penduler» (p.76 : osciller comme un pendule) - «Pénitent» (p.170 : personne dont une communauté désigne qu'elle doit être punie pour assumer les péchés qu'elle a commis) - «péritoine» (p.20 : membrane séreuse qui tapisse l'abdomen, le pelvis et les viscères) - «pester» (p.113 : exprimer par des paroles rageuses sa mauvaise humeur, sa colère) - «photophore» (p. 148 : lampe munie d'un réflecteur) - «phtisie à forme bronchopneumonique» (p.206 : tuberculose pulmonaire) - «pinule» (p.50 : habituellement «pinnule» : division d'une feuille de fougère) - «piper» (p.173 : attraper, tromper) - «pituitaire» (p.203 : membrane qui tapisse les fosses nasales et les sinus de la face) - «pogrome» (p.55, 115 : agression des juifs d'un ghetto, tolérée ou soutenue par le pouvoir) - «polydipsie» (p.204, 206 : soif excessive) - «polyphagie» (p.204 : appétit excessif) - «polyurie» (p.204, 206 : sécrétion excessive d'urine) - «potion» (p.19 : médicament liquide) - «préexcellence curative» (p.127 : qualité supérieure des soins) - «prie-Dieu» (p.9 : siège bas, au dossier terminé en accoudoir, sur lequel on s'agenouille pour prier) - «progymnaste» (p.16 : promoteur de la gymnastique) - «prophylaxie» (p.14 : protection contre les maladies) - «prostration» (p.15, 61, 108 : abattement extrême) - «protée» (p.44 : amphibien qui vit dans les eaux souterraines) - «prothèse» (p.15 : ce qui remplace un organe) - «pseudo-bulbaire» (p.205 : qui semble résulter d'une atteinte du bulbe mais est causé par des lésions ischémiques multiples du cerveau) - «psycho-analyse» (p.12 : psychanalyse) - «pythonisse» (p.60 : voyante, prophétesse) - «querir» (p.74 : chercher) - «quinine» (p.163 : alcaloïde de l'écorce de quinquina aux propriétés antipaludiques) - «radoub» (p.149 : entretien, réparation de la coque d'un navire) - «rapière» (p.38 : épée longue et effilée, à garde hémisphérique) - «ravenelle» (p.149 : radis sauvage) - «réaction» (p.55, 68, 115 : groupe qui s'oppose à la révolution, au progrès social) - «Rédemption» (p.171 : rachat des péchés du genre humain par le Christ) - «redoute» (p.198 : ouvrage de fortification détaché) - «réflexivité» (p.205 : propriété de certaines parties du corps à réagir par un réflexe à une

excitation) - «régicide» (p.9 : personne qui assassine ou tente d'assassiner un roi) - «robe-réforme» (p.16 : robe ample) - «roide» (p.143 : raide) - «ronde bosse» (p.53 : ouvrage de sculpture en relief, qui se détache du fond) - «rune» (p.139 : caractère de l'ancien alphabet des langues germaniques orientales et septentrionales) - «sacrer» (p.113 : prononcer des jurons, blasphémer) - «safrané» (p.53 : de la couleur orangée du safran) - «sainte napolitaine» (p.53 : sa représentation est marquée par le goût du baroque, par la profusion des ornements et des couleurs) - «saninisme» (p.56 : à partir de "Sanine", roman du Russe Artsybachev paru en 1907, qui causa un immense scandale, à la suite duquel apparut ce néologisme qui signifie «léthargie de l'homme solitaire et désespéré, angoissé, cynique et érotomane, anarchiste, nihiliste, suicidaire...») - «sancir» (p.165 : couler en plongeant de l'avant en parlant d'un navire) - «sarbacane» (p.164 : tuyau étroit qui sert à lancer, par la force du souffle, des fléchettes souvent empoisonnées) - «sauter sur son séant» (p.76 : se mettre en position assise) - «saxifrage» (p.49 : plante herbacée dont certaines espèces poussent dans les fissures des rochers et des murs) - «sel gemme» (p.38 : chlorure de sodium fossile) - «selle turcique» (p.206 : cavité osseuse où se trouve l'hypophyse) - «séméiologie» (p.203 : étude des signes et symptômes des maladies) - «sémitisation» (p.65 : action de marquer ou d'être marqué par un caractère sémité) - «seringue Pravaz» (p.7 : instrument inventé par le médecin Charles-Gabriel Pravaz [1791-1853] constitué d'un corps de pompe et d'un piston, permettant d'injecter un liquide) - «sésame» (p.15 : formule magique qui fait accéder à un lieu réservé) - «à la solde de» (p.55 : payé par) - «spiriforme» (p.48 : qui est en forme de spire, de spirale) - «stase» (p.204 : ralentissement ou arrêt de la circulation d'un liquide dans l'organisme) - «steppe» (p.49 : grande plaine inculte, sans arbres, au climat sec, à la végétation pauvre et herbeuse) - «stigmate» (p.62 : signe qui révèle un état de détérioration) - «stylé» (p.22 : qui accomplit son service dans les formes) - «subquadrangulaire» (p.168 : presque quadrangulaire) - «subrepticement» (p.18 : par surprise, sans bruit, d'une manière dissimulée, furtive) - «suçoter» (p.111 : sucer longuement et délicatement) - «suppôt» (p.14 : partisan d'une personne ou d'une idée néfaste) - «surhérité» (p.18 : qui a bénéficié d'un héritage important) - «syphiligraphe» (p.11 : médecin spécialiste de la syphilis) - «sylvestre» (p.162 : propre aux forêts) - «sybaritisme» (p.15 : recherche des plaisir de la vie dans une atmosphère de luxe et de raffinement) - «systole» (p.47 : phase de contraction des ventricules du cœur par opposition à la diastole ; d'où «extrasystole», p.204 : contraction cardiaque anticipée, suivie d'une pause plus longue que la pause normale) - «tablard» (p.21 : étagère) - «taylorisé» (p.66 : organisé selon la théorie de W. Taylor, le taylorisme, méthode de rationalisation du travail industriel qui se caractérise par une étude des gestes nécessaires et une spécialisation poussée à l'extrême) - «tellurien» (p.14 : on dit plutôt «tellurique» : de la Terre; qui provient de la Terre) - «Téraphim» (p.78 : chez les juifs, talisman des sanctuaires lévitiques) - «térébenthine» (p.54 : huile essentielle résineuse) - «terraqué» (p.95 : composé de terre et d'eau) - «tige pituitaire» (p.206 : autre nom de l'«infundibulum») - «tigré» (p.29 : marqué de taches arrondies) - «timbre» (p.121 : sonnerie) - «tonus nerveux» (p.61 : état d'activité permanente, générale, des centres nerveux, entretenu à des degrés divers chez l'homme ou l'animal éveillés sous l'action notamment des excitations sensorielles) - «totémisme» (p.170 : croyance en un totem, généralement un animal, considéré comme l'ancêtre et le protecteur d'un clan) - «tourbe» (p.48 : matière spongieuse et légère qui résulte de la décomposition de végétaux à l'abri de l'air) - «trigonométrie» (p.51 : branche des mathématiques dont le principal objet est l'application du calcul à la détermination des éléments des triangles, au moyen des fonctions circulaires ou lignes trigonométriques) - «triolet» (p.36 : groupe de trois notes d'égale valeur qui se jouent dans le temps de deux, lorsqu'elles sont surmontées du chiffre trois) - «titanique» (p.138 : d'habitude «titanesque» : gigantesque, démesuré, par référence aux Titans de la mythologie grecque qui étaient les rivaux des dieux) - «trophicité» (p.205 : ensemble des fonctions de nutrition des organes, des tissus) - «tropisme» (p.86-87 : réaction élémentaire à une cause extérieure) - «T.S.F.» (p.139 : «télégraphe sans fil», radiodiffusion) - «tuber cinereum» (p.204 : matière grise du cerveau) - «tuméfaction rétro-chiasmatique» (p.206 : enflure de la région située derrière le chiasme) - «tumescence» (p.33, 162 : gonflement des tissus, érection) - «tumulus» (p.48 : amas de terre, de pierres, élevé au-dessus d'une tombe) - «turpitude» (p.110 : bassesse, indignité, ignominie) - «uranisme» (p.49 : homosexualité masculine) - «valetaille» (p.27 : ensemble des domestiques d'une maison aristocratique) - «vasomoteur» (p.62 : relatif à la modification du calibre des vaisseaux sanguins) - «venustrerie» (p.13 :

création de Cendrars, beauté) - «*verge*» (p.64 : baguette servant à frapper, à corriger) - «*vermicellement*» (p.53 : formation de fils très minces) - «*veulerie*» (p.193 : lâcheté) - «*vigogne*» (p.48 : mammifère des montagnes d'Amérique du Sud) - «*vindicte*» (p.15 : poursuite et punition des crimes par l'autorité au nom de la société) - «*virago*» (p.60 : femme d'allure masculine) - «*volapük*» (p.16 : mélange de langues) - «*zoophyte*» (p.50 : nom ancien des animaux dont l'aspect rappelle celui de plantes) - «*zoulou*» (p.38 : personne appartenant à un peuple bantou d'Afrique du Sud).

- D'autre part, des mots et des expressions français familiers ou appartenant à l'argot : «à bras raccourcis» (p.74 : violemment, de toutes ses forces) - «*affranchi*» (p.142 : libre de tout préjugé) - «à la coule» (p.123, 151 : qui est au courant, qui connaît bien son affaire) - «à la manque» (p.124 : maladroit, incompétent) - «*s'amener*» (p.123 : arriver, survenir) - «*Angliche*» (p.122 : Anglais) - «*apache*» (p.192 : voyou prêt à tous les mauvais coups) - «*archibondé*» (p.97, 117 : très plein) - «*bagout*» (p.142 : facilité de parole) - «*se faire baiser*» (p.123 : se faire attraper, se faire avoir) - «*balluchon*» (p.125 : petit paquet d'effets maintenus dans un carré d'étoffe nouée aux quatre coins) - «*bander*» (p.351 : être en érection) - «*bath*» (p.122, 123 : beau) - «*belle ouvrage*» (p.183 : cet emploi populaire du mot au féminin désigne un travail soigné) - «*béquillard*» (p.194 : qui se déplace avec des béquilles) - «*béquiller*» (p.199 : se déplacer avec des béquilles) - «*bichotter*» (p.119 : aller bien) - «*bistrot*» (p.151 : celui qui tient un bistrot) - «*bistroquet*» (p.183 : café populaire, bistrot) - «*bizness*» (p.123 : business, affaire) - «*blairer*» (p.122 : apprécier) - «*blasé*» (p.24 : indifférent, dégoûté) - «*bon Dieu*» (p.11 : juron) - «*bouche-trou*» (p.192 : objet ou sujet destiné à combler un vide) - «*bouffer*» (p.122 : faire mal - p.145 : manger) - «*bougre*» (p.24, 170, 192, 197 : individu pitoyable) - «*boulot*» (p.183 : travail) - «*bouquin*» (p.7 : livre) - «*perdre la boussole*» (p.108 : être décontenancé, troublé, affolé) - «*boute-en-train*» (p.129 : personne qui crée une ambiance gaie) - «*bricoleur*» (p.197 : homme peu sérieux) - «*brouillasse*» (p.149 : brouillard) - «*caca*» (p.56, 104 : matière fécale) - «*cagna*» (p.192 : abri militaire) - «*mettre les cannes*» (p.156 : partir, s'enfuir) - «*canner*» (p.191 : renoncer, s'enfuir) - «*se carapater*» (p.123 : s'enfuir) - «*carne*» (p.125 : personne désagréable, insupportable) - «*casser du bois*» (p.184 : avoir un accident et endommager son matériel) - «*chefesse*» (p.176 : création de Cendrars, féminisateur avant l'heure !) - «*costaud*» (p.8 : fort physiquement) - «*se cavaler*» (p.46 : se poursuivre les uns les autres) - «*chair à canon*» (p.192 : soldats exposés à être tués) - «*se chamailler*» (p.81 : se disputer, se quereller pour des riens) - «*chier*» (p.199 : déféquer) - «*chiqué*» (p.106, 122 : fausse apparence) - «*chouette*» (p.123 : beau, bien) - «*cinq galons*» (p.197 : colonel) - «*se claquer*» (p.78 : s'épuiser) - «*clocher*» (p.89 : être defectueux, aller de travers) - «*clopin-clopant*» (p.32, 200 : en clopinant, en marchant en traînant les pieds) - «*coffre*» (p.149 : poitrine) - «*coffrer*» (p.71, 115 : emprisonner) - «*coller*» (p.119 : aller bien) - «*con*» (p.306 : stupide, imbécile) - «*conneries*» (p.167 : erreurs, bêtises) - «*copain*» (p.145 : ami, camarade) - «*coucou*» (p.186 : avion) - «*couchailler*» (p.153 : avoir des relations sexuelles occasionnelles) - «*couillon*» (p.195 : imbécile) - «*courir quelqu'un*» (p.122 : l'embêter, l'importuner, le lasser) - «*crever*» (p.124 : fatiguer - p.148 : mourir) - «*cricri*» (p.27 : grillon) - «*croquant*» (p.17 : paysan, rustre) - «*cruche*» (p.175 : niais, bête, ignorant) - «*cruellement chinois*» (p.57 : appliquant des supplices chinois, qui étaient d'une cruauté raffinée) - «*cul*» (p.26 : postérieur) - «*cul-terreux*» (p.192 : paysan) - «*damer le pion*» (p.306 : au jeu de dames, c'est le fait de doubler un pion en le faisant parvenir dans la rangée de départ adverse - de là, l'expression signifie : dépasser quelqu'un, prendre l'avantage sur quelqu'un, l'emporter) - «*dare-dare*» (p.198 : aussitôt, rapidement) - «*débarquer*» (p.32 : arriver soudainement chez quelqu'un) - «*dégueulasse*» (p.80, 111 : répugnant) - «*sur les dents*» (p.71 : très occupé, surmené énervé, tendu) - «*dessalé*» (p.142, 152 : affranchi, dégourdi, déluré) - «*dinde*» (p.306 : femme stupide, peu dégourdie) - «*électro*» (p.21 : diminutif d'*électrothérapie*, soins donnés avec un courant électrique) - «*embusqué*» (p.197 : qui s'est mis à l'abri) - «*en cinq sec*» (p.197 : rapidement) - «*enniaisé*» (p.85 : rendu niais) - «*équation à la n^{ème} puissance*» (p.78 : à un très haut degré) - «*et patati et patata*» (p.157 : expression onomatopéique évoquant un long bavardage) - «*c'est farce*» (p.306, 346 : c'est comique) - «*fausse couche !*» (p.80 : insulte qui fait de l'insulté un être inaccompli) - «*ficher la paix à quelqu'un*» (p.25 : le laisser libre) - «*se ficher de quelqu'un*», de «*quelque chose*» (p.80, 151 : se moquer, ne pas en tenir compte) - «*fichu*» (p.108 : raté - p.191 : détruit) - «*filer un câble*» (p.149 : déserter, s'enfuir, mourir) - «*flic*» (p.84 : policier) - «*fortifs*» (p.180 : diminutif de «*fortifications*», celles qui entouraient Paris) - «*fourbi*» (p.124, 156 : ensemble de choses) - «*foutre*» : nom p.192 (sperme) -

verbe : «s'en foutre» (s'en moquer, ne pas en tenir compte [p.25-26, 35, 110] ; d'où «je-m'en-foutisme», p.119) - «*Foutons le camp*» (p.119 : partons) - «*fous-la dehors*» (p.125 : expulse-la) - «*On foutra tout en l'air*» (p.191 : on détruira tout) - «*frangine*» (p.122 : sœur) - «*fricoteur*» (p.198 : trafiquant malhonnête) - «*frigo*» (p.139 : diminutif de «réfrigérateur») - «*frousse*» (p.106, 191 : peur) - «*frusques*» (p.156 : vêtements) - «*girie*» (p.156 : plainte affectée, jérémiaude) - «*glougloutement*» (p.176 : bruit de l'eau s'écoulant doucement) - «*gnion*» (p.151 : d'habitude «gnon» : coup) - «*gosse*» (p.110, 150 : enfant) - «*se gourer*» (p.153 : se tromper) - «*grigri*» (p.78, 177 : petit objet magique) - «*gringalet*» (p.34, 61 : être de petite taille, de corps maigre et chétif) - «*me grouillait dans la cervelle*» (p.184 : «grouillait dans ma cervelle») - «*se grouiller*» (p.195 : se dépêcher) - «*grue*» (p.182 : prostituée) - «*gueuse*» (p.151 : femme de mauvaise vie) - «*guinguette*» (p.183 : café populaire où l'on danse) - «*herbe à Nicot*» (p.172 : tabac) - «*hydro*» (p.21 : diminutif d'«hydrothérapie», soins donnés avec de l'eau) - «*louf*» (p.124 : fou) - «*joujou*» (p.54, 110 : jouet) - «*avoir marre*» (p.122, 271 : être lassé, découragé) - «*mektoub !*» (p.351 : mot arabe : interjection exprimant un sentiment de fatalité) - «*merde !*» (p.118, 123, 173, 306, 362 : marque de mépris, de refus) - «*micmac*» (p.153 : magouille, manigance) - «*mioche*» (p.306 : enfant) - «*mont-de-piété*» (p.17 : établissement de prêts sur gages) - «*monter les accus*» (p.93 : installer les accumulateurs) - «*fine mouche*» (p.152 : personne habile, rusée, futée) - «*négro*» (p.123 : Noir) - «*niche*» (p.129 : tour malicieux destiné à taquiner) - «*faire la noce*» (p.57 : faire la fête, bambocher) - «*nouba*» (p.171 : fête) - «*nom de Dieu !*» (p.34-35 : juron proféré pour exprimer la colère, la surprise, le dépit, etc.) - «*nounou*» (p.26 : nourrice, dans le langage familier enfantin) - «*numéro*» (p.187 : personne bizarre, originale) - «*paillard*» (p.144, 145 : débauché, salace) - «*panade*» (p.178, 179 : misère) - «*ma parole !*» (p.108 : exclamation de surprise faite à soi-même) - «*patelin*» (p.158 : mot péjoratif pour désigner une localité) - «*patraque*» (p.119 : malade) - «*patte*» (p.122 : jambe) - «*se payer la tête de quelqu'un*» (p.156 : se moquer de lui) - «*avoir la peau de quelqu'un*» (p.109 : le tuer) - «*avoir quelqu'un dans la peau*» (p.151, 346 : tenir à lui, en être amoureux) - «*pechère*» (p.306 : habituellement, «peuchère» : exclamation méridionale exprimant l'attendrissement, la compassion) - «*percher*» (p.186 : habiter) - «*perdre la boussole*» (p.108 : perdre la tête, ne plus savoir que faire) - «*perlé*» (p.123 : fait à la perfection) - «*petzouille*» (p.186 : paysan, homme peu dégourdi, rustre) - «*picaillons*» (p.149 : sous, argent) - «*se pieuter*» (p.122, 124 : se coucher, dormir) - «*pipelette*» (p.181 : concierge, femme bavarde) - «*piquer une tête*» (p.92 : plonger tête la première) - «*pisser*» (p.119 : uriner) - «*pissotière*» (p.52, 181 : édifice public où les hommes vont uriner) - «*piger*» (p.124 : comprendre) - «*plaquer*» (p.145 : laisser tomber, abandonner) - «*plombe*» (p.124 : heure) - «*poilu*» (p.195 : soldat combattant de la guerre de 1914-1918) - «*pondre*» (p.192 : produire) - «*pote*» (p.122 : ami, copain - p.113 : «*poteau*») - «*poule*» (p.90 : prostituée) - «*rabatteur*» (p.17 : personne qui fournit des clients à un patron) - «*rabioteur*» (p.197 : qui cherche à obtenir des suppléments) - «*racoler*» (p.17 : enrôler par force ou par ruse) - «*radiner*» (p.153, 351 : arriver, survenir) - «*ragot*» (p.181 : propos malveillant) - «*rigoler*» (p.85, 151 : rire) - «*rigolo*» (p.136 : amusant) - «*rocking*» (p.151 : «rocking-chair», fauteuil à bascule) - «*rond*» (p.145, 186 : nom : pièce de monnaie, argent) - «*rond*» (p.346 : adjetif : ivre) - «*rouquin*» (p.197 : roux) - «*Rousski*» (p.122 : Russe) - «*salaud*» (p.34 : homme méprisable, moralement répugnant) - «*Sale type !*» (p.80 : injure) - «*sans crier gare*» (p.197 : sans prévenir, inopinément) - «*savantasse*» (p.51 : savant médiocre et pédant) - «*schlass*» (p.346 : ivre) - «*sliping*» (p.122 : «sleeping-car», wagon-lit) - «*dans ses petits souliers*» (p.156 : mal à l'aise) - «*un tantinet*» (p.17 : un petit peu) - «*faire une tête*» (p.306 : marquer son étonnement, sa surprise, son mécontentement, sa colère) - «*tiquer*» (p.9 : manifester, par sa physionomie ou par un mouvement involontaire, son mécontentement, sa désapprobation, son dépit) - «*tomber sur un bec-de-gaz*» (p.192 : se trouver face à un problème insurmontable) - «*se tordre*» (p.152 : se tordre de rire, rire convulsivement) - «*toubib*» (p.306, 312 : médecin) - «*tournée*» (p.113 : consommation offerte par quelqu'un à quelqu'un d'autre ou à tout un groupe) - «*toutou*» (p.32 : chien) - «*travailler comme un nègre*» (p.93 : travailler beaucoup) - «*vache*» (p.82, 122 : personne nuisible) - «*veinard*» (p.66 : qui a de la chance) - «*vendre quelqu'un*» (p.64, 82, 112 : le trahir) - «*mettre au vert*» (p.67 : se refaire une santé à la campagne) - «*zigoto*» (p.175 : individu) - «*faire le zigoto*» (p.175 : faire l'intéressant) - «*zut*» (p.173 : marque de dépit, de refus).

Le français populaire apparaît en particulier dans une conversation entre Raymond la Science et celui qu'il appelle «Mora» (p.122-123, 124, 125), puis dans les propos de Lathuille (p.145 et suivantes). On peut considérer que Cendrars précéda Céline dans cette voie.

Cendrars tint aussi à rendre la prononciation populaire («*c'te wagon*» - «*i'm'courent*»). Comme Céline encore, il recourut à des onomatopées originales : «*Grès pif, grès paf, grès pouf*» (p.45) - «*Tinn-glinn-glinn, tinn-glinn, tinn-glinn-glinn*» (p.121) - «*Ké-ré-keu-ko-kex*» (p.211), «*l'unique mot de la langue martienne, ce mot étant une onomatopée : le crissement d'un bouchon de cristal émerisé*» (p.210-211). Et il tint à rendre des bruits : «*do-ré, do-ré, do-ré, do-ré, do-ré, do-ré, do-ré, do-ré, do-o-o-ré, do-o-o-o-ré*» (p.173).

Il faut signaler le flottement de plusieurs orthographies au fil du roman.

Le style

Il est varié lui aussi, Cendrars ayant pu s'en tenir parfois à un ton simplement informatif et soutenu, mais déployant le plus souvent une narration ou des dialogues très enlevés, très dynamiques [au point de parfois se montrer négligent ou même incorrect : le pléonasme «*petits animalcules*» (p.48), l'impossibilité de «*soi-disant "maladies"*» (p.11), l'impropriété de «*cerclées*» (p.53 ; les rues sont plutôt circulaires, forment des cercles), de «*rentre*» (p.161 ; les voyageurs entrent pour la première fois dans la forêt vierge), les verbes «*trémousser*» (p.34 ; au lieu de «*faire se trémousser*») et «*capter*» (p.67 - au lieu de «*capturer*»), les constructions «*Nerveux, impulsif, à vif ou trop d'activité cérébrale*» [p.39]), et «*troquer de nom*» (p.68)] marqués par une constante volonté d'intensité, obtenue par différents procédés :

-La disposition originale de ce texte de roman. En effet, à certains endroits, il comporte de nombreux paragraphes, souvent très courts, se réduisant même parfois à un seul mot, ce qui se rapproche des vers libres, ce qui donne alors une apparence de poème en prose.

-Les accumulations de noms :

-Dans de nombreuses phrases nominales : «*Orgie colorée. Sève. Santé*» (p.34) - «*Tristesse, commotion nerveuse, décharge de toute la sensibilité*» (p.35) - «*Systole, diastole*» (p.47) - «*Uranisme et musique*» (p.49) - «*Sommeil de grand détraqué. Prostration nerveuse. Trou. Abîme épileptique. Commotion. Syndrome.*» (p.108) - «*Zigzags, cicatrices hallucinées, déchirures, éclairs, lèvres, bouches, doigts coupés, une explosion formidable retentissait au fond de mes oreilles douloureuses, rugissantes*» (p.118) - «*Fièvre, soif, fatigue, ivresse, insomnie, cauchemar, sommeil, rire, désespoir, je-m'en-foutisme, colère, faim, fièvre, soif, fatigue*» (p.119) - «*Vie mystérieuse de l'œil. / Agrandissement. / Milliards d'éphémères, d'infusoires, de bacilles, d'algues, de levures, regards, fermentations du cerveau. / Silence.*» (p.162) - «*Écoulement. Devenir. Compénétration. Tumescence. Boursouflure d'un bourgeon, éclosion d'une feuille, écorce poisseuse, fruit baveux, racine qui suce, graine qui distille. Germination. Champignonnage. Phosphorescence. Pourriture. Vie / Vie, vie, vie, vie, vie, vie, vie, vie, vie. / Mystérieuse présence pour laquelle éclatent à heure fixe les spectacles les plus grandioses de la nature. / Misère de l'impuissance humaine, comment ne pas être épouvanté, c'était tous les jours la même chose.*» (p.162) - «*Conscience, liège flottant, liège et écorce, bois. Bois, bouts de bois, bois dur.*» (p.174). Cette absence de verbes donne une impression d'intemporalité.

-Dans des phrases normales : «*J'ai refait le truc, la chose, le crime, l'idiotie géniale, le coup de folie*» (p.35) - la longue phrase (p.138-139) qui déroule une énumération de noms de compagnies de transport et de lieux tendant à embrasser le monde entier - «*Nous ne nous y reconnaissions plus dans ce labyrinthe de couloirs, défilés, caps, promontoires, montagnes, plaines, dos, échines, combes et mornes.*» (p.148) - «*L'avion Borel*» qui volait «*avec un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt et un, vingt-deux, vingt-trois passagers*» (p.183).

-Les accumulations d'adjectifs : «*un état "normal", absolu, fixe*» (p.13) - «*un état de santé transitoire, intermédiaire, futur*» (p.13) - «*un cas particulier déjà franchi, reconnu, défini, fini, éliminé et*

généralisé» (p.13) - «séniles, impuissants, eugéniques» (p.14) - «une machinerie exquise, nickelée, délicate [...] domestiquée, peu farouche, souple et muette» (p.18) - «d'un bleu pâle, d'un bleu froid, d'un bleu émail» (p.59) - «nous restions introuvables, insaisissables, mystérieux, mythiques» (p.71) - «un être humain, trop humain, surhumain» (p.86).

-Les accumulations d'adverbes : Raymond la Science veut étudier la pathogénie «objectivement, amoralement, intellectuellement» (p.12) - Moravagine crève les yeux de son chien «lentement, longuement, savamment» (p.34).

-Les accumulations de verbes : Les médecins «internent, séquestrent, isolent les individus» (p.14) - «Stein paradaït, pérorait, distribuait des conseils, donnait des ordres, abusait, amusait infatigablement son monde» (p.17) - Raymond la Science voyait Moravagine se faire violent avec Mascha, «l'insulter, l'humilier, la bafouer, la battre souvent» (p.61) ; il «foulait Mascha aux pieds, l'avilissait, la brutalisait, la rudooyait, la tourmentait, s'amusait énormément, riait.» (p.74).

-Les répétitions expressives : On remarque en particulier celles qui se produisent à quelques lignes de distance :

-Raymond la Science affirme : «L'unique loi de l'univers est le masochisme» (p.62), et, de nouveau, proclame : «La grande loi de l'univers, création et destruction, est le masochisme» (p.64).

-Il raconte «Nous remontions l'Orénoque sans parler. / Cela dura des semaines, des mois. / Il faisait une chaleur d'étéve.» (p.160), ce qui est repris, mot pour mot, p.161.

-Il s'exalte : «Peuple magnifique de Levallois-Perret et de Courbevoie, peuple en cette bleue, peuple de la voiture-aviation » (p.182) et le fait de nouveau p.183.

Cependant, on constate que les énumérations excessives s'estompent au milieu du livre, par un changement de style impromptu ou par manque de cohésion.

-Les hyperboles :

-Cendrars usa et abusa des mentions de grands nombres : «mille» (p.36, 37, 38, 45, 53, 54, 57, 61, 64, 118, 139, 167), «million» (p.64, 118, 174, 192), «milliard» (p.47, 64, 162).

-Dans le «sanatorium international» du docteur Stein, «rien ne pouvait résister à cette ambiance, on en devenait subrepticement la proie, cela imprégnait la vie, l'âme, le cerveau, le cœur et désagrégeait rapidement la volonté la plus endurcie.» (p.18).

-L'évasion avec Moravagine «fut le commencement d'une randonnée qui devait durer plus de dix ans à travers tous les pays du globe» (p.40) : l'exagération géographique est patente !

-Moravagine étant, dans sa prison, à l'écoute de ses «co-condamnés», voyait «le pavillon acoustique de l'univers condensé dans [sa] ruelle» (p.47).

-Il a cette impression : «Il est midi. Le soleil verse de l'huile bouillante dans l'oreille du démiurge endormi.» (p.48).

-Se proclamant «du clan mongol», il lance ce défi : «Entourez-moi des cent mille baïonnettes de la lumière occidentale, car malheur à vous si je sors du noir de ma caverne» (p.49).

-À Moscou, «les rues sont pleines du tintamarre des cent mille fiacres qui déferlent jour et nuit» (p.53).

-Raymond la Science prétend que, en Russie, «partout on ne rencontrait que des monstres, des êtres humains déviés, consternés, forclos, à vif, au système nerveux exténué [...] Des fous, des fous, des fous, lâches, traîtres, hébétés, cruels, sournois, fourbes, délateurs, masochistes, assassins. Des fous furieux irresponsables.» (p.57).

-Il se dit entraîné dans une «vie aux mille péripéties» (p.57).

-«Moravagine éprouvait une grande volupté à plonger enfin dans le gouffre le plus anonyme de la misère humaine.» (p.58).

-«Israël verse des larmes de sang.» (p.64).

-«Le sang veut du sang et ceux qui, comme nous, en ont beaucoup répandu, sortent du bain rouge comme blanchis par un acide» (p.72).

- «Intérieurement, chacun de nous était comme dévoré par un incendie et notre cœur n'était plus qu'une pincée de cendres.» (p.72).

- Chacun des terroristes cherchait «à fixer ses pensées dont le flot intarissable était absorbé dans cet abîme» qu'était le vide de son esprit (p.73).

- Ils préparaient un attentat qui allait «pulvériser l'Empire» (p.79).

- Mascha était «d'une invention et d'une perversion sataniques» (p.59) ; en colère, elle avait «la bouche pleine de serpents» (p.80).

- Pour Moravagine, «l'avilissement de la femme est sans fond» (p.110).

- «Partout en Russie quand on parle de certaines chose en public, les échines se ploient car on sent une main de cauchemar qui vous menace, et la terreur pèse sur tous.» (p.113).

- La navigation sur l'Orénoque crée des situations extrêmes. En plus du tableau cité plus loin, on peut relever ce passage : «Nous étions maudits. La nuit ne nous apportait aucun repos. Dans la brume bleuâtre du soir qui succédait à la pluie, des milliers de végétaux aux panaches plumeux s'égouttaient. D'immenses chauves-souris se laissaient choir. Des cascabelles ondulaient entre deux eaux. L'odeur musquée des crocodiles nous soulevait le cœur. On entendait les tortues pondre, pondre inlassablement. Amarrés à la pointe d'un promontoire, [...] nous nous tassions entre les racines en caoutchouc qui viennent s'arc-bouter sur les rives comme les pattes fantasques de quelque monstrueuse tarantule.» (p.164). - «Le fleuve prenait des allures de lac, de mer intérieure.» (p.164). - «Notre chaloupe faisait eau de toutes parts, elle était usée jusqu'à la corde [?] et chaque fois qu'un orage éclatait - ils sont nombreux et d'une violence inouïe dans cette région - nous craignions de sancir.» (p.164-165) - «Lathuille [...] était mourant. Son corps était couvert d'abcès et de gros vers lui trouaient la peau.» (p.165).

- Au village des Indiens bleus, les prisonniers sont accueillis par «cent mille voix» (p.167) - «Les Indiens faisaient retentir leurs cruches musicales. Les gaguères gloussaient jour et nuit, elles s'appelaient à travers les marais et se répondaient jusqu'au plus profond de la forêt. C'étaient des coassements, des mugissements et des sifflements tels et si aigus que je me croyais prisonnier d'un peuple de cigales.» (p.172) - «Une affreuse puanteur se dégageait du village croupissant où les gros serpents domestiques se lovaient à la porte des cases. Tout était éternel et pesant. Lourd. Le soleil. La lune. Ma solitude. La nuit. L'étendue jaune. Les brouillards. La forêt. L'eau. Le temps pipé par un crapaud ou une ultime gaguère : do-ré, do-ré, do-ré, do-ré, do-ré. / Inattention. Indifférence. Immensité. Zéro. Zéro d'étoiles. On appelle ça la Croix du Sud. Quel sud? Zut alors pour le sud. Et le nord. Et l'est et l'ouest et tout. Et autre chose. Et rien. Merde.» (p.173).

- Raymond la Science, malade de paludisme, «abruti, idiot, sans pensée, veule», se souvient : «J'étais dans un état fondant, avec du velours sous la peau.» (p.173) - «Et je tombai au fond de moi-même, perdant pied. [...] Je gravitais dans le vide avec un million de fourmillements. / Des globules de lumière me remontaient dans le cerveau, mais j'étouffais toujours balancé, étiré, lâché.» (p.174).

- Le projet de Moravagine de voler sur l'avion de Champcommunal en faisant «le tour du monde» «était devenu une entreprise universelle. [...] Le monde entier attendait ses exploits.» (p.189).

- Au «Centre de neurologie», Moravagine «a noirci plus de dix mille pages, ce qui représente une moyenne de près de soixante pages par jour» (p.201) ; il a établi «un dictionnaire des deux cent mille principales significations de l'unique mot de la langue martienne, ce mot étant une onomatopée : le crissement d'un bouchon de cristal émerisé» (p.210-211).

-Les formules percutantes :

- Les unes de Moravagine :

- «C'est dans cette goutte d'eau que j'ai vécu dix ans, comme un être au sang froid, comme un protégé aveugle !» (p.44).

- «Je force le ventre aigrelet de votre civilisation !» (p.49).

- Les autres de Raymond la Science :

- «Le seul principe de vie est le masochisme et le masochisme est un principe de mort. C'est pourquoi l'existence est idiote, imbécile, vaine, n'a aucune raison d'être et que la vie est inutile.» (p.63).

-«Manger des étoiles et rendre du caca, voilà toute l'intelligence. Et l'univers n'est, dans le cas le plus optime, que la digestion de Dieu.» (p.104).

-«La vie c'est le crime, le vol, la jalousie, la faim, le mensonge, le foutre, la bêtise, les maladies, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, des monceaux de cadavres.» (p.191-192).

-« Si tu veux vivre, tue. Tue pour t'affranchir, pour manger, pour chier. Ce qui est honteux, c'est de tuer en bande, telle heure, tel jour, en l'honneur de certains principes, à l'ombre d'un drapeau, sous le regard des vieillards, d'une façon désintéressée ou passive.» (p.199).

Dans "Moravagine" aussi, Cendrars se révèle poète lyrique et épique. On le constate par ces effets :

-Les hypallages :

-La voix de Moravagine fait entendre des «coulisses sexuellement mélancoliques» (p.23).

-La princesse Rita, «petite fille enrubannée» (p.28), a une «candide houpette» (p.36 : jeu sur le sens étymologique de l'adjectif [le latin «candor» signifie «blancheur»]).

-«La saleté croupissante des ouvriers et des paysans» (p.58) est en fait celle où ils croupissent.

-Moravagine, Champcommunal et Raymond la Science prennent un «fiacre cahoteux» (p.187) : au véhicule sont attribués les défauts de la route !

-Les comparaisons et métaphores :

-Raymond la Science voulait «secouer le joug de l'École» (p.11).

-Pour lui, «tracer un diagnostic, c'est, en quelque sorte, établir un horoscope physiologique» (p.13).

-Il se moque des «défroques grecques» (p.14) dont s'habille le langage des médecins.

-Il traite les médecins qui «opèrent cyniquement les reins et les lombes aristocrates» de «communards égalitaires» (p.15) par référence aux révolutionnaires parisiens de 1871 qui procédèrent à des exécutions sommaires, et de «docteurs Guillotin» (p.15) par référence au promoteur de l'instrument auquel on a donné son nom, la guillotine.

-Le personnel du «sanatorium international» du docteur Stein est défini comme «une machinerie exquise, nickelée, délicate» (p.18).

-Le sanatorium est une «serre chaude» (p.18), ce qui donne l'idée d'une protection excessive.

-Y est imposée une «discipline tragique» qui «remplissait l'air comme un parfum subtil et traître, comme un parfum d'espionnage» (p.18).

-Raymond la Science admirait «cette même grandeur sauvage et terrible qu'ont les objets au cinéma, grandeur d'intensité, qui est aussi l'échelle de l'art nègre, des masques indiens, des fétiches primitifs» (p.21-22).

-Moravagine est «sec comme un cep et comme brûlé par la flamme qui brille au fond de ses yeux agrandis» (p.23). Sa voix «semblait émettre de la couleur», était «chatoyante comme une chenille dans sa peau» (p.23).

-Obsédé par les yeux de Rita, il avançait «sur un regard comme sur un pont en filigrane, tenu, extensible et fragile.» (p.29).

-Il se plaignait de «la voix rauque des hommes de troupe» ou du «coup sourd d'une crosse» qui venaient «égratigner, comme avec un diamant, le cristal de [son] indolence.» (p.33).

-Étant en proie à ses obsessions sexuelles, pour lui, «les frondaisons du parc s'ouvraient, se fermaient, s'agitaient comme des formes voluptueuses ; le ciel était tendu, cambré comme une croupe.» (p.33).

-Il constate : «L'acné pointillait ma peau de triolets, basse chiffrée d'une partition inachevée.» (p.36).

-Il consacre un hymne à Rita : «Tu es aussi belle qu'un tuyau de poêle, lisse, arrondie sur toi-même, coudée. Ton corps est comme un œuf au bord de la mer. Tu es concentrée comme un sel gemme et transparente comme du cristal de roche. Tu es un prodigieux épanouissement, un

tourbillon immobile. L'abîme de la lumière. Tu es comme une sonde qui descend à des profondeurs incalculables. Tu es comme un brin d'herbe grossi mille fois.» (p.38).

-Dans la forteresse de Presbourg, il souffrit du manque de «*la lumière [...] qui vous creuse comme une caresse*» ; il remarqua «*une pauvre petite prise de lumière*» qui était «*comme un glaçon avec une goutte d'eau trouble au bout. Et c'est dans cette goutte d'eau qu'il a] vécu dix ans comme un être au sang froid, comme un protée aveugle.*» (p.44).

-Son pas «résonnait sous la voûte comme un grelot funèbre» (p.46).

-Dans une de ses visions fantastiques, il constate : «*La vie m'enlève dans les airs comme un gigantesque vautour.*» (p.47) - «*Comme des poumons noirâtres, les mers se gonflent et se dégonflent alternativement.*» (p.47) - «*Le bord de l'oreiller [...] s'ouvre comme un cratère lunaire*» (p.48) - «*Le monde s'ouvre comme un œuf.*» (p.48).

-Il profère ces menaces : «*Je ferais siffler sur vous le vent incurvé comme un cimenterre. Je suis impassible comme un tyran*» (p.49) - «*Un incendie ravage la steppe uniforme de la nuit, uniforme comme le fond du lac Baïkal, uniforme comme le dos d'une tortue.*» (p.49).

-Il se plaint : «*Ma colonne vertébrale était travaillée comme un arbre au printemps, avec un bourgeon, une pinule, un chou palmiste au bout.*» (p.50).

-La neige étant tombée à Moscou, «*chaque passant est un joujou à ressort*» (p.54), sa démarche étant devenue quelque peu mécanique.

-Les taches de sang sur la neige sont «*comme des paquets de pissenlits*» (p.54).

-Le déclenchement de l'action révolutionnaire est rendu par «*Et la danse commença*» (p.55).

-Des ministres du tsar sont «*constellés de crachats*» (p.57).

-Raymond la Science décrit le difficile maintien de l'équilibre mental des membres du groupe avec cette image : «*Tout le monde connaît ces petits bonshommes en moelle de sureau qui ont un grain de plomb à la base, ce qui fait qu'ils retombent toujours sur leurs pieds et se tiennent droit, quelle que soit la position initiale dans laquelle on les a d'abord placés. Imaginez que les rondelles de plomb gauchissent légèrement. L'un penchera à droite, l'autre s'inclinera en arrière, certain se tiendra la tête en bas ou à l'angle extrême par rapport à la verticalité. Ainsi de nous.*» (p.73-74)

-Il a cette métaphore filée : «*Notre conscience s'en allait à la dérive, s'enfonçait et nous n'avions plus de lest à jeter.*» (p.74), ce qui suggère la navigation d'une montgolfière.

-Il profère cette maxime : «*Celui qui triche au grand jeu du destin est comme un homme qui, se regardant dans un miroir, se ferait des grimaces, puis se mettrait en colère, et perdant tout contrôle de lui-même, briserait le miroir et finirait par se claquer.*» (p.78).

-Il juge l'action des révolutionnaires : «*Nos derniers préparatifs ressemblaient fort à la mise au point de ces terribles, de ces orgueilleux automates connus en magie sous le nom de Téraphims.*» (p.78).

-Il voit Mascha «*comme la lamentable mandragore, ce misérable tubercule anthropomorphe qui avait voulu lutter avec la tête d'airain, la tête parlante qui donnait l'alerte à l'Éthiopie*» (p.79 - allusion à un automate légendaire, le «*mage Borsâ*», dont la création est attribuée à des érudits de la fin du Moyen Âge).

-Il pense connaître ce qui se passe en elle : «*Elle a l'impression que chaque pavé se dérobe sous son poids comme une trappe et qu'elle monte un long calvaire sur les genoux*» (p.83).

-À Moscou, «*les réverbères tracent comme des grands signes d'interrogation sur le sol.*» (p.84)

-Pour Raymond la Science, la vie de Moravagine «*aurait figuré une courbe ascensionnelle qui, retombant, revenant plusieurs fois sur elle-même, aurait décrit une spirale de plus en plus large autour de mondes de plus en plus nombreux.*» (p.86).

-Il lui attribue une puissance de conception qui fait que «*ce petit empan qui sert de tremplin à une petite idée dure et ronde comme une bille, et qui devient plus tard la main qui joue avec précision, qui porte des coups audacieux, qui provoque des carambolages tels que toutes les idées d'ivoire viennent se fracasser comme des soleils désorbités et se cogner en résonnant [...] la même main tenant la boule de l'Empire dans sa paume, la soupesant, prête à la jeter comme une bombe, prête à la faire éclater.*» (p.86)

-Moravagine serait «*en communion avec la cime et la racine*» (p.87).

-Raymond la Science voit des visages qui «procédaient par bonds fous, ultra-rapides, comme des insectes patineurs à la surface d'une mare» (p.118).

-Il plaint «la frêle horlogerie de notre machine humaine» (p.119).

-Pour lui, les Indiens Touhas «grouillaient dans le soleil comme un essaim de mouches» (p.144).

-Lathuille dit que ses «articulations grinçaient comme des poulies» ; qu'il avait «besoin de [se] mettre en radoub et de [se] calfater sérieusement le coffre» ; qu'il avait «jeté l'ancre à l'Âne Rouge» ; qu'il s'y était «amarré» et qu'il ne filait «plus un câble», métaphores qui sont tout à fait appropriées dans la bouche de cet ancien marin (p.149).

-«Nos rockings ronflaient comme des machines à coudre» (p.151).

-«Les bananiers [sur les rives de l'Orénoque] campent la nuit comme des armées babyloniennes.» (p.161).

-Sont alors évoqués «cet océan de feuilles», «ce grouillement d'étoiles», «cette lune qui coulait comme un sirop» (p.162). Comme au début d'une représentation théâtrale, «le ciel glissait sur une tringle» ; puis «les branches s'agitaient comme une couverture bigarrée [...] Des draps et des rideaux claquaient au vent. Une seconde, on voyait le soleil nu, tout nu, comme en chair de poule, puis un immense édredon nous tombait dessus, un édredon de moiteur qui nous bouchait la vue, les oreilles, un édredon qui nous étouffait. Les bruits, les voix, les chants, les sifflements, les appels étaient absorbés comme par un gigantesque tampon. [...] les vapeurs les êtres et les choses nous apparaissaient comme des tatouages opaques, imprécis, déteints. Le soleil avait la lèpre. Nous étions comme encapuchonnés, avec six mètres d'air autour de nous et un plafond de douze pieds, un plafond d'ouate, un plafond matelassé. [...] Des gouttes de sueur nous coulaient le long du corps, se détachaient, nous tombaient sur l'estomac, grosses, tièdes, lentes, grosses comme des œufs sur le point d'éclore, lentes comme la fièvre en éclosion. [...] Comme des fiévreux qui se retournent dans leur lit, nous nous rapprochions des grèves pour respirer un peu.» (p.162-163).

-Raymond la Science, malade, s'alarme : «Moravagine est penché sur moi comme un univers menaçant.» (p.174).

-Paris est défini : «grande ville de la solitude, brousse et jungle humaine» (p.180).

-Sur le terrain de Champcommunal, «des pièces de bois perforées traînaient dans l'herbe comme des ossements éparpillés» (p.187).

-Dans le «Centre de neurologie», Raymond la Science avait l'impression de «circuler dans une tête», le bâtiment lui apparaissant «comme le moule pétrifié du cerveau» (p.199).

-Le rapport du docteur Montalti est une «étonnante oraison funèbre» (p.202).

Les personnifications :

-Raymond la Science envisage «une intelligence primesautière et clairvoyante» (p.12).

-Pour lui, «la santé» est «quelque chose de solennellement vieillot qui se tient vaguement debout entre les bras de ses adulateurs et qui leur sourit de ses fausses dents.» (p.13).

-Le personnel du «sanatorium international» du docteur Stein est vu comme «une machinerie [...] domestiquée, peu farouche, souple et muette» (p.18).

-Moravagine avait l'impression que «les moellons» de sa cellule «se cavalaient par couples», qu'ils avaient de «bonnes grosses faces sans malice», «des fronts bombés, des joues creuses, des crânes sinistres, des mâchoires menaçantes», des «têtes grimaçantes», des «gueules ouvertes» (p.46).

-Dans une de ses visions fantastiques, pour lui, «il n'y a plus qu'un peu de chair humaine, dérisoire, qui respire doucement» (p.47) - Il a l'impression que «les murs [...] battent des ailes» ; que «les deux yeux des glaciers sont tout proches et roulent lentement leur prunelles. Voici la double sphère d'un front, l'arête brusque d'un nez, des méplats rocaillous, des parois perpendiculaires.» (p.47) - Il voit «les cinq voyelles, farouches, peureuses, délurées comme des vigognes [...] les consonnes édentées, roulées en boule dans une carapace d'écaillles et qui dorment, hivernent durant de longs mois ; plus loin encore, les consonnes chuintantes et lisses comme des anguilles [...] celles, veules, molles, aveugles, souvent baveuses comme des vers blancs» (p.48).

-En Russie, «le vieux tronc de la religion avait des pousses inattendues, virulentes.» (p.56).

-Taxant les juifs de «masochisme», Raymond la Science déclare : «*Israël souffre, pleure, gémit, se plaint en exil et se lamente en captivité. [...] Israël se contorsionne, Israël verse des larmes de sang. Mais Israël jouit de sa bassesse et se délecte de son avilissement.*» (p.64).

-«*Un timbre électrique*» est «*un petit grelot épousé, hésitant*» (p.121).

-Venant «*le principe de l'utilité*», Cendrars montre, «*aux prises de toutes parts avec l'utile*», «*les croyances en lutte, les consciences en travail, les nouvelles religions qui bégaient, les anciennes qui font peau neuve*» (p.136).

-Il évoque «*l'immense fourrure des chiffres sur laquelle la banque se vautre.*» (p.140).

-Au cours du voyage à travers le golfe du Mexique, le cargo lâchait «*de gros tourbillons de fumée noire [qui] pouffaient avant de montrer leurs dessous sales et retroussés par le vent*» (p.157).

-Les correspondances baudelairiennes :

-À Raymond la Science, la voix de Moravagine «*semblait émettre de la couleur*» (p.23).

-Dans un rêve, il sent «*un parfum incarnat de trèfle*» (p.29).

-Les yeux de ses ancêtres «*ne se mouvaient pas comme au bout de longs pistils, ils n'avaient pas de doigts pour toucher, ils n'avaient pas de parfum.*» (p.30).

-Les discours enflammés :

-Raymond la Science s'oppose avec véhémence aux conceptions de ses collègues médecins et des aliénistes, mentionnant «*les phénomènes de cette hallucination congénitale qu'est à [ses] yeux l'activité irradiante, continue de la conscience*» (p.11). Il regrette que «*l'hystérie, la Grande Hystérie*» soit devenue «*une sorte de pataphysique de la pathologie sociale, religieuse et artistique*» (p.12). Il considère que «*les maladies*» «*sont propres à cet état d'activité qui s'appelle la vie*», «*sont peut-être la santé même*» (p.13). Il reproche à ses collègues de mutiler «*les génies physiologiques, porteurs, annonciateurs de la santé de demain*», d'être «*les suppôts d'une vertu bourgeoise*» (p.14). Il dresse «*un réquisitoire terrible contre les psychiatres*» (p.15).

-Il exprime son mépris à l'égard de l'amour : «*L'amour est masochiste. Ces cris, ces plaintes, ces douces alarmes, cet état d'angoisse des amants, cet état d'attente, cette souffrance latente, sous-entendue, à peine exprimée, ces mille inquiétudes au sujet de l'absence de l'être aimé, cette fuite du temps, ces susceptibilités, ces sautes d'humeur, ces rêvasseries, ces enfantillages, cette torture morale où la vanité et l'amour-propre sont en jeu, l'honneur, l'éducation, la pudeur, ces hauts et ces bas du tonus nerveux, ces écarts de l'imagination, ce fétichisme, cette précision cruelle des sens qui fouillent et qui fouillent, cette chute, cette prostration, cette abdication, cet avilissement, cette perte et cette reprise perpétuelle de la personnalité, ces bégaiements, ces mots, ces phrases, cet emploi du dimunitif, cette familiarité, ces hésitations dans les attouchements, ce tremblement épileptique, ces rechutes successives et multipliées, cette passion de plus en plus troublée, orageuse et dont les ravages vont progressant, jusqu'à la complète inhibition, la complète annihilation de l'âme, jusqu'à l'atome des sens, jusqu'à l'épurement de la moelle, au vide du cerveau, jusqu'à la sécheresse du cœur, ce besoin d'anéantissement, de destruction, de mutilation, ce besoin d'effusion, d'adoration, de mysticisme, cet inassouvissement qui a recours à l'hyperirritabilité des muqueuses, aux errances du goût, aux désordres vaso-moteurs ou périphériques et qui fait appel à la jalouse et à la vengeance, aux crimes, aux mensonges, aux trahisons, cette idolâtrie, cette mélancolie incurable, cette apathie, cette profonde misère morale, ce doute définitif et navrant, ce désespoir, tous ces stigmates ne sont-ils point les symptômes mêmes de l'amour d'après lesquels on peut diagnostiquer, puis tracer d'une main sûre le tableau clinique du masochisme?*» (p.61-62).

-Il prononce une violente diatribe contre les juifs : «*Mascha était masochiste, et, en tant que Juive, elle l'était doublement ; car y a-t-il eu un peuple au monde plus profondément masochiste qu'Israël ? Israël s'était donné un Dieu d'orgueil, à seule fin de le bafouer. Israël avait accepté une loi rigide, à seule fin de la transgresser. Et toute l'histoire d'Israël est l'histoire de cet outrage et de cette transgression. On voit le peuple élu trahir et vendre son dieu, puis marchander la loi. Et l'on entend les menaces et les malédictions tomber du ciel. Les coups pleuvent. Les calamités s'abattent. Israël souffre, pleure, gémit, se plaint en exil et se lamente en captivité. Oh, quel amour ! La main du Seigneur s'appesantit sur lui et l'écrase. Israël se contorsionne, Israël verse des larmes de sang. Mais*

Israël jouit de sa bassesse et se délecte de son avilissement. Quelle volupté et quel orgueil ! Être le peuple maudit, être le peuple frappé ; jusque dans sa dernière génération, être le peuple dispersé par les verges mêmes du Seigneur-Dieu, et avoir le droit de se plaindre, de se plaindre à haute voix, de chercher chicane et de crier son infamie, et avoir la mission de souffrir, d'adorer son mal, de le cultiver et de contaminer secrètement les peuples étrangers. Cette perversité et ce raffinement de toute une nation expliquent la grande diffusion des Juifs et leur étrange fortune dans le monde, bien que leur action soit partout délétère. Les Juifs seuls ont atteint cet extrême déclassement social auquel tendent aujourd'hui toutes les sociétés civilisées et qui n'est que le développement logique des principes masochistes de leur vie morale. Tout le mouvement révolutionnaire moderne est entre les mains des Juifs, c'est un mouvement masochiste juif, un mouvement désespéré, sans autre issue que la destruction et la mort : car telle est la loi du Dieu de Vengeance, du Dieu de Courroux, de Jéhovah le Masochiste.» (p.64-65)

-Les portraits caricaturaux :

-Celui du docteur Stein : son physique imposant, ses poils sur le dos des doigts, son «tempérament brutal», son régime alimentaire strict, sa pratique de la «gymnastique suédoise» (p.19), «son avidité au gain», son hypocrisie et son double jeu (p.16-17).

-Celui de Moravagine : «ce gringalet», «minuscule, chétif, bancal, prématûrement vieilli, terne, effacé, au visage ossifié, aux manières dolentes, et qu'un rire éclatant venait tout à coup secouer, un rire démoniaque qui le faisait tituber.» (p.61).

-Celui de Mascha : Elle «était une grande femme à la poitrine opulente et au ventre et au postérieur plutôt encombrants. De ce grand corps plantureux jaillissait un cou long, flexible et suave, qui portait une tête minuscule, décharnée, aux traits tirés, à la bouche souffreteuse, au front de rêve. Les cheveux crépus, cette tête ressemblait beaucoup à celle, enfarinée, d'un poète romantique, à celle de Novalis. Ses grands yeux fixes étaient d'un bleu pâle, d'un bleu froid, d'un bleu émail. Mascha était excessivement myope.» (p.59) - «Forte, bien en chair, entreprenante, aux allures masculines, une virago gaillarde, n'eussent été cette ligne brisée du cou, cette petite tête d'oiseau, ces yeux fixes, cette pâleur, cette bouche inquiétante, déchirée, cette bouche de goule.» (p.60-61).

-Celui de Champcommunal : son physique, ses manières, sa répétition comique d'«Une Mercurey» (p.185, 186).

-Les saisissantes descriptions :

-Est remarquable le tableau de Moscou : «Moscou est belle comme une sainte napolitaine. Un ciel céruleen reflète, mire, biseaute les mille et mille tours, clochers, campaniles qui se dressent, s'étirent, se cabrent ou, retombant lourdement, s'évasent, se bulbent comme des stalactites polychromes dans un bouillonnement, un vermicellement de lumière. Pavées en rondes-bosses, les rues sont pleines du tintamarre des cent mille fiacres qui déferlent jour et nuit ; étroites, rectilignes ou cerclées elles s'insinuent entre les façades rouges, bleues, safranées, ocrees des maisons pour s'élargir soudainement devant un dôme d'or que des bandes de corneilles criardes fouettent comme une toupie. Tout ronfle, tout crie, l'hirsute porteur d'eau, le grand Tartare marchand de vieux habits. Les boutiques, les chapelles dégorgent sur les trottoirs. Des petites vieilles vendent des pommes de Crimée lisses comme des noix de galle. Un gendarme barbu s'appuie sur son grand sabre. On marche partout sur des bogues de châtaignes et les cupules croustillantes des petits fruits noirs du frêne. Une poussière de crottin grésille dans l'air comme les paillettes rousses dans l'eau-de-vie. Sur les places et dans un grand grincement des roues, les trams tournent autour des pyramides d'"arbouses" reluisantes qui ne sont fruits des arbousiers, mais pastèques ou melons d'eau. Un acré relent de poisson pourri se détache aigu sur un fond mielleux de cuir fauve. Deux jours après, il neige. Tout s'efface, tout s'éteint. Tout est assourdi. Les traîneaux passent sans bruit. Il neige. Il neige de la plume et les toits sont de fumée. Les maisons se calfeutrent. Les tours, les églises s'éclipsent. Les cloches sonnent sous terre, semblent de bois. La foule s'agitte toute neuve, menue, pressée, rapide. Chaque passant est un joujou à ressort. Le froid est comme un enduit résineux. Il lubrifie. Il vous emplit la bouche de térébenthine. Les poumons sont gras et l'on ressent une faim énorme. Dans chaque intérieur, les tables plient sous le poids des victuailles ; pâtés aux choux, parfumés et dorés ;

bouillons au citron, à la crème aigre ; hors-d'œuvre de toutes les formes, de tous les goûts ; poissons fumés ; viandes rôties ; gélinottes à la confiture aigre-douce ; gibiers ; fruits ; bouteilles d'alcool ; pain noir, pain de soldat et la kalatche, cette pure fleur de froment.» (p.53-54).

-Est dépeinte avec intensité la mentalité des membres du groupe de révolutionnaires formé par Moravaginer qui étaient appelés «les *Enfants du Diable*» : «*Nous avions toujours été des parias, des bannis, des condamnés à mort, il y avait longtemps que nous n'avions plus aucun lien avec la société, ni avec aucune famille humaine ; mais aujourd'hui nous descendions volontairement faire un stage en enfer. À quel mobile pouvions-nous obéir en préparant notre attentat contre le tsar et quel pouvait bien être notre état d'esprit? Je me le suis souvent demandé en observant mes camarades. Nous étions abandonnés de tous et chacun de nous vivait tout seul, dans une atmosphère raréfiée, penché sur soi-même comme sur du vide, en proie au vertige ou à quelque sombre jouissance? Depuis longtemps déjà ni moi ni mes camarades, nous ne connaissions plus le sommeil. C'était fatal. Le sang veut du sang et ceux qui comme nous, en ont beaucoup répandu, sortent du bain rouge comme blanchis par un acide. Tout en eux est flétri, mort. Les sentiments s'écaillent, tombent en poussière ; les sens vitrifiés ne peuvent plus jouir de rien et se cassent net à la moindre tentative. Intérieurement, chacun de nous était comme dévoré par un incendie et notre cœur n'était plus qu'une pincée de cendres. Notre âme était dévastée. Il y avait longtemps que nous ne croyions plus à rien, même pas à rien. Les nihilistes de 1880 étaient une secte mystique, des rêveurs, les routiniers du bonheur universel. Nous, nous étions aux antipodes de ces jobards et de leurs fumeuses théories. Nous étions des hommes d'action, des techniciens, des spécialistes, les pionniers d'une génération moderne vouée à la mort, les annonciateurs de la révolution mondiale, les précurseurs de la destruction universelle, des réalistes, des réalistes. Et la réalité n'existe pas. Quoi? Détruire pour reconstruire ou détruire pour détruire? Ni l'un ni l'autre. Anges ou démons? Non, permettez-moi de rire ; des automates, tout simplement. Nous agissions comme une machine tourne à vide, jusqu'à épuisement, inutilement, inutilement, comme la vie, comme la mort, comme on rêve. Nous n'avions même plus le goût du malheur.» (p.71-72).*

-Après l'échec de l'attentat, la Russie dispense un temps de circonstance : «*L'aube essuie les carreaux comme avec un chiffon savonneux. Une eau épaisse suinte des vitres. Dehors, un brouillard blanchâtre comme de la bave de limace se traîne lourdement et colle aux branches des sapins. Au-dessus, il pleut à grosses gouttes.» (p.108).*

-On admire en particulier ce passage où se déploie magnifiquement l'expressionnisme de ce connaisseur de la nature sud-américaine qu'était Cendrars : «*Nous remontions l'Orénoque sans parler. / Cela dura des semaines, des mois. / Il faisait une chaleur d'étuve. / Deux d'entre nous étaient toujours en train de ramer, le troisième s'occupait de pêche et de chasse. À l'aide de quelques branchages et des palmes, nous avions transformé notre chaloupe en carbet. Nous étions donc à l'ombre. Malgré cela, nous pelions. La peau nous tombait de partout et nos visages étaient tellement racornis que chacun de nous avait l'air de porter un masque. Et ce masque nouveau qui nous collait au visage, qui se rétrécissait, nous comprimait le crâne, nous meurtrissait, nous déformait le cerveau. Coincées, à l'étroit, nos pensées s'atrophiaient. / Vie mystérieuse de l'œil. / Agrandissement. / Milliards d'éphémères, d'infusoires, de bacilles, d'algues, de levures, regards, ferment du cerveau. / Silence. / Tout devenait monstrueux dans cette solitude aquatique, dans cette profondeur sylvestre, la chaloupe, nos ustensiles, nos gestes, nos mets, ce fleuve sans courant que nous remontions et qui allait s'élargissant, ces arbres barbus, ces taillis élastiques, ces fourrés secrets, ces frondaisons séculaires, les lianes, toutes ces herbes sans nom, cette sève débordante, ce soleil prisonnier comme une nymphe et qui tissait, tissait son cocon, cette buée de chaleur que nous remorquions, ces nuages en formation, ces vapeurs molles, cette route ondoyante, cet océan de feuilles, de coton, d'étope, de lichens, de mousses, ce grouillement d'étoiles, ce ciel de velours, cette lune qui coulait comme un sirop, nos avirons feutrés, les remous, le silence. / Nous étions entourés de fougères arborescentes, de fleurs velues, de parfums charnus, d'humus glauque. / Écoulement. Devenir. Compénétration. Tumescence. Boursouflure d'un bourgeon, éclosion d'une feuille, écorce poisseuse, fruit baveux, racine qui suce, graine qui distille. Germination. Champignonage. Phosphorescence. Pourriture. Vie. / Vie, vie, vie, vie, vie, vie, vie. / Mystérieuse présence pour laquelle éclatent à heure fixe les spectacles les plus grandioses de la nature. / Misère de l'impuissance humaine, comment ne pas en*

être épouvanté, c'était tous les jours la même chose ! / Tous les matins, un mauvais frisson nous réveillait. Le ciel glissait sur une tringle, les branches s'agitaient comme une couverture bigarrée et c'était tout à coup le déclic des oiseaux et des singes, juste un quart d'heure avant l'aube. Ébats, cris, chants instantanés, égosillements, sabas, perruches, nous ronchonnions dans ce remue-ménage. Nous savions d'avance ce que la journée nous réservait. Derrière nous, le fleuve fumant se trouait de déchirures, devant nous, il s'ouvrait béant, floconneux, sale. Des draps et des rideaux claquaien au vent. Une seconde, on voyait le soleil nu, tout nu, comme en chair de poule, puis un immense édredon nous tombait dessus, un édredon de moiteur qui nous bouchait la vue, les oreilles, un édredon qui nous étouffait. Les bruits, les voix, les chants, les sifflements, les appels étaient absorbés comme par un gigantesque tampon. Des couleurs giratoires se déplaçaient le long de notre bord et faisaient tache ; à travers la brume et les vapeurs les êtres et les choses nous apparaissaient comme des tatouages opaques, imprécis, déteints. Le soleil avait la lèpre. Nous étions comme encapuchonnés, avec six mètres d'air autour de nous et un plafond de douze pieds, un plafond d'ouate, un plafond matelassé. Inutile de crier. Des gouttes de sueur nous coulaient le long du corps, se détachaient, nous tombaient sur l'estomac, grosses, tièdes, lentes, grosses comme des œufs sur le point d'éclore, lentes comme la fièvre en éclosion. Nous nous bourrions de quinine. Nous avions la nausée. Nos avirons mollissaient dans la chaleur. Nos vêtements se recouvaient de moisissures. Il pleuvait toujours, et quand il pleuvait, il tombait de l'eau chaude et nos dents se déchaussaient. Quel rêve, quel rêve d'opium ! Tout ce qui surgissait dans notre étroit horizon était corallin, c'est-à-dire verni, reluisant, dur, avec un relief ahurissant dans le détail, et comme dans un rêve. Ce détail était toujours agressif, méchant, plein d'une sourde hostilité, logique et à la fois invraisemblable. Comme des fiévreux qui se retournent dans leur lit, nous nous rapprochions des grèves pour respirer un peu. Quel cauchemar ! Neuf fois sur dix, les sous-bois s'écartaient pour livrer passage à une tribu d'Indiens menaçants. Ils avaient le corps robuste, la taille haute, la chevelure flottante, les narines transpercées d'une baguette aiguiseée, le lobe des oreilles allongé par le poids de lourdes rondelles d'ivoire végétal, la lèvre inférieure ornée de crocs et de griffes ou hérissée d'épines. Ils étaient armés d'arcs et de sarbacanes et les déchargeaient dans notre direction. Comme ils passent pour anthropophages, nous nous remettons dans le milieu du fleuve et reprenons notre rêve de damnés.» (p.161-164). On remarque que la monstruosité est rendue par un certain nombre de procédés : l'expression d'une métamorphose des êtres, avec insistance sur les transformations physiques, sur l'apparence de masques, sur des effets physiologiques créateurs de fantasmes et de cauchemars ; l'utilisation du pluriel dans de longues énumérations, ce qui crée un effet de démultiplication suggérant le fourmillement et la prolifération ; les énumérations de termes désignant tout ce qui se trouve autour des voyageurs, chacun étant associé à un adjectif le caractérisant de manière inquiétante ; les métaphores et les comparaisons qui font apparaître les analogies dont certaines sont aussi angoissantes ; la mise en relief de l'impuissance humaine, la seule possibilité laissée aux voyageurs étant celle de regarder, avec une admiration épouvantée, ces manifestations monstrueuses (en nombre, en nature, en diversité) de la nature, qui sont peut-être d'ailleurs une transformation fantasmatique du paysage dans leur imagination car les conditions difficiles de leur vie ont pu favoriser la fièvre, le délire. Cendrars indiqua, dans "Pro domo", que ce passage, où «le rêve et la vie et l'ambiance exotique et la dure réalité se compénètrent jusqu'à l'unification», avait particulièrement retenu son attention, car il avait dû y effectuer une suture entre deux textes, les coudre «comme les lèvres d'une plaie avec beaucoup de dextérité, d'application, de soin et de douceur pour ne laisser deviner aucune trace de l'opération.»

-Les visions fantastiques :

-Celles que Moravagine connaît dans le château de Fejervar :

-Il est transporté «au grand jour de la fête» du mariage : «J'entendais les sonneries des trompettes et le roulement des tambours. Les salves d'artillerie. Les cloches. Les orgues jouaient. La calèche de la princesse Rita traversait mon ciel comme une fusée et allait s'abattre avec un grand bruit de l'autre côté de la prairie. Le vieux général en tombait la tête en bas, faisait des pirouettes de clown, gesticulait des bras et des jambes, me faisant signe. Il me disait de venir, de venir les rejoindre, que la princesse m'attendait, qu'elle était là, dans la prairie. L'air s'emplissait d'un parfum incarnat de trèfle.»

Je voulais pénétrer dans la prairie. Les sentinelles m'en empêchaient. Une mer de feu tombait perpendiculairement sur ma vie. Tout tournait. Un moteur vertigineux m'enlevait dans les airs. Des soleils tigrés incendiaient les nuages, où je dégringolais à mon tour avec une grande force.» (p.29).

-Plus tard, il est en proie à des obsessions sexuelles et à des pulsions mégalo-manes. Pour lui, «les frondaisons du parc s'ouvraient, se fermaient, s'agitaient comme des formes voluptueuses ; le ciel était tendu, cambré comme une croupe. [...] Orgie colorée. Sève. Santé. [...] Je percevais la vie profonde, la racine chatouilleuse des sens. Mon sein se gonflait. Je me croyais fort, tout-puissant. J'étais jaloux de la nature entière. Tout aurait dû céder à mon désir, obéir à mon caprice, se courber sous mon souffle. J'ordonnais aux arbres de s'envoler, aux fleurs de monter en l'air, aux prairies et au sous-sol de tourner, de se retourner sur eux-mêmes. Rivières, remontez votre cours : que tout s'en aille vers l'ouest entretenir le brasier du ciel, devant lequel se dresse Rita comme une colonne de parfum.» p.33-34).

-Plus tard encore, des «visions charnelles [le] talonnaient : «Des femmes m'entouraient, de toutes les couleurs, de toutes les tailles, de tous les âges, de toutes les époques. Elles s'étageaient devant moi, rigides comme des tuyaux d'orgue. Elles se rangeaient en cercle, couchées, renversées, lubriques comme des instruments à cordes. Je les maîtrisais toutes, attisant les unes du regard, les autres du geste. Debout, dressé comme un chef d'orchestre, je battais la mesure à leurs débauches, accélérant, ralentissant leurs transports "ad libitum", ou les arrêtant brusquement pour les faire recommencer mille et mille fois d'"a capo", répéter, retravailler leurs gestes, leurs poses, leurs ébats, ou les faisant partir toutes à la fois "tutti" pour les précipiter dans un vertigineux délire.» (p.36).

-Celles que Moravagine connaît dans sa cellule de la forteresse de Presbourg :

-Il confesse ses conduites aberrantes, les émotions que lui fournirent des objets : «Bientôt œuf, tuyau de poêle m'excitèrent sexuellement. Le lingot de plomb avait ce grain doux et tiède au toucher d'une peau de chamois. La machine à coudre était comme le plan, la coupe transversale d'une courtisane, une démonstration mécanique de la puissance d'une danseuse de music-hall. J'aurais voulu fendre comme des lèvres le quartz parfumé et boire l'ultime goutte de miel primordial que la vie des origines a déposé dans ces molécules vitreuses, cette goutte qui va et vient comme un œil, comme le globule du niveau d'eau. La boîte en fer-blanc était un sommaire raisonné de la femme / Les figures les plus simples, le cercle, le carré et leur projection dans l'espace, le cube, la sphère m'émouvaient, parlaient à mes sens comme les symboles grossiers, lingham rouge et bleus, d'obscures, de barbares, de rituelles orgies. / Tout me devenait rythme, vie inexplorée. Je devenais fou furieux comme un nègre. Je ne savais plus ce que je faisais. Je criais, je chantais, je hurlais. Je me roulais par terre. J'exécutais des danses de zoulou. Je me prosternais devant un bloc de granit que j'avais fait déposer dans la pièce, saisi d'une épouvante religieuse. Ce bloc était vivant comme une foire aux chimères, plein de richesses comme une corne d'abondance. Il était bruisant comme une ruche et creux comme un coquillage ardent. J'y plongeais les mains comme dans un sexe inépuisable. Je me battais avec les murs pour pourfendre, transpercer les visions qui montaient de toutes parts. Je faussai ainsi épées, fleurets, rapières et démolis les meubles à coups de massue. Et quand Rita me faisait demander - elle venait encore de temps à autre, à cheval, ne mettant même pas pied à terre - j'avais envie de lui fendre la robe.» (p.37-38).

-Il dépeint ses hallucinations : «Chaque pierre se mit à tourner, à se trémousser, à se dévisser. Des têtes grimaçantes se tendaient vers moi, des gueules ouvertes, des cornes rigides. Des coulées de larves jaillissaient de chaque fente, de chaque trou, des insectes monstrueux, armés de scies, de mandibules, de pinces géantes. Le mur montait, descendait, vibrait, susurrait. Et de grandes ombres se balançaient par-devant. Des fresques, des bas-reliefs défilaient devant mes yeux des scènes de misère et de deuil, de torture et de crucifixion. Et des ombres se balançaient par-devant comme des corps de pendus. [...] Un cuirassier blanc entre dans ma cellule. Il me projette en l'air comme un ballon, me rattrape, me balance, jongle avec moi. Et Rita nous regarde. Je suis ravi. Je geins. Je pleure. Je m'entends. J'entends la voix de ma souffrance. Je reconnaissais ma voix. Je me plains. Je me lamente / Pourquoi, ah, pourquoi? / Le plafond se creuse comme un entonnoir vertigineux maelström qui absorbe goulûment la nature en déroute. L'univers retentit comme un gong ! Puis tout est étouffé par la voix formidable du silence. [...] Tout palpite. Ma prison s'évanouit. Les murs s'abattent, battent

des ailes. La vie m'enlève dans les airs comme un gigantesque vautour. À cette hauteur, la terre s'arrondit comme une poitrine. On voit à travers son écorce transparente les veines du sous-sol charrier des pulsions rouges. De l'autre côté, les fleuves remontent, bleus, comme du sang artériel et où éclosent des milliards et des milliards d'êtres. Par au-dessus, comme des poumons noirâtres, les mers se gonflent et se dégonflent alternativement. Les deux yeux des glaciers sont tout proches et roulent lentement leur prunelle. Voici la double sphère d'un front, l'arête brusque d'un nez, des méplats rocheux, des parois perpendiculaires. Je survole le mont d'ore plus chenu que la tête de Charlemagne et j'atterris sur le bord de l'oreille qui s'ouvre comme un cratère lunaire. / C'est mon aire / Mon territoire de chasse / L'entrée en est presque obstruée par une protubérance fameuse qui est un tumulus, le tombeau de l'ancêtre, et où je m'embusque. Derrière, il y a un trou où tout bruit extérieur tombe comme un pachyderme dans un piège. Seule la musique s'insinue dans l'étroit corridor pour se faire prendre le long des parois de cornet. C'est là, dans l'obscurité la plus complète de la grotte, que j'ai capté les plus belles formes du silence. / Je les ai tenues, elles m'ont passé entre les doigts, je les ai reconnues au toucher. / D'abord, les cinq voyelles, farouches, peureuses, délivrées comme des vigognes ; puis, en descendant la spirale du couloir de plus en plus étroit et plus bas de plafond, les consonnes édentées, roulées en boule dans une carapace d'écaillles et qui dorment, hivernent durant de longs mois ; plus loin encore, les consonnes chuintantes et lisses comme des anguilles et qui me mordillaient le bout des doigts ; puis, celles, veules, molles, aveugles, souvent baveuses comme des vers blancs, que je pinçais avec les ongles en grattant les fibrilles d'une tourbe préhistorique ; et puis, les consonnes creuses, froides, cassantes, cortiquées, que je ramassais sur le sable et que je collectionnais comme des coquillages ; et, tout au fond, à plat ventre, en me penchant sur une fissure, parmi les racines, je ne sais quel air empoisonné venait me fouetter, me picoter la face, des petits animalcules me couraient sur la peau dans les endroits les plus chatouilleux, ils étaient spiriformes et velus comme la trompe des papillons et avaient des détentes brusques, éraillées, graillantes. / Il est midi. Le soleil verse de l'huile bouillante dans l'oreille du démiurge endormi. Le mode s'ouvre comme un œil. Il en jaillit une langue ondoyante et congestionnée. / Non. C'est minuit. La veilleuse m'exténué comme une lampe à arc. Mes oreilles tintent. Ma langue pèle. Je fais des efforts pour parler. Je crache une dent, la dent du dragon.» (p.46-48).

-Dans le train pris pour fuir la Russie, Raymond la Science a d'étranges impressions : «Les roues du train tournaient dans ma tête et à chaque tour hachaient mon cerveau menu, menu. De vastes échappées de ciel bleu m'entraient dans les yeux, mais les roues s'y précipitaient en furie et saccageaient tout. Elles tournaient au fond du ciel, le marquant de longues traînées huileuses. Ces taches d'huile s'étendaient, se dédoublaient, se coloraient et je voyais un million d'yeux battre des paupières en plein soleil. Des prunelles énormes roulaient d'un horizon à l'autre, rentraient les unes dans les autres. Puis elles se faisaient toutes petites, fixes, dures. Une espèce d'ectoplasme translucide se formait tout autour, une espèce de visage, mon visage. Mon visage tiré à des centaines de mille d'exemplaires. Et tous ces visages se mettaient soudainement en branle, ils bougeaient, ils procédaient par bonds fous, ultra-rapides, comme des insectes patineurs à la surface d'une mare. Le ciel durcissait, éclatant comme un miroir, et les roues, revenant une dernière fois à la charge, le fracassaient. Des milliers de débris crépitaient, tournoyaient, et des tonnes de bruits, de cris, de voix roulaient, en avalanche, se déchargeaient, se télescopaient dans mon tympan. Zigzags, cicatrices hallucinées, déchirures, éclairs, lèvres, bouches, doigts coupés, une explosion formidable retentissait au fond de mes oreilles douloureuses, rugissantes, et Moscou retombait du ciel, en miettes, en pluie, en cendres comme un aéronef qui a pris feu et s'éparpille. En haut, en bas, des images de la vie voltigeaient, virevoltaient, à l'endroit, à l'envers, sens dessus dessous, avant de tomber en poussière : l'enceinte du Kremlin, Saint-Basile, le pont des Maréchaux, l'enceinte de la Ville chinoise, l'intérieur de ma chambre d'hôtel, puis, avec retardement, Raja [une prostituée], évaporée, ténue. Elle s'effiloche. Ses jambes font le grand écart, s'étirent, s'étirent, se dématérialisent. Maintenant, il ne reste plus qu'un bas de soie en suspension dans l'atmosphère, un bas qui se gonfle au mollet, qui devient gros comme un sac, comme un ventre, énorme, énorme. C'est Mascha. Elle disparaît à son tour, et un gros bambin de baudruche tombe en se dodelinant sur le sol.» (p.118).

-Au cours de la fuite devant les Indiens Touhas, se serait produite cette incroyable situation : «*Nos montures crevaient et nous continuions à cheval sur nos propres ombres*» (p.148).

-Dans la France de 1912, en proie au goût de l'argent, «*pâle allégorie, le Louvre apparaît certains jours transparent et bleuté comme un immense billet de banque et, comme le papier-monnaie qui ne correspond plus à rien quand le trésor de l'État est épuisé, le Louvre vidé de ses rois, la France sans ses anciennes provinces, le citoyen français tiré en série sur les Déclarations des droits de l'homme comme les assignats sur la planche n'ont plus cours et ne valent rien.*» (p.181).

* * *

Même si, dans "Pro domo", Cendrars se reprocha «*ce style ampoulé et prétentieux*», «*cette effusion lyrique*», qu'il lui fallait «*retrouver pour terminer la deuxième partie*», son verbe est si foisonnant, son travail sur la langue est si exceptionnel, ses audaces stylistiques sont si ébouriffantes, qu'il livra un texte qui, par sa puissance lyrique et sa densité littéraire, force l'admiration ; il offre des fulgurances, des pages sublimes qui, si elles mordent sur le développement romanesque, constituent parfois de véritables poèmes en prose, souvent empreints du lyrisme puissant de la violence et de la destruction. Certains morceaux de bravoure sont, dans un tohu-bohu magnétique, d'une somptuosité rare.

L'intérêt documentaire

Dans "Moravagine", Cendrars, se montrant parfois très érudit, fournit tout un ensemble de connaissances qu'il avait acquises au fil de ses nombreuses lectures et expériences.

Ainsi, il put exprimer une réflexion sur l'enseignement de la musique (p.50), auquel lui, qui jouait du piano et de l'orgue avec l'organiste du "Temple-Vieux" de Neuchâtel, qui s'exerçait à la composition, il s'était soumis mais pour y connaître une déception qui lui faisait considérer qu'*«elle est en somme une expérience de laboratoire»* ; qu'elle est *«régie par un besoin de symétrie»* ; qu'elle aboutit à *«la construction d'un monde paradoxal, artificiel, conventionnel»* (p.51) ; que *«l'étude serrée d'une partition musicale ne nous fera jamais découvrir cette palpitation initiale qui est le noyau autogénérateur de l'œuvre»* (p.51).

Mais on peut surtout distinguer trois grands domaines d'informations, ici examinés successivement : la géographie, l'Histoire, la médecine.

La géographie

Dans "Moravagine", Cendrars nous emmène dans différents pays.

Celui qui s'appela d'abord Freddy Sauser situa d'abord l'action dans la Suisse alémanique, où se trouve un «*sanatorium international*» (en effet, spécialité suisse du fait de l'altitude du pays), situé «*à mi-côte d'une petite colline dominant le lac de M...*» (p.17), dans une localité à laquelle fut donnée ce nom fictif mais tout à fait typique qu'est «*Waldensee*», dirigé par un docteur Stein (nom germanique aussi), tandis que Raymond la Science et Moravagine causent «*en suisse allemand*» (p.41), dialecte dont on peut cependant douter que le Français en ait fait l'apprentissage ! Enfin, p.189, est mentionné «*Interlacken*», nom toutefois mal orthographié !

Le récit des malheurs que Moravagine subit de la part de l'empereur d'Autriche conduit à la mention du «*château de Fejervar*» (p.26, 86 - en fait, Fehervar, ville du centre de la Hongrie qui fut la capitale du royaume de Hongrie au Moyen Âge), d'une «*compagnie d'infanterie slovaque*» (p.33 - membres d'une ethnie faisant partie de l'empire austro-hongrois), de Presbourg (p.43 - francisation du nom allemand, Preßburg, de la ville de Slovaquie appelée Bratislava, qui est effectivement dominée par une «*forteresse*» [p.39]) et, surtout, de Vienne, en Autriche, capitale de l'empire austro-hongrois, l'empereur occupant le palais de la «*Hofbourg*» [en fait, Hofburg] (p.193).

La France est évoquée, tant avec Paris (la mention de l'hôpital de «*la Salpêtrière*» [p.12], du «*Louvre*» [p.182]) qu'avec ses banlieues ouvrières («*Levallois-Perret*» et «*Courbevoie*», où vit un «*peuple en cette bleue*» [p.182, 183]). À 90 kms de la capitale, se trouve Chartres (p.184, 187, 189) où était en effet située une base aérienne. La guerre de 1914-1918 est marquée par la mention de la «*ferme*

Navarin», qui était située à une trentaine de kilomètres au nord de Châlons-en-Champagne, et avait été, en septembre 1915, le théâtre de combats où Cendrars perdit sa main droite, et par celles des lieux de la Côte d'Azur où se retrouvèrent les anciens combattants : «*un hôpital de Cannes*», le «*Carlton*» (grand hôtel de cette ville) et, surtout, le “*CENTRE de NEUROLOGIE*” situé en face, sur «*l'île Sainte-Marguerite*» (p.194).

Surtout, Cendrars romança bon nombre de ses voyages, nous présentant :

-La Russie, «*l'immense pays*» (p.55) aux «*cent vingt millions d'habitants*» (p.56) qui s'étend, à l'Ouest, sur la Finlande, la Pologne (dont fait partie la Posnanie [p.70] et où se trouvent les villes de Varsovie, de Lodz, de Biéliostock [p.58]), la Lituanie ; au Sud, sur la Bessarabie (p.55), l'Ukraine, «*le bassin du Don*» (p.58), la Crimée (p.53) ; à l'Est, sur la Sibérie (ses «*déportés*» [p.69], de «*l'Oural*» (p.58) jusqu'à Moukden et Kharbine qu'on atteint par le «*Transsibérien*» (p.55, 70), en passant par le «*lac Baïkal*» (p.49).

-On découvre ses villes :

-Moscou surtout, qui a droit à un magnifique tableau (p.53, 54) tandis que sont encore mentionnés «*l'Institut polytechnique*» (p.72), «*l'enceinte du Kremlin*» (p.118 - forteresse et ensemble de bâtiments qui, au centre de la ville, sont le siège du gouvernement], «*Saint-Basile*» (p.118 - église qui se trouve sur la place Rouge et est le symbole de l'architecture traditionnelle russe], «*le pont des Maréchaux*» (p.118 - en fait, une rue bordée de beaux magasins), «*l'enceinte de la Ville chinoise*» (p.118 - «*Kitaï-gorod*», l'un des plus anciens quartiers de la ville, à quelques minutes de marche des remparts du Kremlin, mais qui n'a rien de chinois !), «*la gare Nicolas*» (p.89), «*Gostinji-Dvor*» (p.90, devenu «*Gostinij-Dvor*», p.142 - un marché couvert, les restaurants que sont «*l'Ours*» (p.91), «*Palkine*», les «*îles*», «*la Moïka*» (p.57).

-Saint-Pétersbourg (p.89) : son «*Palais d'hiver*» (p.101), son «*quai de l'Arsenal*» (p.100), son «*Amirauté*» (p.101), sa forteresse «*Pierre-et-Paul*» (p.69, 100), son usine «*Poutiloff*» (p.101, devenue, p.114, «*Poutiloffskji Sadowi*»), sa «*prison Krestowsky*» (p.114), sa «*gare de Finlande*» (p.114), son «*jardin Alexandre*» (p.115), ses rues : «*Ligowskaïa*» (p.112), «*la rue aux Pois*» (p.112), «*Sadowaïa*» (p.112). À proximité de la ville, se trouvait Tsarkoïé-Sélo (p.57 - «village des tsars»), résidence d'été des tsars.

-Sont citées aussi : Astrakan (p.123), Bakou (p.66, 102, 115), Berditchev (p.123), Brest-Litowsk (p.123), Cronstadt (p.66, 101, 114), Dwinsk (p.102), Ekatérinoslaw (p.66), Helsingfors (p.114, Helsinki en finnois), Kalouga (p.93), Kharkoff (p.93), Kherson (p.115), Kiew (p.112), Lemberg (p.123), Libau (p.102), Lugowsk (p.66), Nijni et sa «*foire*» (p.75), Odessa (p.102, 115), Orel (p.123), Petropawlowsk (p.69), Pskoff (p.102), Reval (p.101), Riazan (p.93, 123), Riga (p.101, 123), Rostoff (p.66), Schluesselbourg (p.69), Sébastopol (p.102), Smolensk (p.54), Tauris (p.123), Terrioki («*sur la frontière finlandaise, à quelques lieues de Saint-Pétersbourg*», p.85, 87), Théodosia (p.88, 93), Tiflis (p.66, 102), Toula (p.93, 123), Twer (p.93, 119), Ufa (p.66), Varsovie (p.102), Vassilji-Ostrov (p.100, devenu, p.114, Wassilji-Ostrow), Viborg (p.114), Vilna (p.102), Vladivostock (p.102), Voronej (p.94), Witebsk (p.102).

-On trouve aussi les noms du grand fleuve qu'est la Volga (p.56, 102), de «*la mer Caspienne*» (p.123), des îles Sakhaline (p.59) dans le Pacifique qui sont un bagne (p.69).

Cendrars nous donna aussi des aperçus sur la vie en Russie. Il nous parle :

-Des aristocrates et des paysans, les «*moujicks*» (p.97 - mais «*moujiks*», p.113).

-De la complexité des noms, qui sont formés du prénom, du patronyme et du nom de famille (il inventa «*Grigori Ivanovitch Orléniéff*» [p.82], et, surtout, pour s'amuser, «*A.A.A., Alexandre Alexandrowitch Alexandroff*» [p.53]).

-De la forte dévotion manifestée devant «*les icônes*» (p.113).

-De l'importance du «*poêle*» sur lequel Raymond la Science ne peut rester (p.100). Comme c'est l'endroit le plus chaud de la maison, le lit y est installé.

-Des autres peuples que le russe : «*Tartares*» [p.53, 66], «*Juifs, Lettons, Finlandais, Lituaniens, Polonais, Géorgiens*» [p.53, 73], «*Arméniens*» [p.66], «*tziganes*» [p.90], «*cosaques*» [p.54, 112, 114, 115 - ils forment les troupes de soldats les plus sévères]) ;

Si l'épisode russe avait déjà permis à Cendrars d'exploiter la veine de l'exotisme, il s'y consacra plus pleinement en faisant passer ses personnages en Amérique, pour deux épisodes opposés, l'un aux États-Unis, comble du modernisme, l'autre dans les espaces vierges de civilisation de l'Amérique du Sud.

-L'Amérique du Nord :

Si les «*randonnées en Amérique*» sont annoncées p.130 pour être tout de suite oubliées au profit d'une longue digression sur «*le principe de l'utilité*», il est tout de même question des États-Unis, les aventuriers, qui se disaient que «*ce jeu de cache-cache ne pouvait durer*», étant heureux de «*disparaître dans un pays vierge*» (p.141). Ils ont parcouru «*à peu près tous les États de l'Union*» (p.141). Sont mentionnés :

-Des lieux : La Nouvelle-Orléans (p.140, 148-149, le «*saloon*», les bâtiments que sont les «*Bank's Arcades*», le quartier "Red Monkey" qui devint, par une confusion entre «*monkey*» et «*donkey*», «*L'Âne Rouge*», «*la rivière*» qui est le Mississippi dont les méandres lui ont donné son surnom, «*the Double-Crescent City*»), San Antonio du Texas (p.140, 148), le Wyoming (p.141), Cheyenne (p.141), Yellowstone (p.141), l'Arizona (p.141), le Colorado (p.142), Denver-City (p.144), Stinkingsprings (p.144), Ojos Calentes (p.145), le Nouveau-Mexique, San Francisco (p.190).

-Des peuples amérindiens :

-«*Les Indiens Vallataons que les Mexicains appellent Indiens Jemez*» (p.143). En fait, seul ce dernier nom est avéré, désignant un des peuples réunis sous le nom de Pueblos. Cendrars mentionne le culte qu'ils portent à «*Montezume*» (p.143).

-Les «*Indiens Touhas*» (p.144) qui ne sont pas avérés.

-L'Amérique du Sud :

-C'est, dans un autre hémisphère, un autre monde dominé par un autre ciel où brille «*la Croix du Sud*» (p.173).

-C'est un autre climat où, sous une pluie continue, règne «*une chaleur monstrueuse*» (p.159), où se développe «*une végétation folle, basse, immergée, reluisante, inextricable [...] sous le dôme de la haute forêt*» (p.160).

-Ce sont des fleuves immenses :

-L'Orénoque :

-Son embouchure (p.158-160) : «*Nous naviguions à l'aveuglette au milieu des îles flottantes et des paquets d'arbres chavirés*» (p.159).

-«*La rive ne formait qu'un immense rempart chaotique, forêts renversées, racines, broussailles dénouées, trous, cratères boueux, plaies béantes, éboulis, grands pans de terreau noir glissant à l'eau.*» (p.160).

-Sa remontée, qui «*dura des semaines, des mois*», et se fit dans une torpeur hallucinée (p.160, 161).

-Son élargissement : «*Le fleuve prenait des allures de lac, de mer intérieure*» (p.164). Or, selon Lathuille, «*il y a un triple courant qui départage ces eaux stagnantes. C'est une énigme géographique : Lundt, l'explorateur, me l'a expliqué autrefois. Je crois qu'il avait raison : nous devons être dans le bassin où vingt fleuves prennent leur source*» (p.165). Or, si ce Lundt demeure inconnu, il reste que, en 1800 déjà, au cours d'un voyage de soixante-quinze jours, le géographe et explorateur allemand Alexander von Humboldt et le botaniste français Aimé Bonpland avaient fait des relevés qui leur permirent de penser qu'il existe un passage navigable entre l'Orénoque et l'Amazone. Ce fut donc pour exploiter cette hypothèse que Cendrars se plut à faire remonter l'Orénoque par ses aventuriers, et ceci afin de leur faire descendre le Rio Negro et rejoindre ainsi l'Amazone ! Or, en 1951, le Français Joseph Grelier établit que, si l'Orénoque prend sa source au Cerro Delgado

Chalbaud dans la Sierra Parima (Plateau des Guyanes), il a auparavant un défluent, le canal de Casiquiare qui, change complètement de bassin et rejoint...

-Le Rio Negro dont la descente par les voyageurs «a duré dix-sept semaines» (p.177), et leur a permis d'atteindre, à Manaos...

-L'Amazone qui offre une autre descente de «*mille milles marins*» (p.179).

-Les voyageurs découvrent différents peuples amérindiens que Cendrars appela encore «*Peaux Rouges*» (p.169), alors que le terme est tout à fait inadéquat, fut d'ailleurs donné aux Béothuks de Terre-Neuve par leurs découvreurs du XVI^e siècle parce qu'ils les virent le visage couvert d'ocre rouge quand ils étaient en guerre, et indument généralisé à tous les Amérindiens !.

Ces peuples sont :

-Les «*Indiens Quéchua*s» (p.161) que Cendrars place au Venezuela alors qu'ils habitent la partie occidentale de l'Amérique du Sud, le long de l'Océan Pacifique et à cheval sur la Cordillère des Andes.

-Le long de l'Orénoque, les voyageurs rencontrent des «*Indiens menaçants*. *Ils avaient le corps robuste, la taille haute, la chevelure flottante, les narines transpercées d'une baguette aiguisée, le lobe des oreilles allongé par le poids de lourdes rondelles d'ivoire végétal, la lèvre inférieure ornée de crocs et de griffes ou hérissée d'épines. Ils étaient armés d'arcs et de sarbacanes et les déchargeaient dans notre direction. Comme ils passent pour anthropophages, nous nous remettons dans le milieu du fleuve et reprenions notre rêve de damnés.*» (p.163-164). Ce pourrait être des Guaipunabis, des Cabres, des Manitivitanos ou des Parenés, les peuples les plus anthropophages de ces contrées.

Mais Cendrars parle surtout d'«*Indiens bleus*» dont il dit qu'ils sont ainsi nommés parce qu'ils présentent des plaques lépreuses, «une affection de la peau d'origine syphilitique» (p.167), ce qui tendrait à confirmer cette hypothèse sur l'origine de la maladie qui veut qu'elle ait été transportée en Europe depuis les Amériques par les équipages de Christophe Colomb à la suite de relations sexuelles avec les indigènes ; mais Cendrars ne nous en dit rien, même si Raymond la Science avait été formé par un «*syphiligraph*» (p.11) ! Le nom d'«*Indiens bleus*» n'est pas connu des anthropologues, mais Cendrars les rattache à «*l'antique tribu des Jivaroz*» (p.168) qui, eux, sont connus sous le nom de Jivaros (ou Xibaros), terme dont la signification est «sauvage» ou «barbare», et fut donné par les premiers envahisseurs espagnols aux Shuars, l'un des peuples amérindiens faisant partie d'un groupe ethnolinguistique habitant des forêts de la haute Amazonie, se répartissant entre l'Équateur et le Pérou, bien loin donc de l'Orénoque ! Toutefois, Cendrars se livra à un tableau ethnographique ; il rapporta avec le plus de précision la coutume qui les a rendus célèbres : «*ils ramènent la tête d'un adulte aux proportions d'une orange et transforment en poupée un homme de taille appréciable*» (p.170) ; il mentionna la religion, «*le nagualisme*» qui, étant la croyance en un génie tutélaire, lui permit de parler d'«*une sorte de totémisme individuel*» ; il décrivit «*la fête religieuse la plus importante*», celle du «*Jeune Homme Pénitent*» «*qui est destiné à l'immolation*» ; qui est «*autant dire le Christ des Jivaroz*» (p.170) car «*préposé au grand acte de la Rédemption*» (p.171) ; qui est, en fait considéré comme «*l'image humaine du soleil*» (p.171- ici, Cendrars s'inspire des mythologie des Incas, des Mayas et des Aztèques) ; qui est, en conséquence, vénéré, «*les femmes des chefs s'empressant d'obtenir ses faveurs*», jusqu'«*au jour fatal où les prêtres s'emparent de cet homme déifié et lui arrachent le cœur*» (p.171). Tandis que Raymond la Science, étant en transe sous le coup de la fièvre due au paludisme, est pris «*pour un sorcier*», et est laissé seul et libre, cette année-là, c'est Moravagine qui a été choisi pour être immolé. Mais il est encore tabou pendant un mois, et, considéré comme un dieu vivant, circule de village en village, entouré d'Indiennes. Dans les moments de lucidité de Raymond la Science, il lui raconte successivement ses exploits amoureux ; son emprise sur les femmes ; la façon dont il a semé désordre et démence dans la tribu, provoquant, grâce à une vaste orgie, la destruction du grand village ; leur départ, à la tête d'une flottille de pirogues peuplées de femmes ; l'assassinat, chaque jour, d'une autre de ces femmes jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une pirogue.

Ces pages, parmi les plus belles pages du roman, ne sont pas seulement éclatantes de couleurs, elles sont aussi solides qu'un rapport documentaire, et cette plongée dans l'imaginaire, la

déconstruction sociale, l'impossible retour aux sources, relève véritablement de la science ethnographique.

Signalons encore que, avec les confidences de Lathuille, Cendrars put évoquer la pêche à la baleine (p.148-149) à laquelle il allait accorder une grande place dans "Dan Yack".

L'Histoire

Au fil du roman, Cendrars évoqua différents faits ou personnages historiques disparates :

- «*Les Babyloniens*» (p.64) : membres de la civilisation de Babylone, ville de Mésopotamie, qui imposa sa domination au Moyen-Orient du XXIII^e au VIII^e siècles av. J.C.. Sont aussi évoquées leurs «armées» (p.161).
- «*Les Ninivites*» (p.64) : membres de la civilisation de Ninive, ville d'Assyrie, qui imposa sa domination au Moyen-Orient au VI^e siècle av. J.C.
- «*Isis*» (p.111) : reine mythique et déesse funéraire de l'Égypte antique, représentante de la féminité.
- «*Le Dieu de Vengeance, Dieu du Courroux, Jéhovah le Masochiste*» (p.65) : le Dieu terrible que présente la Torah des juifs, et l'Ancien Testament dans la Bible des chrétiens.
- «*Sodome et Gomorrhe*» (p.14) : deux villes mentionnées dans la Bible, où se seraient commis des péchés si graves qu'elles furent condamnées à la destruction.
- «*Israël*» qui «*souffre, pleure, gémit, se plaint en exil et se lamente en captivité.*» (p.64) : allusion à la déportation que l'élite juive de Jérusalem et du royaume de Juda avait subie, sous le règne de Nabuchodonosor II, à trois occasions : après la défaite du royaume de Juda en 597 av. J.-C., après le siège de Jérusalem en 587/586 av. J.-C. et enfin en 582 av. J.-C..
- «*Sapho*» (p.176) : poétesse grecque de l'Antiquité qui célébra son attirance pour les jeunes filles.
- Le «*Christ*» (p.170) : fils de Dieu dont parlent les quatre évangiles de la Bible, qui serait venu sur la Terre au début de notre ère pour permettre le «*grand acte de la Rédemption*» (p.171) des péchés commis par les êtres humains.
- «*Charlemagne*» (p.47) : roi des Francs et empereur (742-814).
- «*Attila*» (p.49) : au Ve siècle, en Hongrie, chef des Huns, des envahisseurs qui, avant de ravager l'Europe, étaient venus d'Asie orientale, ce qui permet à Moravagine, descendant des rois de Hongrie, de prétendre : «*Je suis du clan mongol*» (qui aurait apporté «*une vérité monstrueuse : l'authenticité de la vie, la connaissance du rythme et qui ravagera toujours vos maisons statiques du temps et de l'espace, localisées en une série de petites cases*») et de s'identifier à Attila (p.49).
- «*La peste noire*» (p.71) : pandémie d'une très grave maladie infectieuse qui a sévi au milieu du XIV^e siècle dans l'Eurasie et l'Afrique du Nord.
- «*L'Inquisition*» (p.15) : à partir du XIII^e siècle, surtout en Espagne, tribunal ecclésiastique catholique chargé de débusquer et d'éradiquer les hérésies et les autres religions.
- «*Paracelse*» (p.62) : en fait, Philippus Theophrastus Aureolus Bombast von Hohenheim (1493-1541), médecin, philosophe et alchimiste, mais aussi théologien laïc suisse..
- «*Aztèques*» (p.63) : peuple du Mexique qui y imposa sa domination au XVe siècle.
- «*Montézoume*» (p.143, 146) : en fait, Montezuma II, empereur aztèque (1502-1520) qui se montra conciliant avec les troupes du conquérant espagnol Cortés, mais ne put empêcher son peuple de se soulever contre les envahisseurs ; qui fut tué au cours d'une émeute ; dont on attend le retour où il «*érigera son empire universel*» (p.143).
- Les «*Jésuites*» (p.15) : membres d'une communauté religieuse catholique appelée "Compagnie de Jésus", fondée par Ignace de Loyola en 1534, auxquels on put reprocher les moyens utilisés pour répandre la foi chrétienne.
- «*L'Homme au masque de fer*» (p.201) : personnage qui, «*sous Louis XIV*», fut longtemps emprisonné sur l'île Sainte-Marguerite, mais dont l'identité est toujours demeurée mystérieuse.
- Le «*marquis de Sade*» (p.15, 110) : au XVIII^e siècle, en France, il commit des actes cruels (tortures, incestes, viols, pédophilie, meurtres, etc.), et écrivit une œuvre marquée par un érotisme et une violence exacerbées.

- Le «docteur Guillotin» (p.15) : révolutionnaire qui proposa, en 1789, l'utilisation d'une machine à décapiter qu'on appela la guillotine.
- «Goya» : peintre espagnol (1746-1828) qui, en particulier, donna à voir l'horreur d'une exécution capitale au moyen du garrot, dans une gravure d'un incroyable dénuement, intitulée *«El garrotillo»*.
- Le «poète romantique» allemand Novalis (p.59), à la tête *«enfarinée»* (très blanche).
- Le poète romantique français Vigny, auteur de *«Journal d'un poète»* (p.95).
- Le poète romantique russe Pouchkine (p.113).
- «Simon-Bolivar» (p.161) : nom qui s'impose au Vénézuéla puisqu'il fut le libérateur de l'Amérique du Sud.
- «Le thème de Tristan» (p.105) : morceau de l'opéra de Wagner *«Tristan und Isolde»*.
- Les «communards égalitaires» (p.15), révolutionnaires parisiens de 1871 qui procédèrent à des exécutions sommaires, sans tenir compte du rang social de leurs victimes.
- «Prince Kropotkine» (p.71) : savant russe, qui adhéra à l'anarchisme de Bakounine, et en devint un des principaux théoriciens (1842-1921).
- «Jack l'Éventreur» (p.50) : surnom donné à un tueur en série de femmes qui sévit dans le district londonien de Whitechapel en 1888.
- «Villiers de l'Isle-Adam» (p.41) : écrivain français de la fin du XIXe siècle, dont Cendrars, à propos du trésor de Moravagine, cite la pièce de théâtre *«Axel»* (en note p.41), en fait *«Axél»*, où, dans le château du protagoniste, un pan de muraille s'ouvre, et fait se déverser un trésor de pierres précieuses, perles, gemmes et pièces d'or.
- «Louis II de Bavière» (p.15) : roi à la fin du XIXe siècle qui, d'une personnalité excentrique, réalisa ses *«lubies»* en construisant plusieurs châteaux et palais d'envergure, en se faisant aussi le mécène du compositeur Richard Wagner.
- «Le maréchal Bazaine», militaire français qui, lors de la guerre contre la Prusse en 1870, capitula le 28 octobre, fut accusé de trahison, condamné à vingt ans de prison, incarcéré au Fort royal de l'île Sainte-Marguerite, pour y *«vivre entouré du mépris général»*, enfin, s'évada et s'enfuit en Espagne pour y *«mourir dans le déshonneur»* (p.195).
- «Les événements tragiques qui ont ensanglanté la cour d'Autriche» (p.18) : En 1889, le prince héritier Rodolphe se suicida avec sa maîtresse à Mayerling. En 1897, fut une des victimes du terrible incendie du Bazar de la Charité, à Paris, la duchesse Sophie-Charlotte d'Alençon, l'une des sœurs de l'impératrice Elisabeth d'Autriche, dite *«Sissi»*. En 1898, celle-ci fut assassinée.
- «Sarah Bernhardt» (p.182) : grande tragédienne française (1844-1923).
- «Cécile Sorel» (p.182) : comédienne française (1873-1966).
- «La mère Caillaux» (p.182) : Henriette Caillaux, épouse mondaine du ministre des finances du gouvernement français, et qui, pour le défendre, commit un assassinat en mars 1914.
- «L'Autrichien Freud» (p.12) : neurologue fondateur de *«la psycho-analyse»*, qualifiée ici de *«sorte de pataphysique de la pathologie sociale, religieuse et artistique»*, produisant une *«espèce de clé des songes à l'usage des psychiatres»* (p.12).
- «Le *«Petit Parisien»*» (p.193) : journal quotidien français publié du 15 octobre 1876 au 17 août 1944.

À travers le sort subi par Moravagine dans sa jeunesse, Cendrars évoqua l'aristocratie autrichienne à la fin du XIXe siècle, décrivit *«la domesticité [...] en culotte courte, en bas blancs, l'habit brodé d'aigles bicéphales et largement galonné d'or»* (p.26), ainsi que la *«coutume en usage à la cour d'Autriche»* (p.27) qui était toujours marquée par une solennité et une pompe d'un autre âge. Mais le fait que son personnage, qui appartient à *«la famille G...y»* (p.41), soit *«le seul descendant authentique du dernier roi de Hongrie»* qui aurait été *«assassiné»* *«le 16 août 1866»* (p.25) est purement fictif car la couronne de Hongrie, après avoir été portée par des princes hongrois, l'avait été, depuis 1437, par des princes des «maisons» de Wittelsbach, d'Anjou, de Luxembourg et, enfin de Habsbourg (*«la cour de Vienne»* [p.31]) ; en 1867, l'empereur d'Autriche François-Joseph, désormais convaincu de la nécessité de mettre fin à sa politique absolutiste et d'obtenir un compromis avec la Hongrie qui était toujours en proie à une agitation nationaliste, conclut un accord qui prévoyait l'instauration de *«la double monarchie»* (p.32) austro-hongroise dont le symbole était d'ailleurs l'*«aigle*

bicéphale» (p.26) et qui assurait une large autonomie au Royaume de Hongrie. L'Empire d'Autriche devient l'Autriche-Hongrie.

Cendrars rejoignit vraiment l'Histoire quand, «*fin septembre 1904*», il fit arriver à Moscou Moravagine et Raymond la Science, et que, grâce à sa connaissance du pays en ce temps-là, il put dresser un tableau de la révolution russe de 1905 qui préfigurait celle de 1917. Les deux aventuriers trouvèrent ces circonstances : «*La guerre russo-japonaise tirait à sa fin*» (p.54) ; or elle s'était terminée par une défaite des troupes du tsar, et donna donc les premiers signes de vacillement d'un régime autoritaire et conservateur. De ce fait, raconte Raymond la Science «*bientôt la révolution éclatait. / Nous y prîmes une part très active. Nous entrâmes en relation avec les comités de Genève, de Zurich, de Londres et de Paris.*» (p.54), ce qui s'explique parce que les opposants au régime du tsar vivaient souvent en exil en Europe, où ils continuaient de s'employer à organiser son renversement. On apprend ensuite que «*Moravagine mit des capitaux énormes à la disposition de la caisse centrale du parti S.R.*» (p.54), le "Parti socialiste révolutionnaire" qui était d'inspiration socialiste, mais se voulait l'héritier du groupe terroriste "Narodnaïa Volia" ("Volonté du peuple") disparu dans la répression qui avait suivi l'assassinat du tsar Alexandre II en mars 1881 (p.59). D'ailleurs, il est encore indiqué : «*Nous soutenions également les anarchistes russes et internationaux*» (p.54). Moravagine et Raymond la Science entrèrent dans une organisation où «*on attaquait le vote universel, la liberté, la fraternité pour prôner la révolution sociale et la guerre des classes à outrance*» (p.55), tandis qu'*«un ferment de désagrégation, que l'on prenait pour du mysticisme, travaillait toutes les couches de la société»* où «*la soif de jouissance était inextinguible*» (p.56). Si Raymond la Science ne veut pas «*retracer ici l'histoire de ce mouvement révolutionnaire qui dura de 1904 (attentat contre Plehve [ministre de l'Intérieur, tué le 15 juillet 1904]) à 1908 (dissolution de la 3e Douma [nouvelle assemblée législative formée en 1906])*», il cite tout de même «*Maria Spiridonova*», la seule femme, à part Alexandra Kollontaï, qui ait joué un rôle vraiment éminent dans la révolution de 1905, et «*l'héroïque lieutenant Schmitt*» (en fait, Schmidt) qui souleva les marins de la Mer Noire (p.55, les «*deux mutins de Sébastopol*» [p.73]), dont l'Histoire a retenu le nom, ce qui n'est pas le cas pour «*le fameux terroriste Simbirsky*» (p.59), nom qui est peut-être inventé comme le sont plusieurs autres. Les deux aventuriers, convaincus de «*la nécessité de la terreur sociale et économique*», participèrent à différentes actions subversives : «*vol, assassinat, extorsion [...] sabotage des usines, pillage des biens publics, destruction des voies ferrées et de l'outillage des ports*», fabrication de «*machines infernales*» pour «*des attentats*» (p.55). Ils envisagèrent d'assassiner le tsar, et, pour assurer le succès de ce projet, réalisèrent un «*plan d'épuration*» de leur groupe en s'érigent en «*tribunal révolutionnaire*» (p.70). De ce fait, raconte Raymond la Science : «*Les groupements de toutes nuances nous mirent à l'index ; tout le monde nous lâcha ; nous perdîmes nos derniers appuis à l'étranger, dont certains nous étaient précieux, ainsi le prince Kropotkine, révolutionnaire de cabinet, qui n'arrivait pas à comprendre les nécessités de la vie du combattant, son adaptation à une technique plus moderne, ni l'évolution logique de nos méthodes.*» (p.71).

Après la fuite de Russie et le séjour en Amérique, c'est dans la France de 1912 que les deux aventuriers retrouvèrent l'anarchisme puisqu'il était d'actualité lorsqu'ils arrivèrent à Paris «*l'affaire Bonnot*», celle de «*la bande à Bonnot*», dirigée par Jules Bonnot, qui terrorisa la ville de décembre 1911 à mai 1912. Cependant, ils la jugeaient avec condescendance : «*Triste affaire et gens mesquins. [...] Garnier, Bonnot, Rirette Maîtrejean faisaient sensation, parce qu'on est encore romanesque en France, parce qu'on s'y ennuie, parce qu'on y est propriétaire.*» (p.181). Cela permet à Raymond la Science de dénoncer «*un monde d'affreux petits bourgeois apeurés*», «*cette affreuse passion pour l'argent, balzacienne, démodée, odieuse, grandiloquente*» (p.181), la recherche du confort douillet, le respect de l'autorité en même temps que la dépravation morale représentée, à ses yeux, par «*la grue*» mais aussi «*Sarah Bernhardt*», «*Cécile Sorel*» et «*la mère Caillaux*». Il leur oppose «*l'or de la France, la nouveauté, les hommes nouveaux*» (p.182 - c'est justement le titre de la revue que fonda, en 1912, celui qui s'appelait encore Freddy Sauser), que les deux amis cherchent vainement, avant de les trouver auprès du «*peuple en cette bleue*» des usines d'automobiles et d'avions (p.182) où «*On parle chevaux vapeur. On travaille selon les procédés les plus modernes*»

(p.183). Est mentionné «*l'avion Borel*» (p.183) qui est nul autre que le Morane-Borel ou monoplan Morane ou Bo.1 ou Morane-Saulnier Type A, un avion de sport du constructeur aéronautique français Morane-Saulnier-Borel, fabriqué en 1911, qui obtint une importante célébrité médiatique grâce à sa victoire dans la course aérienne Paris-Madrid de 1911, de 1 200 km en trois étapes, avec le pilote Jules Védrines.

Or Moravagine lui-même devient aviateur, et, à Chartres, rencontre Bastien Champcommunal, l'inventeur d'*«un avion épatant qui vole en avant, en arrière et perpendiculairement»* (p.185), qui est en fait *«un vieil appareil raccommodé»*, *«un grand triplan jaune»* (p.188). Travaille manuellement avec lui un homme au sujet duquel il dit à ses visiteurs : *«Permettez-moi de vous présenter mon lieutenant, Blaise Cendrars»* (p.189), qui aurait donc exercé cette activité que, pourtant, on ne retrouve pas dans sa biographie ! Il est plus facile d'accepter que le même *«Blaise Cendrars»* ait pu donner des *«conférences»* à *«Interlacken»* (p.189) puis à *«San Francisco»* (p.190) lors du *«tour du monde»* (p.189) que Moravagine devait faire en avion, tour du monde publicitaire préfigurant l'art actuel du conditionnement des foules.

Dans *“La main coupée”*, Cendrars imagina que, du fait de la guerre, *«il n'y aura peut-être même plus des ânes sauvages dans les steppes de l'Asie centrale ni des émeus dans les solitudes du Brésil»*, et, dans une note, indiqua : *«Écrit avant l'emploi de la "bombe atomique", cette invention de la dernière heure, condamnation à mort de l'humanité, bombe que j'ai par ailleurs prévue et décrite, pages 161 et 162 de "Moravagine" (1 vol., Grasset, Paris, 1926)»*. En fait, on ne trouve que cette annonce : *«Chapitre V : De quelques engins et des nouvelles Méthodes de Guerre»* (p.210).

La Grande Guerre est brièvement évoquée. Cendrars prête à Raymond la Science sa propre expérience car il avait lui-même connu un *«sale régiment de culs-terreux»* (p.192) qui étaient *«de la véritable chair à canon»*, qui servaient *«de bouche-trou»*, qui étaient envoyés *«dans tous les coins du front où il y avait un mauvais coup à faire ou tomber sur un bec-de-gaz»* (p.192). Surtout, il subit lui aussi, à la *«ferme Navarin»*, une *«affreuse blessure»*, mais ce fut à la jambe gauche qu'il a d'ailleurs perdue. Il dit n'avoir, tout au long, cessé de penser à Moravagine, regrettant qu'il ne soit *«pas à la tête de cette tuerie universelle pour l'intensifier, l'accélérer, la faire rapidement aboutir. Foin de l'humanité. Destruction. La fin du monde. Un point c'est tout...»* (p.193).

Dans ce triomphe de la violence technicisée, de la violence absolue, l'énergie dévastatrice de Moravagine s'exerça encore puisque, engagé dans l'aviation et pilote de bombardier, il en profita pour assouvir légalement ses cruelles inclinations ; en effet, il survola Vienne [capitale de l'empire austro-hongrois], pour *«jeter des bombes sur la Hofbourg»* le palais de l'empereur d'Autriche, François-Joseph. Raymond la Science voit de la *«veulerie»*, de la *«mesquinerie»*, dans ce désir de *«se venger de l'empereur»*, de *«profiter de la guerre pour régler une vieille rancune de famille»* (p.193). Cependant, l'énergie de Moravagine s'épuisa enfin car il tomba *«dans les lignes autrichiennes»* (p.193), à la suite de quoi il fut, comme Cendrars, *«amputé du bras droit»* (p.194), évacué du front pour troubles psychiques, pour se retrouver au *“Centre de neurologie”* (qui est d'ailleurs dénoncé car on s'y emploie à vite renvoyer les patients sur le front).

D'autre part, Champcommunal a été *«tué à la Maison du Passeur»* (p.194), lieu de Belgique qui connut des combats ininterrompus et violents pendant les quatre années de la guerre.

Est encore une victime de la guerre ce *«Sourceau»* [nom qui signifie «petite souris»] qui *«était un pauvre fou, qui avait perdu son régiment à la guerre, qui avait perdu la raison à la guerre qui avait tout perdu»* (p.196).

La médecine

Cendrars qui étudia la médecine à l'université de Berne et qui, à cette occasion, aurait rencontré, qui était interné à l'asile de la Waldau, le schizophrène violent qu'était Adolf Wölfli que ses crimes sexuels commis sur de très jeunes filles avaient condamné à l'internement psychiatrique à vie, donna beaucoup de place, dans son livre, à la psychiatrie et à la médecine en général, au médecin qu'est Raymond la Science.

Celui-ci, qui s'est «spécialisé dans l'étude des soi-disant [sic] "maladies de la volonté", et, plus particulièrement, des troubles nerveux, des tics manifestes, des habitudes propres à chaque être vivant» (p.11), qui a produit une *thèse sur le chimisme des maladies du subconscient*» (p.11), statue que l'étude de «*l'hystérie, la Grande Hystérie*», menée par les «écoles de Montpellier [sa très vieille faculté de médecine est très célèbre] et de la Salpêtrière [hôpital parisien où, en psychiatrie, s'illustra Jean-Martin Charcot]» comme par Freud avec sa «*psycho-analyse*» (p.12 - elle est moqueusement qualifiée de «*sorte de pataphysique de la pathologie sociale, religieuse et artistique*», produisant une «*espèce de clé des songes à l'usage des psychiatres*»), est insuffisante, et veut «*porter un coup éclatant à l'enseignement officiel*» (p.11).

Mais il expose d'abord des idées générales étonnantes :

-Il refuse que «*la santé*» soit considérée «comme un état "normal", absolu, fixe» (p.13). Il déclare que les maladies «sont propres à cet état d'activité qui s'appelle *la vie*», «sont une des nombreuses manifestations de la matière universelle», «sont un état de santé transitoire, intermédiaire, futur», «sont peut-être la santé même» (p.13). On peut se demander si Cendrars ne reprend pas ici l'idée exposée dans la pièce de Jules Romains, «*Knock ou Le triomphe de la médecine*» (1923), comédie grinçante, où le personnage prononce cette maxime : «Tout homme bien portant est un malade qui s'ignore.»

-Après avoir regretté que les médecins ne soient pas des «*physicians*» adonnés à «*l'étude et à l'observation de la nature*», il proclame, non sans contradiction, que «*la science doit rester une espèce d'édification soumise et proportionnée à la dimension de nos antennes spirituelles*» (p.14).

-Il veut «*voir par quel minutieux mécanisme l'activité de l'instinct passe pour se transformer, s'amplifier, dévier au point de se dénaturer.*» (p.39-40). Aussi se lance-t-il dans l'exposé d'une vaste conception de la vie : «*Tout bouge, tout vit, tout s'agit, tout se chevauche, tout se rejoint. Les abstractions elles-mêmes sont échevelées et en sueur. Rien n'est immobile. On ne peut pas s'isoler. Tout est activité, activité concentrée, forme. Toutes les formes de l'univers sont exactement calibrées et passent toutes par la même matrice.*» (p.40) ; avant d'en venir à des considérations sur l'évolution du corps de l'être humain : «*Il est évident que l'os devait s'évider, le nerf optique se ramifier en delta et se tendre comme un arbre, l'homme marcher dans la perpendiculaire.*» (p.40) ; puis, continuant sa démarche à rebours, il expose ce fait (reconnu par l'anthropologie officielle) : «*Notre origine [est] aqueuse, la vie est le rythme perpétuel d'une eau tiéde. Nous avons de l'eau dans le ventre et dans l'oreille.*» (p.20) - «*Tel goût de saumure qui nous remonte des entrailles vient de nos plus lointains ancêtres poissons du fond des mers, et tel frisson épileptique de l'épiderme est aussi ancien que le soleil.*» (p.40). Mais il dérive nettement quand il statue : «*Nous percevons le rythme universel dans le péritoine qui est notre tympan cosmique, un toucher collectif. Notre premier sens individuel est l'oreille qui perçoit les rythmes de notre vie particulière, individuelle. C'est pourquoi toutes les maladies commencent par des troubles auditifs qui sont, comme les éclosions de la vie sous-marine, la clé du passé et les prémisses d'un devenir intarissable.*» (p.20)

Ensuite, il passe à son domaine de recherche, la neurologie, pour :

-Dénoncer la mutilation des «*génies physiologiques, porteurs, annonciateurs de la santé de demain*», par les «*aliénistes*» qui «*se sont faits les suppôts d'une vertu bourgeoise*» (p.14).

-«*Dresser un réquisitoire terrible contre les psychiatres*» (p.15).

-Condamner les méthodes de la psychiatrie du début du XXe siècle.

-Rejeter les outils mécaniques servant à la thérapie.

-Donner un tableau satirique du «*sanatorium international*» du docteur Stein, (p.16-24).

-Affirmer que «*l'activité de la conscience est une hallucination congénitale.*» (p.20), que «*Au commencement était le rythme et le rythme s'est fait chair.*» (p.52) ; qu'«*il n'y a pas de science de l'homme, l'homme étant essentiellement porteur d'un rythme. Le rythme ne peut être figuré. Seuls quelques très rares individus, les "grands détraqués", peuvent en avoir une révélation violemment que leur désorientation sexuelle préfigure.*» (p.51).

Or lui qui proclame : «*J'aurais voulu ouvrir toutes les cages, toutes les ménageries, toutes les prisons, les hospices de fous, voir les grands fauves libres, étudier le développement d'une vie humaine inattendue*» (p.20), raconte : «*J'ai rencontré dans mon service de la Ferme anglaise l'individu superbe*

qui devait me faire assister à un tel spectacle de révolution et de transformation, au chambardement de toutes les valeurs sociales, et de la vie.» (p.20) : Moravagine. Il se dit : «Ce n'était donc pas à moi, médecin, de vouloir enrayer pareil épanouissement. J'envisageais plutôt la possibilité d'accélérer, de multiplier ces accidents toniques et de réaliser, par un prodigieux renversement, l'accord parfait d'une nouvelle harmonie.» (p.20). Il avoue : «J'ai fait évader un incurable» (p.20). Il se réjouit : «Enfin j'allais vivre dans l'intimité d'un grand fauve humain, surveiller, partager, accompagner sa vie [...] pouvoir étudier sur le cru les phénomènes alternés de l'inconscient» (p.39).

Il constate ainsi que c'était «bien en vain que Moravagine s'ingéniait à trouver une cause extérieure à son malaise de vivre et cherchait une démonstration objective qui l'autorisât d'être ce qu'il était.» (p.51-52). L'observant en Russie, il a «une soudaine, une vénémente compréhension», et indique : «Je me remémorai tout ce que Moravagine m'avait raconté de sa vie en prison et de son enfance à Fejervar. Cette confession m'éclairait étrangement sur notre activité présente. Je saisissi comme un parallélisme, des analogies, des correspondances entre notre terrorisme et les rêves les plus obscurs de cet enfant séquestré. Nos actes qui bouleversaient le monde d'aujourd'hui étaient comme des idées inconscientes qu'il avait eues alors, qu'il formulait maintenant et que nous réalisions, nous, tant que nous étions et sans nous en douter. Quand nous nous croyions le plus affranchis ! N'étions-nous donc que les pâles entités jaillies de son cerveau, les médiums hystériques que sa volonté mettait en branle ou des êtres consternés que son cœur généreux nourrissait du meilleur de son sang? Parturition d'un être humain, trop humain, surhumain, tropisme ou extrême dépravation, en nous regardant agir, en nous observant de près, Moravagine étudiait, contemplait son propre double, mystérieux, profond, en communion avec la cime et la racine, avec la vie, avec la mort, et c'est ce qui lui permettait d'agir sans scrupules, sans remords, sans hésitation, sans trouble, et de répandre du sang en toute confiance, comme un créateur, indifférent, comme Dieu, indifférent comme un idiot.» (p.86-87). Aussi l'apprenti sorcier Raymond la Science en vint-il «à avoir une peur horrible de lui», à éprouver «une crainte morale» (p.87).

Observant le «couple paradoxa» (p.60) que forment Moravagine et Mascha, lui, qui ne sait «pas ce que c'est que les femmes» (p.109), statue que «l'amour est une intoxication grave, un vice» ; que «l'amour est masochiste» (p.61) ; que, citant Paracelse en latin, «toutes les femmes sont masochistes» (p.62) ; que le masochisme est «l'unique loi de l'univers» (p.62) ; que «la femme est maléfique» (p.63) ; qu'«aucune civilisation n'a jamais échappé à l'apologétique de la femme» (p.64).

Alors qu'il était en train d'exprimer la fatigue que lui faisait ressentir leur «entreprise universelle de démolition», il proclame soudain : «En somme, la connaissance scientifique est négative. Les dernières données de la science ainsi que ses lois les plus stables, les plus avérées, nous permettent tout juste de prouver la nullité de toute tentative d'explication rationnelle de l'univers, de démontrer l'erreur fondamentale de toutes les conceptions abstraites, de classer la métaphysique dans le musée du folklore des races, d'interdire toute conception a priori. Comment? Pourquoi? Questions oiseuses, questions idiotes. Tout ce que l'on peut admettre, affirmer, la seule synthèse, c'est l'absurdité de l'être, de l'univers, de la vie. Qui veut vivre doit se tenir plus près de l'imbécillité que de l'intelligence et ne peut vivre que dans l'absurde. Manger des étoiles et rendre du caca, voilà toute l'intelligence. Et l'univers n'est dans le cas le plus optime, que la digestion de Dieu.» (p.104).

Cette constatation de l'échec de Raymond la Science est parachevée quand, à la fin, est produit le rapport d'autopsie du chef du «Centre de neurologie», «le docteur Montalti». Ce rapport constitue une «étonnante oraison funèbre» (p.202) car, se voulant un travail exemplaire de recherche scientifique de la vérité sur le cas Moravagine, il attribue l'origine de ses désordres mentaux à une lésion anatomique cérébrale. Il faut signaler que cette description rédigée dans le jargon scientifique le plus pointu reprend d'ailleurs exactement les conclusions de l'autopsie d'un patient atteint d'une tumeur du plancher du troisième ventricule qui avait été effectuée en 1917 par Henri Claude et Jean Lhermitte (voir «Le syndrome infundibulaire dans un cas de tumeur du troisième ventricule», «La presse médicale», 23 juillet 1917, p. 417-418).

Cendrars s'est donc plu à opposer la conception du psychiatre rebelle qu'est Raymond la Science, et la science médicale officielle !

Il faut apprécier le fait que, dans "Moravagine", le romancier fut près de réaliser la symbiose science-littérature qui était souhaitée par les partisans d'une culture universelle. Les esprits scientifiques», les amoureux de la technique sont à leur aise dans ce livre-omnibus où le littéraire cohabite avec l'extra-littéraire.

L'intérêt psychologique

On pourrait considérer qu'on chercherait en vain, dans cette infernale cavalcade que déroule "Moravagine", l'ébauche d'une analyse psychologique. Contrairement à ce qu'il avait annoncé au début de son récit, le compagnonnage de Raymond la Science avec Moravagine n'est guère pour lui l'occasion «d'étudier sur le cru les phénomènes alternés de l'inconscient» (p.39). Au reste, le flou étrange dans lequel sont maintenues les figures des deux «héros», qui présentent plus des actions que des psychismes, contribue à la puissance d'attraction du livre.

Ils forment un de ces couples traditionnels d'êtres opposés et néanmoins unis : un grand et un petit, un intellectuel et un homme d'action, un sain de corps et un cabossé de partout, un clown blanc et un Auguste (le «clown» de la p.23).

Étudions-les donc successivement.

Raymond la Science

Cendrars lui a donné un nom qui est loin d'être innocent. En effet, un Raymond la Science fut un des lieutenants de l'anarchiste Jules Bonnot. Il s'appelait Raymond Callemin ; il était l'«intellectuel» de la bande, le jeune efféminé caractérisé par son «indifférence» à l'égard des femmes ; il mourut guillotiné le 21 avril 1913 à Paris. Par contre, celui qui signe «R.» sa lettre à Cendrars alors qu'il lui confie son texte, finit garroté en Espagne, le 11 mai 1924, pour avoir voulu assassiner le roi.

On a vu qu'il fut d'abord un jeune psychiatre ambitieux, un typique «jeune loup aux dents longues» méprisant ce dont il profite, qui, dans le «sanatorium international» du docteur Stein, est un «intrus» aux «sombres desseins» (p.19), qui prépare un «pamphlet» contre «la brillante société» qui y est soignée, contre ses «confrères des autres services» (p.19), contre la psychiatrie.

Or il fait la connaissance de Moravagine, «un petit homme d'aspect minable», «un petit bonhomme singulier et tragique» (p.23). Et il décide de jouer à l'apprenti sorcier pour voir à l'œuvre cet «individu superbe» (p.20), considérant ce spectacle de l'individu avec un parfait amoralisme, en pur scientifique (au mépris du «Science sans conscience n'est que ruine de l'âme» de Rabelais), sinon en esthète (il est sensible à la voix «chaude, grave, d'alto féminin» [p.23] de Moravagine), en tout cas non en guérisseur. Son but n'est pas de faire aller dans une autre direction le développement de cette personnalité, mais, au contraire, d'accentuer son épanouissement, de favoriser un «prodigieux renversement», l'éclosion d'un mode de vie mentale inouï, aussi effrayant soit-il. Comme ce psychiatre libère ce fou, on peut se demander s'il n'est pas plus fou que lui, plus pervers, en tout cas sérieusement névrosé !

Quand Moravagine se déchaîne en Russie, il se réjouit : «Quel champ d'observation et d'expériences pour un savant ! [...] Quel tableau clinique et quel champ d'expérience !» (p.57). Mais il ne demeure pas en une position d'observateur ; en effet, il appuie sans réserves la misogynie de Moravagine sur laquelle il renchérit même, décrétant que «l'amour est une intoxication grave, un vice», que «l'amour est masochiste» (p.61), que le masochisme est «l'unique loi de l'univers» (p.62), que «la femme est maléfique» (p.63). Remarquons que, au passage, l'affirmation : «Le seul principe de vie est le masochisme et le masochisme est un principe de mort» conduit aussitôt à la constatation d'une absurdité fondamentale : «C'est pourquoi l'existence est idiote, imbécile, vaine, n'a aucune raison d'être et que la vie est inutile.» (p.63).

D'autre part, croyant pouvoir attribuer le même masochisme à «Israël», il exprime un vêtement antisémitisme (p.64-65).

Surtout, il soutient son ami dans son action révolutionnaire, appréciant d'abord «la longue suite d'aventures dans laquelle il [le] jeta, la vie aux mille péripéties dans laquelle il [l'] entraîna, la vie qu'il [lui] faisait mener, la vie active, l'action directe, l'action directe qui ne vaut rien pour un intellectuel»,

même s'il prétendait encore : «*Je ne me départis toutefois jamais de mon sang-froid scientifique ni de ma curiosité attentive*» (p.57).

Mais, bientôt, il eut du mal à suivre ce tourbillon, du fait d'une faiblesse de caractère qu'il avoue, même quand il semble vouloir parler de tous les membres du groupe : «*Notre personnalité était dans un état évanescant, avec des sursauts brusques de la mémoire, un appel lointain des sens, des irradiations du subconscient, des appétits dégénérés, une lassitude insidieuse. [...] Nous avions perdu notre équilibre, le sens de notre individualité, la perpendiculaire de notre vie ; notre conscience s'en allait à la dérive, s'enfonçait et nous n'avions plus de lest à jeter. Nous n'étions plus d'aplomb.*» (p.73-74) ; qu'il avoue surtout dans son journal, où, resté seul, il est en proie à la peur parce qu'il est séparé de Moravagine ; où il essaie de «*mettre un peu d'ordre dans [ses] idées*» (p.105), de comprendre «*ce qui se passe*» (p.107) ; où il reconnaît la panique qui s'empare de lui au moment de l'attentat décisif : «*J'avais des larmes plein la voix*» (p.107). D'ailleurs, il s'abandonne «*entièrement à la gouverne*» de Moravagine (p.112). Leur échec le laisse «*exsangue, tremblant, écœuré [...] J'ai le vertige Je vais tomber. [...] Je suis sans volonté. Pourvu que tout cela finisse. Il [Moravagine] me dirait de me suicider, qu'immédiatement je sortirais mon revolver et que je me tirerais un coup de feu dans la bouche.*» (p.117)

Lors de leur fuite hors de Russie, il constate, parlant encore surtout de lui, que «*la frêle horlogerie de notre machine humaine est patraque, les muscles grincent, la déraison sonne l'heure, on n'est plus maître de la langue, la pensée vous fait trébucher. Et, avec ça, il nous faut sauver notre peau.*» (p.119).

Cependant, Moravagine s'étant blessé, il redevient un médecin aux méthodes toutefois assez étonnantes : «*Avec le plus grand sang-froid dont je suis professionnellement capable, je sectionne l'orteil atteint de gangrène. [...] Comme je ne disposais pas d'antiseptique, j'ai eu soin de pisser sur la plaie, ainsi que le pratiquent les Indiens de l'Amazonie.*» (p.119).

À la suite d'une autre fuite, de La Nouvelle-Orléans cette fois, il est lassé : «*J'étais maussade et triste. [...] Je n'arrivais pas à me passionner, ni à rester indifférent, comme Moravagine ; hommes et choses, aventures et pays, tout m'assommait, tout me harassait.*» (p.157).

Quand il est prisonnier des Indiens bleus mais laissé «*libre*», il est, du fait aussi du paludisme qui l'a atteint, complètement anéanti : «*Tout m'était absolument égal. [...] Je n'avais aucune inquiétude, aucun souvenir. Rien, rien, rien. Rien que de la fièvre. Une fièvre lente.*» (p.172-173).

À Chartres, tandis que Moravagine devenait aviateur, il avait repris ses études, mais reconnaissait : «*Ma tête était trop lourde. Je n'arrivais pas à fixer mon attention sur le livre. L'univers entier me grouillait dans la cervelle et ces dix années de vie intense partagées avec Moravagine.*» (p.184).

Tout au long de la guerre, il n'a cessé de penser à Moravagine, retrouvant un sursaut d'énergie pour regretter que son ami ne soit «*pas à la tête de cette tuerie universelle pour l'intensifier, l'accélérer, la faire rapidement aboutir. Foin de l'humanité. Destruction. La fin du monde. Un point c'est tout...*» (p.193). Mais, blessé à la guerre, sa «*jambe coupée*» (p.9), il se dit : «*Il faut que j'oublie tout pour me retrouver moi-même. [...] Je ne veux plus penser à Moravagine.*» (p.195). Sa visite du «*Centre de neurologie*», où l'on s'emploie à vite renvoyer les patients sur le front, lui inspire «*la honte d'être homme et d'avoir collaboré à ces choses*» (p.199). Il condamne la guerre, se scandalisant du fait que «*les philosophies, les religions les arts, les techniques, les métiers aboutissent à ça. Les plus fines fleurs de la civilisation. Les réseaux les plus purs de la pensée. La passion altruiste la plus généreuse du cœur. Le geste le plus héroïque des hommes. La guerre. Aujourd'hui comme il y a mille ans ; demain comme il y a cent mille ans. Non, il ne s'agit pas de ta patrie, Allemand ou Français, Blanc ou Noir, Papou ou singe de Bornéo. C'est de ta vie. Si tu veux vivre, tue. Tue pour t'affranchir, pour manger, pour chier. Ce qui est honteux, c'est de tuer en bande, telle heure, tel jour, en l'honneur de certains principes, à l'ombre d'un drapeau, sous le regard des vieillards, d'une façon désintéressée ou passive.*» (p.199).

C'est donc cette conviction enfin acquise qui, paradoxalement, fait de lui, qui était le personnage le plus pusillanime, le «*prisonnier espagnol*» évoqué par Cendrars dans la «*Préface*» (p.7), dont il prétend qu'il ne peut pas dire «*son nom*» (p.7) et qui s'avère être un véritable anarchiste qui a commis, en Espagne, l'attentat le plus grave : «*un régicide*» (p.9), pour lequel il est condamné à mort en 1924, ce qu'il accepte sereinement (comme s'il se suicidait?).

À travers ce personnage, dont il a choisi de faire le narrateur de son histoire, Cendrars s'est surtout livré à une satire de l'intellectuel.

Moravagine

Dans “*En bourlinguant...*” (entretiens avec Michel Manoll), Cendrars indiqua : «*La définition du personnage est contenue dans son nom : Moravagine, Mort-à-vagin*» (on peut se demander si ce jeu de mots en français laisse entendre qu'il parle cette langue). Il est vrai qu'il commet ces «ravages» qu'on peut lire aussi dans son nom, et qui sont des féminicides odieux : celui de la princesse Rita ; celui, tout juste après son évasion, d'une «*petite fille qui ramassait du bois mort au pied du mur*» (p.40) ; ceux qui, à Berlin, où il se trouve souvent «*dans un état de violente surexcitation*» (p.42), le font passer pour un autre Jack l'Éventreur ; ceux encore qui lui permettent de se libérer des Indiens Jivaroz, alors qu'on pouvait croire qu'il était débarrassé de cette pulsion dont on peut donc considérer qu'elle ne le constitue pas. En conséquence, on peut regretter que Cendrars ait adopté ce nom et surtout ce titre qui a dû lui aliéner de nombreux lecteurs et surtout lectrices. Il aurait été plus habile d'opter pour, par exemple, ‘*Un grand fauve humain*’.

Or ce «fauve» est un «*gringalet*» (adulte, il est haut de 1,48 mètre, et sa jambe droite est plus courte de 8 cm), qui, s'il se vante d'être «*du clan mongol*» (p.49), est le rejeton dégénéré d'une aristocratie en pleine déliquescence. Et, du fait de la haine que lui vouait l'empereur d'Autriche, il n'a connu qu'une enfance sinistrement inhumaine dans le château de Fejervar, car on le soumit à une étroite surveillance, on le fit grandir dans une constante solitude (ce qui explique l'épigraphie que Cendrars choisit dans “*Sixtine*” de Remy de Gourmont : «*je montrerai comment ce peu de bruit intérieur, qui n'est rien, contient tout, comment, avec l'appui bacillaire d'une seule sensation, toujours la même et déformée dès son origine, un cerveau isolé du monde peut se créer un monde*»), quoique avec une «*nombreuse domesticité*» (p.26) dont le comportement mécanique lui inspira d'ailleurs l'«*amour de la machine*» (p.27). À l'âge de quatre ans, il avait, pour jouer, mis le feu aux tapis parce que l'odeur grasseuse de la laine carbonisée lui donnait des convulsions ; il dévorait avec extase des citrons crus et des morceaux de cuir. Il montrait donc déjà les signes d'un trouble psychologique inquiétant.

Il fut accru par la cruelle déconvenue que lui fit connaître sa relation avec «*une petite fille enrubannée*» (p.28), la princesse Rita, à laquelle on l'avait marié à l'âge de six ans, pour toutefois aussitôt l'escamoter, et ne lui permettre de ne la revoir qu'une fois par an, à la date anniversaire du mariage. Il indique : «*De solitaire, je devins rêveur*» (p.28), car il ne cessa de penser à elle, croyant la voir partout, revivant la cérémonie, devenant agressif à l'égard de ceux qui l'entouraient («*J'aurais voulu les tuer, leur crever les yeux*» [p.29] - «*J'avais souvent des crises de rage, des accès de violence*» [p.30]). Son dépit le conduisit à cet acte fou : «*Je découpai avec des ciseaux les yeux de tous mes ancêtres accrochés dans la galerie de portraits*» parce que «*ces yeux ne se mouvaient pas comme au bout de longs pistils, ils n'avaient pas de doigts pour toucher, ils n'avaient pas de parfums*» (p.30).

Comme, à l'âge de dix ans, on voulut le faire «*entrer au corps des pages*» de l'empereur (p.30), il se révolta, mit «*le feu au foin des râteliers et à la paille des litières*» et, à la faveur de cet incendie, s'étant attaché «*sous le ventre de [sa] jument noire*», il put s'échapper ; mais il se retrouva «*le crâne fendu, les côtes broyées, la jambe cassée*» et son «*genou s'ankylosa*» (p.31).

Après «*trois année de séparation*», alors qu'il avait quinze ans, la princesse, devenue «*une jeune fille svelte, robuste et bien faite*» (p.32), revint un jour, et ils eurent quelques heures d'effusion, qui le jetèrent «*dans un trouble étrange*» : il prit «*la voix de Rita*» et, devenu «*d'une sensibilité extrême*» (p.33), souffrit désormais d'entendre «*la voix rauque des hommes de troupe*» ou «*le coup sourd d'une crosse*» qui venaient «*égratigner, comme avec un diamant, le cristal de [son] indolence*. À ce choc, tout se mettait alors en branle. Tout devenait voix, articulation, incantation, tumescence» (p.33). «*Excessivement attentif à [sa] vie intérieure*» (p.33), il se rendait compte qu'il était en proie à des obsessions sexuelles ; en effet, pour lui, «*les frondaisons du parc s'ouvraient, se fermaient, s'agitaient comme des formes voluptueuses ; le ciel était tendu, cambré comme une croupe*» (p.33). Son dérèglement se manifesta vraiment quand, alors qu'il avait un chien qu'il aimait beaucoup, il lui creva

les yeux, et lui ouvrit le ventre ; et, racontant ce crime, il a cette attitude de défi : «*Et maintenant appelez-moi assassin, démiurge ou sauvage, à votre choix, je m'en fous, car la vie est une chose vraiment idiote.*» (p.35).

Alors qu'il avait dix-huit ans, Rita, habitant désormais dans les environs, venait le voir «*tous les vendredis*» (p.35). Il se souvient : «*Un parfum émanait d'elle - brou de noix et cresson - dont je m'imprégnais silencieusement. Elle n'existait pour ainsi dire pas, elle était comme dissoute, je l'absorbais par tous mes pores. Je buvais son regard comme un alcool. Et, de temps en temps, je lui passais la main dans les cheveux / J'étais le peigne qui aimait ses longs cheveux. Le corsage qui lui moulait le torse. Le tulle transparent de ses manches. La robe moulante autour de ses jambes. J'étais le petit bas de soie. Le talon qui la portait. La gorgerette exquise. La candide houpette de riz. J'étais enroué [?] comme le sel de ses aisselles. Je me faisais éponge pour rafraîchir ses parties moites. Je me faisais triangulaire et iodé. Humide et tendre. Puis je me faisais main pour dégrafer sa ceinture. J'étais sa chaise, son miroir, sa baignoire. Je la possédais toute et de partout comme une vague.*» (p.35-36). Quand elle le quittait, il restait «*sous le charme de l'avoir tenue, souple, chaude, palpitante dans [ses] bras, au moment de l'adieu.*» (p.35).

Un jour, il exprima le désir de «*la voir nue*», mais «*elle ne voulut jamais y consentir*», et «*espaça ses visites*» (p.36). De ce fait, il devint «*nerveux, susceptible, mélancolique*» (p.36), «*honteux, timide, angoissé [...] très négligé*» (p.36). Surtout, il fut «*talonné*» de «*visions charnelles*» (p.36), et s'éprit «*d'une violente passion pour les objets, les choses inanimées [...] des objets inesthétiques.*» (p.37). Il indique : «*Bientôt, œuf, tuyau de poêle m'excitèrent sexuellement*» (p.37). Cet «*œuf*» et ce «*tuyau de poêle*» expliquent qu'il ait pu adresser à la femme désespérément aimée cet hymne étonnant : «*Tu es aussi belle qu'un tuyau de poêle, lisse, arrondie sur toi-même, coudée. Ton corps est comme un œuf au bord de la mer. Tu es concentrée comme un sel gemme et transparente comme du cristal de roche. Tu es un prodigieux épanouissement, un tourbillon immobile. L'abîme de la lumière. Tu es comme une sonde qui descend à des profondeurs incalculables. Tu es comme un brin d'herbe grossi mille fois.*» (p.38).

Or, le jour même où elle lui «*annonce son départ*» (p.38), il se «*précipite sur elle*», «*la renverse*», «*l'étrangle*», «*lui porte un terrible coup de couteau*», «*lui ouvre le ventre*», «*déchire des intestins*» (p.39), après quoi il n'a «*jamais eu un remords*» (p.45).

En conséquence, en 1884, il fut «*enfermé dans la forteresse de Presbourg*» (p.39), séjour qu'il décrit dans son long récit des pages 43 à 50 en insistant sur les différentes expériences qu'il y a faites, et qui ont concouru à «*la formation de son esprit*». Ainsi, il concentra son attention sur le décor de sa cellule au point qu'il fit naître des méditations où, de vision fantastique en vision fantastique, il alla d'extrême en extrême : de la plus grande déréliction («*C'est dans cette goutte d'eau que j'ai vécu dix ans, comme un être au sang froid, comme un protée aveugle !*» [p.44]) à la folle mégolomanie (se disant du «*clan mongol*», s'identifiant à «*Attila*», lançant cette menace : «*Je force le ventre aigrelet de votre civilisation !*» [p.49]).

«*Dix ans plus tard*», on le «*transfère secrètement à Waldensee, chez les fous*» (p.39) où Raymond la Science découvre un homme «*minuscule, chétif, bancal, prématurément vieilli, terne, effacé, au visage ossifié, aux manières dolentes*» (p.61), «*doux, très calme, très froid, désabusé et blasé*» (p.24), se plaignant faiblement : «*On ne pourra donc jamais me fiche la paix et me laisser vivre à ma guise, comme je l'entends ! Si ma liberté gêne quelqu'un ou le monde, moi, je m'en fous, vous savez, on peut me fusiller, je préfère ça. D'ailleurs, ça ou autre chose, ou rien, ça m'est égal. Être ici, ou ailleurs, en liberté ou en prison, l'important c'est de se sentir heureux ; d'extérieure, la vie devient intérieure, son intensité reste la même et, vous savez, c'est bizarre où le bonheur de vivre va parfois se nicher.*» (p.25). Mais il reste que ce triste et frénétique masturbateur, même s'il pense qu'avoir «*passé les cent premiers jours de [sa] vie dans une couveuse*» lui a «*fait prendre la femme et la sentimentalité en horreur*» (p.25), est un psychopathe en proie à un ressentiment qui lui inspire le désir de se venger, non seulement des femmes, mais de la société entière.

Or Raymond la Science lui permet de s'évader, et de vivre des aventures où, grâce à «*un charme inconcevable qui lui permettait de réagir et de puiser du souffle vital dans une réserve insoupçonnée*»

(p.85), se déploient sa vitalité, son intense énergie, sa capacité de profiter des occasions qui se présentent à lui.

Après l'essai manqué des «trois austères années d'études et de longues lectures» passées à Berlin, qui le firent d'ailleurs retomber dans sa pulsion féminicide, s'effectue à Moscou un changement de sa personnalité : comme il «subit l'ambiance russe» (p.56), qu'il se sent «à l'aise partout» (p.58), désormais jouisseur et goguenard, il «éprouve une grande volupté à plonger enfin dans le gouffre le plus anonyme de la misère humaine» (p.58). Surtout, découvrant un monde en proie aux convulsions, il se lance dans l'action révolutionnaire avec d'ailleurs une intelligence sournoise et maléfique, avec une maîtrise impressionnante puisque, quand le complot organisé pour l'attentat contre le tsar fut «éventé», il «fit preuve d'un sang-froid et d'un esprit de décision étonnante» (p.112).

Le changement de sa personnalité le plus important fait que cet ennemi des femmes a une relation avec l'une d'elles, même si cette relation est orageuse car, avec la juive Mascha, il se conduit en macho convaincu de sa supériorité de mâle sur toute femme, affirmant sa misogynie (p.109-110). Raymond la Science constate : «Plus Mascha s'enlisait, plus Moravagine paraissait se désintéresser de son sort, se détacher.» (p.85). Comme il l'a rendue enceinte, et que son ami le lui reproche, «il ne fit que rire de [son] indignation», ajoutant : «Ne t'en fais pas pour si peu. Tu vas voir ce que tu vas voir. Et ouvre les yeux. Tout ceci n'est que le commencement de la fin» (p.77). Ce rire est le rire diabolique du fou destructeur, celui aussi de l'être qui a un plan et qui jouit intérieurement de la pensée qu'il va bientôt le réaliser.

Il reste que «la révolution lui avait appris à rire» (p.85), bien qu'on avait pu lire auparavant qu'«un rire éclatant venait tout à coup [le] secouer, un rire démoniaque qui le faisait tituber» (p.61). En Russie, il pouvait s'amuser des déconvenues subies, et laisser se déclencher ce rire qui est une forme d'action qui ne se réfléchit pas, un réflexe, une secousse provoquée par un événement particulier ; qui participait à sa transformation, à sa désaliénation. Et on le voit capable, après l'échec de l'attentat, de jouer la comédie du paysan russe à Saint-Pétersbourg (p.113).

Ce rire résonne encore sur le bateau qui fait passer les deux fugitifs en Amérique. Moravagine est alors séduit par Olympio, l'orang-outan qui se conduit comme un humain [signalons que «orang-outan» signifie, en malais, «homme des bois»] : il «s'est immédiatement pris d'une grande admiration pour ce singe et, au bout de quelques jours, c'est Olympio, l'orang-outan, qui dresse Moravagine» car c'«est un magnifique professeur d'insouciance» (p.129). Ils «forment un fameux trio de boute-en-train» (p.129).

Dans l'épisode sud-américain, Moravagine est beaucoup moins actif, l'initiative étant alors prise par Lathuille. On remarque seulement que, quand se révèle la trahison de celui-ci, alors que Raymond la Science est bouleversé, «Moravagine éclatait de rire. Il riait, il riait, il se tordait au point de tomber à la renverse avec son siège à bascule.» (p.152) ; son rire paraît alors une violente et incontrôlable secousse, proche à la fois du fou rire et du rire inarrêtable d'un enfant. Au long de la remontée de l'Orénoque, il semble être lui aussi abattu. Son énergie se donne de nouveau libre cours quand les Indiens ayant fait de lui «Moravagine-dieu» (p.172), qui est vénéré, il profite du fait que «les femmes des chefs s'empressent d'obtenir ses faveurs» (p.171) et qu'il les leur prodigue en leur faisant «l'amour à la française» (p.175 : où l'a-t-il appris?), pour ainsi échapper au destin auquel il semblait être voué, et cela non sans procéder à d'autres féminicides !

Sa mégalo manie trouve enfin la plus belle occasion de se manifester dans l'accession à l'aviation, qui lui fait proclamer : «Je serai le maître du monde. Je me ferai proclamer Dieu. On foutra tout en l'air, tu vas voir» (p.191). Mais «le projet de faire le tour du monde en avion» (p.189) échouant face à la guerre, il ne lui reste plus que, s'étant engagé dans l'aviation et étant devenu pilote de bombardier, en profiter pour «régler une vieille rancune de famille» (p.193), vouloir compenser l'humiliation d'autrefois, assouvir légalement ses cruelles inclinations en allant, ce qui est évidemment tout à fait fictif, «jeter des bombes sur la Hofbourg» (p.193), le palais de l'empereur François-Joseph, le responsable de son malheur enfantin, le «sinistre vieillard de Vienne» (p.31), le «vieillard couronné» (p.32).

Comme il était tombé «dans les lignes autrichiennes», qu'il avait été évacué du front pour troubles psychiques ; que, dans le "Centre de neurologie", où le retrouva Raymond la Science, il ne se sustentait que de morphine, il était devenu «un maniaque invétéré» qui était «dans un état inimaginable d'exaltation», se croyant «sur la planète Mars», et passant son temps à «noircir plus de dix mille pages», soixante par jour, avant de mourir «le 17 février 1917», à l'âge de cinquante et un ans (p.201).

Mais ce que Cendrars cite des "manuscrits de Moravagine" n'est que, comme on l'a déjà signalé, que pure dérision.

* * *

Ainsi, celui qui pouvait passer pour un idiot démesuré s'est révélé plus intelligent que la plupart de ses congénères, car, à force de se replier en lui, il en était venu à posséder une vie intérieure particulièrement riche. S'il est un fou dangereux en proie à des pulsions prédatrices, il montre une surabondance vitale, une énergie intense (mais destructrice), une inextinguible soif de l'action (dont il faisait la promotion, avec un «cogito» qui pourrait être : «J'agis donc je suis»), une passion de la violence, un génie du mal, une perversité qui est comme un mysticisme inversé, une irrationalité qui s'exaspère dans le nihilisme, la révolution, la violence sanglante, la vie sauvage, la guerre.

Convaincu de l'absurdité du monde, il s'emploie «au chambardement de toutes les valeurs sociales, et de la vie.» (p.20). Il s'attaque à la société, remettant en question toutes ses normes, tous ses codes ; en bravant tous ses tabous ; en cherchant à abattre tous ses piliers. En effet, il ne tient aucun compte :

-Du prestige de la connaissance : Martelant : «Désordre que les végétaux, les minéraux et les bêtes ; désordre que la multitude des races humaines ; désordre que la vie des hommes, la pensée, l'histoire, les batailles, les inventions, le commerce, les arts ; désordre que les théories, les passions, les systèmes. Ç'a toujours été comme ça. Pourquoi voulez-vous y mettre de l'ordre? Quel ordre? Que cherchez-vous? Il n'y a pas de vérité. Il n'y a que l'action, l'action qui obéit à un million de mobiles différents, l'action éphémère, l'action qui subit toutes les contingences possibles et inimaginables, l'action antagoniste. La vie. La vie c'est le crime, le vol, la jalousie, la faim, le mensonge, le foutre, la bêtise, les maladies, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, des monceaux de cadavres.» (p.191-192), il trouve que la recherche de la vérité est stérile ; qu'elle risque d'être aussitôt dépassée ; que toute activité de l'esprit est vaine ; qu'est ridicule un système de pensée basé sur l'ordonnancement, la classification ; que le monde n'est jamais fixé ; que rien n'est jamais hors de discussion ; que tout peut et doit à n'importe quel moment être remis en question ; finalement, il assène à l'intellectuel qui l'accompagne : «Tu n'as donc pas encore compris que le monde de la pensée est fichu et que la philosophie c'est pis que le bertillonage. [...] Tu ne vas pas te mettre à pondre des livres, hein?» (p.191).

-De «l'officialité» (p.181), c'est-à-dire l'ensemble des autorités qui imposent une servitude dont l'individu ne peut se libérer que par leur pure et simple destruction.

-Des impératifs moraux, ne se posant pas la question du bien ou du mal car, à ses yeux, elle s'efface devant «la souffrance anonyme, ce mouvement perpétuel en dehors de toute convention» ; d'ailleurs, comme il l'a subie, il considère qu'il est «absous» (p.47).

-De la soumission à une transcendance. À Raymond la Science, il assène : «Vous me faites rire avec votre angoisse métaphysique, c'est la frousse qui vous étreint, la peur de la vie, la peur des hommes d'action, de l'action, du désordre.» (p.191) Alors que, enivré par les perspectives que semble lui ouvrir l'aviation, il ait pu proclamer : «Je serai le maître du monde. Je me ferai proclamer Dieu.» (p.191), son compagnon signale : «Je ne l'ai jamais entendu parler de Dieu. Une seule fois il prononça ce nom qu'il semblait ignorer. C'était sur un trottoir, devant une pissotière. Moravagine mit le pied dans une immondice. Il partit et me pinçant le bras : - Merde dit-il, je viens de marcher sur le visage de Dieu !» (p.52).

Ce personnage monstre d'un roman monstre, l'une des plus puissantes créations de toute la littérature française, est déconcertant parce qu'il est à la fois satanique et pitoyable, malfaisant et

attachant ; qu'il inspire la terreur et non le mépris. Il demeure nimbé d'un halo glorieux car il dépasse l'horizon humain, appartient plus à la mythologie qu'à l'humanité.

On peut penser que Cendrars, qui connaissait bien la Suisse alémanique, qui avait fréquenté des anarchistes dans sa jeunesse, qui avait vécu en Russie, qui avait parcouru l'Amérique, qui avait fait la guerre et y avait perdu un membre, a mis beaucoup de lui dans Moravagine dont il dit d'ailleurs : «*Chaque fois qu'on le croyait terrassé, à bout, épuisé par les plus terribles crises morales, il renaissait de ses cendres, frais, pur, confiant, dispos, et s'en tirait toujours indemne*» (p.85), cette renaissance des cendres étant bien le but que Freddy Sauser avait voulu se fixer en prenant le pseudonyme de Blaise Cendrars !

Or, dans "Pro domo", texte qu'il ajouta à son roman en 1949, il indiqua que «*le sieur Moravagine*» avait pris sa «*place*» : «*J'ai nourri, élevé un parasite à mes dépens. A la fin je ne savais plus qui de nous plagiait l'autre. Il a voyagé à ma place. Il a fait l'amour à ma place. Mais il n'y a jamais eu réelle identification car chacun était soi, moi et l'Autre.*» Et il plaça une lettre d'un certain «*Docteur Ferral*» [réel ou imaginaire quelle importance?], un psychiatre qui voulut «*féliciter le romancier qui s'est libéré d'une sombre, d'une terrible hantise*», lui écrivant encore : «*Aujourd'hui, vous êtes un homme libre [...] Vous vous êtes libéré de votre double, alors que la plupart des hommes de lettres restent victimes et prisonniers du leur jusqu'à la mort, ce qu'ils disent être de la fidélité vis-à-vis de soi-même, alors que c'est neuf fois sur dix un cas typique de possession.*» (p.235) ; il lui aurait fait comprendre que "Moravagine" était donc un livre exutoire, une œuvre de catharsis ; que l'écriture lui aurait permis de s'exorciser de ses démons, de se libérer de pulsions, d'obsessions profondes encore accrues par la guerre, de ce côté sombre de sa personnalité enfouie dans son inconscient qu'il aurait évacué en explorant les limites de la folie et du génie créateur.

Les idées

Le fait que "Moravagine" aboutisse à l'unique mot de la langue martienne qui «*signifie tout ce que l'on veut*» pourrait indiquer qu'il n'y a pas de leçon à tirer du livre, qu'il n'est qu'un roman d'aventures psycho-sexuel.

En fait, derrière les apparences se cachent des réflexions insoupçonnées. Cendrars brassa de nombreuses idées, certaines qui sont franchement détestables, d'autres dont la valeur est incertaine, certaines enfin qui s'avèrent utiles.

Les idées à rejeter :

-La conception de la genèse de l'humanité :

Alors que Cendrars dissertait sur «*le principe de l'utilité*» (voir plus bas), il s'employa à réinventer à sa manière la préhistoire et l'histoire de l'humanité, à «*remonter la filière de l'activité humaine*» qui était [belle découverte !] «*avant tout utilitaire*» (p.132), depuis «*la préhistoire*» où «*l'éclosion de la vie* [aurait] *eu lieu au pôle Nord et au pôle Sud*», idée très hasardée, sinon tout à fait farfelue, qui est pourtant martelée dans cette proclamation en lettres majuscules : «*RIEN NE S'OPPOSE À CE QUE L'HOMME APPARUT DANS CE MILIEU*». Et cette idée est poursuivie avec ces étranges élucubrations : «*Il y a deux centres intenses de vie, l'arctique et l'antarctique. Les calottes des deux pôles s'effondrent. Deux courants d'eau se précipitent du nord et du sud. L'équateur est submergé*» (p.133) comme l'est aussi «*la Lémurie*» [continent dont l'existence est scientifiquement infirmée !] par «*un fleuve*» «*à la source*» duquel il faudrait «*chercher le berceau de ce qu'on appelle l'homme préhistorique du tertiaire et du quaternaire*».

Il faudrait croire aussi, à l'inverse de ce que l'Histoire n'a cessé de montrer, que «*le monde actuel s'est peuplé de l'Occident vers l'Orient*», que «*le flot des générations humaines a suivi le cours des eaux, de l'ouest vers l'est, attiré par le soleil levant* [on a, au contraire, vu dans les grandes migrations vers l'ouest, de l'Asie vers l'Europe, un mouvement répondant au désir de savoir où le soleil pouvait bien se coucher !], *comme les humbles plantes encore humides et pâles qui se tournaien vers la lumière naissante et s'étendaient de plus en plus à l'est, comme les animaux, les animaux et la*

grande migration des oiseaux» ; que «*le berceau des hommes d'aujourd'hui est dans l'Amérique centrale et plus particulièrement sur les rives de l'Amazone*» (p.134 ; idée d'ailleurs reprise p.179 : «*L'Amazone [...] le plus ancien fleuve du globe [...] cette vallée qui est comme la matrice du monde, le paradis de la vie terrestre*») ; que «*la race blanche en débarquant en Amérique a découvert d'un seul coup le seul et unique principe de l'activité humaine [...] le principe de l'utilité*» (p.135).

-La misogynie et la condamnation de l'amour :

Ces conceptions sont défendues d'abord par Raymond la Science puis par Moravagine. Celui-ci, dont, on l'a dit, le nom est significatif, transpose la haine que lui inspire une femme, la princesse Rita, à toutes les femmes (ne prétend-il pas : «*L'éternel féminin, je l'ai dévoilé*» [p.111]?). Il reproche à toutes les femmes d'être masochistes, d'avoir le «*goût du malheur*», le goût du «*sacrifice*», d'être «*cabotines*», de «*toujours agir selon un principe supérieur*» (p.109), d'être convaincues de «*la pureté de [leurs] intentions*» qui les conduiraient pourtant à «*la prostitution*» (p.110). Il affirme : «*Comme son rôle est de séduire, la femme se croit toujours au centre de l'univers, surtout quand elle est tombée très bas*», et il passe aussitôt à cette énormité : «*L'avilissement de la femme est sans fond, de même sa vanité*». Enfin, il voit dans la sentimentalité féminine le pire des dangers : «*Le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, et ce n'est pas tant un désastre moral qu'un signe de vieillesse prématuée, c'est de prendre une femme au sérieux.*» (p.110). Pourtant, il s'unit à une femme, Mascha.

Pour sa part, en est apparemment incapable Raymond la Science, sa seule relation avec une femme étant apparemment celle qu'il a avec «*une poule de luxe*» (p.90) russe qui pourrait être «*Raja, la pauvre fille*» qu'il a «*saoulée [...] ignoblement*» (p.90). Il éprouve une nette misogynie qui s'était déjà manifestée lorsque, parlant de son passage dans le sanatorium, il se moquait des clientes : «*Princesses russes extravagantes, dures Américaines qui courrent le monde à la recherche du pianiste idéal, [...] quelque authentique Adélaïde écossaise, sans âge, furieusement sentimentale*» (p.17). Cela annonçait sa raillerie à l'égard de Mascha : «*Dans l'action, sur le terrain, elle était intrépide. Mais en amour, elle était sentimentale et bête*» (p.60). Et, devant «*le couple paradoxal*» (p.60) qu'elle formait avec Moravagine, il crut pouvoir affirmer que «*l'amour est une intoxication grave, un vice, un vice que l'on veut faire partager, et que [sic] si l'un des comparses est épris, l'autre n'est souvent que complice, ou victime, ou possédé*» (p.61). Ensuite, dans un magistral développement, une longue énumération (voir plus haut), se complaisant à ces généralisations dont s'alimente le sexism, il entendit démontrer que «*l'amour est masochiste*» (p.61) ; que «*toutes les femmes sont masochistes*» (p.62) ; que leur vie n'est qu'accumulation de souffrances ; que «*cette immense machinerie de l'amour*» aboutit «*à l'absorption, à la résorption du mâle*» (p.62) ; que «*l'unique loi de l'univers est le masochisme*» (p.62) ; que «*le seul principe de vie est le masochisme et le masochisme est un principe de mort*» (p.63) ; que «*la grande loi de l'univers, création et destruction, est le masochisme*» (p.64 - au passage est affirmé tout à fait gratuitement : «*C'est dire que la nature ne connaît pas le sadisme*») ; que, «*si, dans cette lutte qui a nom l'amour, la femme passe pour être l'éternelle victime, en réalité c'est l'homme qu'on tue et qu'on retue*» (p.63), la femme étant alors décrétée «*toute puissante*» (p.63), «*maléfique*» car elle «*triomphe de toutes les abstractions*» (p.63) ; qu'«*aucune civilisation n'a jamais échappé à l'apologétique de la femme*» (p.64), à l'exception des «*brahmanes*», des «*Aztèques*», des «*civilisations pédérastiques des Ninivites et des Babyloniens*» (p.64).

-L'antisémitisme :

Cendrars, ayant établi que «*Mascha était masochiste et, en tant que Juive, elle l'était doublement*», demande : «*Y a-t-il eu un peuple au monde plus profondément masochiste qu'Israël?*», et se lance dans une diatribe contre ce peuple ainsi personnifié, contre sa religion (il «*s'était donné un Dieu d'orgueil, à seule fin de le bafouer*» [p.64], alors que c'est le «*Dieu de Vengeance, Dieu du Courroux, Jéhovah le Masochiste*» [p.65]). Il mentionne les conséquences que la religion aurait eues dans l'«*histoire*» d'«*Israël*», où «*les coups pleuvent. Les calamités s'abattent. Israël souffre, pleure, gémit, se plaint en exil et se lamente en captivité*» (p.64). Si ce tableau historique est avéré et pourrait être considéré comme empreint de compassion, l'hostilité à l'égard des juifs se manifeste nettement quand

Cendrars, passant de l'antijudaïsme à l'antisémitisme idéologique, prétend : «*Cette perversité et ce raffinement de toute une nation expliquent la grande diffusion des Juifs et leur étrange fortune dans le monde, bien que leur action soit partout délétère. Les Juifs seuls ont atteint cet extrême déclassement social auquel tendent aujourd'hui toutes les sociétés civilisées et qui n'est que le développement logique des principes masochistes de leur vie morale.*» (p.65). Son antisémitisme se faisant culturel, il regrette «*la profonde sémitisation du monde slave*», voit, en adhérant en quelque sorte à la théorie du complot judéo-bolchevique, «*le masochisme juif*» comme cause de la révolution russe de 1905, souligne (ce qui n'est pas inexact) que l'organisation du mouvement révolutionnaire, «*le Comité central exécutif, était exclusivement composé de Juifs, à part Moravagine et un Russe, W. Ropschine*» (p.66) ; annonce «*la révolution mondiale et le chambardement de toutes les nations occidentales dont le métissage est aussi misérable qu'en Russie*» (p.65). Cet antisémitisme jette une ombre déplaisante et inquiétante sur l'œuvre de Cendrars qui, d'ailleurs, vers 1936, pour une collection intitulée "La France aux Français", commença à rédiger un pamphlet antisémite, "Le bonheur de vivre", que, cependant, il n'acheva pas !

Les idées dont la valeur est incertaine :

-La critique de la psychiatrie :

Cendrars se livra à une virulente dénonciation du discours et de la pratique de la psychiatrie par l'entremise de Raymond la Science dont il fit, en quelque sorte, un tenant, avant la lettre, de l'antipsychiatrie, mouvement bien connu depuis les années 1960, qui remet en cause la psychiatrie traditionnelle, en considérant qu'elle n'est pas une spécialité de la médecine au même titre que les autres ; qu'elle n'a pas de réelle base scientifique, le diagnostic psychiatrique s'établissant en partie comme le résultat d'un dialogue entre médecin et patient qui est beaucoup trop subjectif et, par là-même, potentiellement arbitraire ; que cette pratique est nuisible autant pour les personnes souffrant de troubles psychiques que pour la société en général.

Comme Raymond la Science prenant la défense de Moravagine, l'antipsychiatrie voit, dans celui qu'on appelle un malade mental, un être dont la logique, incompatible avec la nôtre, est l'expression d'une liberté et d'une plénitude illimitées. Elle dénonce le fait que, depuis la naissance de la psychiatrie, les malades mentaux ont été soumis à la privation de liberté et à la coercition des soins, dans des établissements de détention, les asiles d'aliénés ou les hôpitaux psychiatriques. Elle s'oppose à tout traitement psychiatrique, le considérant illégitime et même iatrogène. Elle va jusqu'à affirmer que c'est la société qui fabrique les prétextes fous ; que la folie n'existe pas ; qu'elle n'est que le symptôme d'une société capitaliste malade ; que la maladie mentale est le fruit d'une oppression politique ; que l'institution psychiatrique est un outil de répression politique, chargé de réprimer et d'isoler des personnes issues des classes les plus exploitées de la société capitaliste.

Sous la pression de l'antipsychiatrie, on en est venu à vouloir faire disparaître non seulement les asiles d'aliénés mais les hôpitaux psychiatriques, afin que les malades retrouvent tous leurs droits de citoyens dans une société qui pourrait les accueillir et prendre en compte leurs potentialités créatrices. On a donc assisté à un mouvement de désinstitutionnalisation, de sortie des patients des asiles d'aliénés et des hôpitaux psychiatriques, pour que des soins leur soient prioritairement donnés dans les hôpitaux généraux, en milieu ambulatoire.

Mais on constate que, les États n'ayant pas su, comme dans bien des cas de réformes sociales, octroyer les ressources nécessaires à leurs ambitions, la désinstitutionnalisation a de nombreux effets négatifs : d'abord, elle accroît le fardeau imposé aux familles ; puis, quand il n'y a pas de famille ou que celle-ci ne peut assumer sa tâche, le sujet risque de ne plus avoir de domicile fixe, de vivre dans un «ghetto», de chuter dans la toxicomanie et la criminalité, et, de ce fait, même s'il peut souvent bénéficier d'un acquittement pour cause d'aliénation mentale, de connaître la prison ou l'issue qu'est le suicide.

-La réduction de l'activité révolutionnaire à la volonté de destruction :

Si Cendrars, en évoquant la révolution russe de 1905, ne manqua pas de condenser tout un trésor d'images et d'idées, qui était la quintessence de l'esprit de révolte depuis plus d'un siècle ; s'il exploita

la mythologie lyrique de la Révolution, à la façon dont l'avait fait, par exemple, au cinéma Sergueï Eisenstein, avec "Le cuirassé "Potemkine", film qui popularisa la révolte des marins de Cronstadt, bateau qui est d'ailleurs mentionné dans le roman (p.115), on a vu que son narrateur, Raymond la Science, ne s'est guère préoccupé de définir avec précision la position politique des deux aventuriers : on voit passer les noms du «parti S.R.» (socialistes révolutionnaires), des «anarchistes russes et internationaux» (p.54), enfin des «nihilistes» (p.72) qui sont eux-mêmes dépassés par «les pionniers d'une génération moderne vouée à la mort, les annonciateurs de la révolution mondiale, les précurseurs de la destruction universelle» (p.72), qui entrèrent dans une organisation où «on attaquait le vote universel, la liberté, la fraternité pour prôner la révolution sociale et la guerre des classes à outrance» (p.55), ce qui est d'autant plus confus que les deux derniers éléments sont en fait les plus faibles du «programme» ! Si Moravagine montre un sens de l'organisation qui est un trait du marxisme-léninisme, il ne s'emploie pas à instaurer la dictature du prolétariat, ou la société sans classe, ou la communauté des producteurs et des consommateurs. D'autre part, on voit que le père de l'anarchisme utopique, Kropotkine, renie Moravagine à cause de ses méthodes, qu'il ne comprend pas. C'est que son combat se situe en-dehors, voire au-delà, du combat anarchiste traditionnel, se propulse plutôt vers le nihilisme que vers l'établissement d'une société idéale. Si la volonté d'abolition de l'État et du pouvoir semble animer particulièrement les deux héros, ils ne se soucient pas de justice sociale. Ils pourraient peut-être, à la rigueur, se justifier en invoquant Stirner, mais celui-ci fit une apologie de l'ultra-individualité qui ne passe pas par la destruction systématique d'autres individus.

En fait, le roman semble plutôt s'inscrire dans un contexte esthétique et intellectuel de fascination pseudo-nietzschéenne pour la force destructrice, la violence gratuite. Raymond la Science reconnaît que «il y avait longtemps que nous n'avions plus aucun lien avec la société, ni avec aucune famille humaine» (p.71) ; il indique que les deux compagnons et les membres de leur groupe étaient «des hommes d'action, des techniciens, des spécialistes, des réalistes, des réalistes. Et la réalité n'existe pas. Quoi? Détruire pour reconstruire ou détruire pour détruire? Ni l'un ni l'autre. Anges ou démons? Non, permettez-moi de rire ; des automates, tout simplement. Nous agissons comme une machine tourne à vide, jusqu'à épuisement, inutilement, inutilement, comme la vie, comme la mort, comme on rêve. Nous n'avions même plus le goût du malheur.» (p.72). Puisque pour eux tout est absurde, il ne leur reste qu'à détruire pour détruire, et il envisage «une entreprise universelle de démolition» (p.104), affirme : «C'est le monde entier qu'il faut arriver à faire sauter.» (p.104). Curieusement, c'est auparavant qu'il est allé le plus loin : «Il ne s'agissait plus de la conquête du monde ou de sa destruction totale ! Chacun de nous cherchait plutôt à rassembler ses forces les plus secrètes dont l'extrême dispersément creusait un vide au fond de nous-mêmes et à fixer ses pensées dont le flot intarissable était absorbé dans cet abîme.» (p.73). Les personnages sont des desperados absous, vidés de métaphysique, vidés de pensée, vidés de vie consciente, des automates sanguinaires, et tout programme positif leur paraît n'être que billevesée. Enfin, Raymond la Science révèle que, cachés dans «l'Institut polytechnique de Moscou», il étaient prêts à «faire sauter» non seulement l'immeuble mais aussi «toute une partie du quartier» (p.72-73). Voilà qui les discrédite tout à fait ! ils ne se soucient pas du tout des conséquences sociales qu'entraîne leur violence.

Le roman n'offre donc au lecteur aucune morale politique ou sociale. En fait, ce n'est pas là son propos, et cela Cendrars paraît nous l'indiquer clairement : l'histoire se termine sur l'internement de Moravagine qui, il est vrai, a vu son sombre diagnostic d'absurdité confirmé, trois jours après l'avoir émis, par la guerre, la grande boucherie de 14-18, où, pour ce qui était des monceaux de cadavres, l'humanité allait être servie !

Les idées intéressantes :

-Le dégagement du «principe de l'utilité» :

Cendrars, après avoir déclaré : «Pour un homme d'aujourd'hui, les U.S.A. offrent un des plus beaux spectacles du monde» (p.130), se lance dans une dissertation historico-socio-économique sur ce qui animerait ce pays : «le principe de l'utilité». Il y reprend, presque mot à mot, l'éloge qu'il en avait déjà fait, en 1924, dans un essai de sept pages qui porte ce titre. En effet, on retrouve dans "Moravagine"

l'expression de l'idée que «*le principe de l'utilité est la plus belle et peut-être la seule expression de la loi de constance intellectuelle entrevue par Remy de Gourmont*» (p.130) ; qu'il a toujours marqué «*l'activité humaine*» (p.152) ; qu'il se serait manifesté dans «*l'activité vertigineuse des sociétés primitives*» (p.130) comme dans celle de «*l'ingénieur moderne*» qui donne sa «*géométrie grandiose*» au paysage contemporain où s'imposent «*la monoculture*» et «*les machines agricoles*», cet ensemble répondant à «*un besoin de simplification qui tend à se satisfaire par tous les moyens*», «*cette monotonie [étant] le signe de notre grandeur*» (p.131).

Cendrars ajoute que, du fait de l'expansion dans le monde entier du «*principe de l'utilité*», «*les vieux pays d'Europe se réveillent, ressuscitent, viennent à la vie consciente, laissent tomber leurs fers : l'Irlande libertaire, l'Italie impérialiste, l'Allemagne nationaliste, la France libérale, l'immense Russie qui cherche à constituer la synthèse de l'Orient et de l'Occident en faisant appel au communisme pacifique de Bouddha et au communisme virulent de Karl Marx. De l'autre côté des mers, des pays tout neufs, dont chacun est plus grand que plusieurs pays d'Europe et dont plusieurs sont plus vastes que l'Europe tout entière, renoncent, déçus, aux formules étriquées du vieux monde. Même dans les Etats les plus paisibles, les plus neutres, les plus reculés, on entend quelque chose de verrouillé qui se disloque : les croyances en lutte, les consciences en travail, les nouvelles religions qui bégaient, les anciennes qui font peau neuve, les théories, les imaginations et les systèmes aux prises de toutes parts avec l'utile.*» (p.135-136).

Ce serait le respect du «*principe de l'utilité*» qui imposerait partout une nouvelle «*forme de société humaine*» : «*la grande industrie moderne à forme capitaliste*» qui «*n'a eu recours qu'au principe de l'utilité pour donner aux peuples innombrables de la terre l'illusion de la parfaite démocratie, du bonheur, de l'égalité et du confort*» (p.136). Après la constatation : «*L'automatisme compénètre la vie quotidienne*» (p.136), un véritable hymne est célébré : «*Évolution. Progrès géométrique. Application stricte d'une loi intégrale, d'une loi de constance, du principe de l'utilité, car les ingénieurs qui ont retrouvé la norme ne connaissent pas d'autre condition à cette évolution sociale qu'ils provoquent, hygiène, santé, sports, luxe, que le principe de l'utilité.*» (p.136-137). «*Ils créent tous les jours de nouveaux engins [...] un ensemble nouveau de lignes et de formes, une véritable œuvre plastique [...] Œuvre d'art, œuvre d'esthétique, œuvre anonyme, œuvre destinée à la foule, aux hommes, à la vie, aboutissant logique du principe de l'utilité*» (p.137) dont l'exemple le plus beau serait l'avion qui «*est le produit des mathématiques pures*» et qui «*n'est pas une œuvre de musée, on peut se mettre dedans et s'envoler !*» (p.137). Le même air de défi fait encore dire à Cendrars : «*Les intellectuels ne s'en rendent pas encore compte, les philosophes l'ignorent toujours, les grands et les petits bourgeois sont trop routiniers pour s'en apercevoir, les artistes vivent à côté, seul l'immense peuple des ouvriers a assisté à la naissance quotidienne de ces nouvelles formes de la vie, a travaillé à leur éclosion, a collaboré à leur propagation, s'est immédiatement adapté, est monté sur le siège, a pris le volant en main et, malgré les cris d'horreur et de protestation, a conduit ces nouvelles formes de vie à toute vitesse, saccageant les plates-bandes et les catégories du temps et de l'espace. / Les machines sont là et leur bel optimisme*» (p.137-138). Un autre élan est alors pris : «*Pragmatisme / Un rond n'est plus un cercle mais devient une roue. / Et cette roue tourne. / Elle engendre des vilebrequins, des axes titaniques et des tubes monstrueux de trente-deux pieds sur quatre-vingt-dix centimètres d'alésage. / Son travail prodigieux apparaît des pays géographiquement, historiquement étrangers les uns aux autres pour leur donner une ressemblance. [...] Elle engendre un langage nouveau*» qui réunit des gens du monde entier, qui sont cités dans une immense énumération (p.138-139), «*une langue qui est le reflet de la conscience humaine, la poésie qui fait connaître l'image de l'esprit qui la conçoit, le lyrisme qui est une façon d'être et de sentir, l'écriture démotique, animée du cinéma qui s'adresse à la foule impatiente des illettrés, les journaux qui ignorent la grammaire et la syntaxe pour mieux frapper l'œil avec les placards typographiques des annonces, les prix pleins de sensibilité sous une cravate dans une vitrine, les affiches multicolores et les lettres gigantesques qui étaient les architectures hybrides des villes et qui enjambent les rues, les nouvelles constellations électriques qui montent chaque soir au ciel, l'abécédaire des fumées dans le vent du matin. / Aujourd'hui. / Profond aujourd'hui.*» (p.139-140). Cendrars termina donc sa dissertation comme il avait terminé son essai de 1924, après nous avoir emporté dans une époustouflante démonstration qui laisse cependant perplexe devant tant d'audace dans l'expression d'une pensée malheureusement souvent divagante !

-L'éloge du monde moderne :

On le trouvait déjà dans le tableau qui est donné de l'«Allemagne industrielle», en particulier dans l'évocation du train qui traverse le pays, et qui est célébré avec les accents de la 'Prose du Transsibérien': «Le train bondissait sur les aiguillages, faisait sonner les plaques tournantes, s'engouffrait sous les ponts en béton, dans les tranchées, franchissait les viaducs métalliques, traversait diagonalement les immenses gares désertes, déchirait l'éventail des voies ferrées, montait, descendait, faisait sursaute les bourgades et les villages.» (p.42).

On le trouve surtout dans la dissertation citée plus haut où on apprécie des propos plus acceptables, cet éclair : «On ne cherche plus une vérité abstraite, mais le sens véritable de la Vie» (p.136).

On le trouve encore dans la mention des «trains transcontinentaux» (p.141) des États-Unis.

On le trouve enfin dans ce moment du texte où Raymond la Science se demande : «Mais où était donc l'or de la France, la nouveauté, les hommes nouveaux?» (p.182), et où il dit apprécier :

-le cinéma qui «donne une impulsion nouvelle à la vie et réforme les sociétés» parce que «on y était en étroite communion avec le monde entier» (p.182) ;

-l'aviation en mentionnant «l'équipage de l'avion Borel, de l'appareil en bambou, de l'aéroplane à incidences variables qui venait de battre en moins de huit jours tous les records du monde d'altitude et de temps» (p.183) ;

-le «peuple en cette bleue», celui des ouvriers, ce qui le fait s'exalter à son tour : «Usines, usines, usines» (p.182) où «on travaille selon les procédés les plus modernes» (p.183).

-La promotion de la résilience :

On pourrait considérer qu'est finalement prouvée l'absurdité de la vie mouvementée des deux personnages, absurdité qui culmine dans cette absurdité par excellence qu'est la guerre, puisqu'ils se retrouvent à la fin dans à peu près les mêmes circonstances que celles de leur première rencontre, Moravagine étant de nouveau «incurable», Raymond la Science constatant «la frêle horlogerie de notre machine humaine» (p.119), la «misère de l'impuissance humaine» et se disant : «Comment ne pas en être épouvanté» (p.162). On pourrait voir l'ouverture et la fermeture qui se fait sur une cellule d'aliéné, celle où s'anéantit un idiot, comme les parenthèses de ce délire horrifique qui flotte comme un mauvais rêve.

Mais, en fait, Moravagine, s'il fut victime de ce qui semblait devoir être son terrible destin, déclencha des mécanismes qui l'amenèrent tout d'abord à résister, puis à s'adapter, et enfin à connaître une croissance post-traumatique. Il fit preuve de résilience, ce phénomène psychologique qui consiste, pour un individu affecté par un traumatisme, à prendre acte de l'événement traumatique de manière à ne pas, ou plus, vivre dans le malheur et, avec courage, raidissement contre le malheur, force d'âme, audace, à se reconstruire d'une façon socialement acceptable. Il triompha des obstacles grâce à ses qualités individuelles, à sa vitalité, à son intense énergie, à sa capacité de profiter des occasions qui s'étaient présentées à lui.

On pourrait voir dans cette proposition un paradoxe. Mais 'Moravagine', qui est un répertoire de thèmes scandaleux, de remises en question des certitudes les mieux acquises, repose sur ce procédé qu'est la volonté de paradoxe systématique en prenant le contrepied de toutes les idées reçues, en retournant la morale, en expulsant la raison.

Ce roman-déflagration, qui offre des outrances caricaturales, qui nous entraîne dans l'introspection, la folie, l'aventure, le fracas, est un live singulier, déroutant, inquiétant, inclassable, un monument d'originalité, de perversion maîtrisée et de dépaysement garanti. Mais cette œuvre d'un écrivain, romancier et poète, d'une prodigieuse puissance, vaut surtout par la liberté formelle qui s'y déploie, par son exceptionnelle qualité littéraire.

Et il faut admirer sa modernité près d'un siècle après sa parution !

La destinée de l'œuvre

Cendrars confia son roman à l'éditeur Grasset, qui le fit paraître le 26 février 1926. Le texte n'était alors accompagné que de la dédicace à l'«éditeur», de l'épigraphe, de la "Préface".

Il fut d'abord reçu un peu fraîchement, comme un texte un peu vieilli, mettant en scène un monde qui paraissait dépassé. Mais il frappa déjà par sa forme qui a parfois déstabilisé ses lecteurs, la critique l'ayant accueilli avec un mélange de surprise et d'admiration. Il enthousiasma Henry Miller qui apprit le français, en le lisant. Il semble qu'il ait influencé Céline alors qu'il écrivait "*Voyage au bout de la nuit*"; mais, inversement, il resta ensuite dans l'ombre de ce livre paru en 1932.

En 1926 parut la traduction en anglais.

En 1927 parut la traduction en allemand.

En 1935 parut la traduction en espagnol.

Cendrars revint souvent à son roman, jusqu'à sa mort, y ajoutant des annotations, y procédant à des corrections.

En 1947 parut une nouvelle édition par le "Club français du livre".

En 1956, parut une nouvelle édition revue et augmentée des textes intitulés "*Pro domo : comment j'ai écrit Moravagine*" et "*Postface*".

En 1957, le roman fut publié en livre de poche, ce qui lui donna une deuxième jeunesse.

En 1958, la Pléiade publia un texte intitulé "*Un dernier mot sur "Moravagine"*".

En 1961, "*Moravagine*" fut publié par le "Club des amis du livre", avec un avant-propos de Claude Roy et des illustrations de Pierre Chaplet.

Cette année-là, il figura dans les "*Œuvres complètes*" publiées par Denoël.

En 1969, il figura dans les "*Œuvres complètes*" publiées par le "Club français du livre" avec une préface de Raymond Dumay.

En 1983, Grasset le republia dans sa collection "Les cahiers rouges".

En 2003, Denoël le republia dans sa collection "Tout autour d'aujourd'hui", le texte étant présenté et annoté par Jean-Carlo Flückiger.

En 2004, un éditeur états-unien ("New York Review Books Classics") le publia avec une couverture montrant une image de squelette habillé comme une femme !

En 2011, il fut placé dans le "Quarto" intitulé "*Partir*", que Gallimard consacra à Cendrars.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com